



10-13^a

THÉÂTRE DE Guignol



LYON
N. SCHEURING EDITEUR

MDCCCLXX.



THÉÂTRE LYONNAIS
DE GUIGNOL



LYON.—IMPRIMERIE LOUIS PERRIN.

THEATRE
LYONNAIS
DE GUIGNOL

Publié pour la première fois

—
II^e SÉRIE



LYON
N. SCHEURING, EDITEUR

—
M DCCC LXX



AU LECTEUR

ETTE seconde série du Théâtre Lyonnais de Guignol a été réunie sur le même plan que la première. Elle se compose également de pièces anciennes, jouées par Mourguet, ou ses successeurs immédiats. La même méthode, les mêmes soins, les mêmes réserves ont été apportés à l'établissement des textes.



LE TESTAMENT

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

MAD. BOBINARD, *veuve.*

GUIGNOL, *son domestique.*

M. RAYMOND, *rentier.*

UN NOTAIRE.





LE TESTAMENT

PIÈCE EN UN ACTE

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} BOBINARD, seule.

C'EST vraiment avoir du malheur! Je viens de chez le notaire... mon mari ne m'a absolument rien laissé. C'est une ingratitude sans pareille!... Après avoir passé ma jeunesse à le servir!... après lui avoir donné tous les soins qu'exigeait sa lon-

gue maladie!... Il me faut cependant en prendre mon parti... il faut quitter cette maison, presque ce luxe auquel je m'étais si facilement habituée... Ce n'est pas, en vérité, pour moi que je me plains, car je n'ai jamais eu grand goût à tout cela & j'ai de quoi vivre... Mais ma nièce, cette pauvre petite Caroline... j'espérais la doter & la marier avec le fils de ce Raymond, cet avare, notre voisin... Ce serait un charmant mariage pour elle, & je suis sûre que les jeunes gens se plaisent... Mais Raymond n'y consentira jamais si Caroline n'a rien... Ah! je suis défolée!...

SCÈNE II.

M^{me} BOBINARD, GUIGNOL.

GUIGNOL.

N, i, ni, c'est fini... Faut donc partir? Madame, je viens vous faire mes adieux.

M^{me} BOBINARD.

Tu pars déjà, mon pauvre Guignol.

GUIGNOL.

Faut ben que je parte puisque vous voulez plus me garder. Je vas faire ma malle... Dites-moi, Madame, où est mon linge qui a été à la dernière liffive?

M^{me} BOBINARD, à part.

Quelle ingratitude ! J'ai le cœur déchiré.

GUIGNOL.

Qu'avez-vous donc, Madame ? Vous me paraîtez joliment triste !

M^{me} BOBINARD.

Ce que j'ai, c'est que, malgré mon dévouement, mon mari ne m'a absolument rien laissé... Si j'avais été riche, je t'aurais bien gardé... J'ai regret de renvoyer un serviteur tel que toi.

GUIGNOL.

Oh ! oui, c'est un ingrat, votre mari... Vous qui avez eu si soin de lui !... Tout le monde, dans le quartier, croit qu'il vous a laissé son bien... Quel homme pénible !... M'en a-t-il fait endurer, dans le temps, quand y fallait l'accompagner le long des Etroits & lui prendre des iragnes (1) pour chiper des goujons... moi qui les crains comme la peste !... Et, depuis qu'il était malade, il était toujours à me dire : Guignol, goûte-moi donc ce bullion ;... Guignol, goûte-moi donc cette tisane ;... Guignol, goûte-moi donc ces pilules... Une fois il m'en a fait prendre une qui m'a fait courir pendant quinze jours... Et puis, la nuit, il avait toujours peur que je m'endorme... il avait mis une épingle au bout de sa canne,

(1) *Iragne*, araignée.

le vieux gredin !... & si je fermais l'œil, crac, il me lardait !... L'autre nuit, il m'a réveillé en cerceau : j'ai sauté à bas de mon lit, le pot de machin n'était pas à sa place, & j'ai pris un bain de pieds... salé. Ça n'était pas cannant.

M^{me} BOBINARD.

Mais quel est le motif qui a pu lui faire oublier tous les soins que je lui ai prodigués ?

GUIGNOL.

Je le fais bien un petit peu.

M^{me} BOBINARD.

Comment ? tu le fais ! Dis-le-moi vite.

GUIGNOL.

Oui, quand il avait sa fièvre tigrinaque... vous savez bien, quand il battait la générale... il disait... il disait que sa femme ne l'aimait pas... qu'elle l'avait épousé comme un en cas...

M^{me} BOBINARD.

Il disait cela !... On m'avait calomniée auprès de lui... Il voulait sans doute faire allusion à M. Raymond. C'est une histoire qu'il faut que tu saches : — Toute jeune, je fus demandée en mariage par M. Raymond, notre voisin. ... J'avais peu de fortune, mais je devais hériter d'un de mes oncles qui m'avait élevée. Ma main avait été accor-

dée à Raymond, lorsque mon oncle mourut subitement, & un testament déjà ancien désignait pour héritier l'un de ses neveux. J'étais déshéritée... comme aujourd'hui. M. Raymond, qui n'en voulait qu'à ma fortune, refusa alors de m'épouser, en prétextant la volonté de sa famille. Quelque temps après, M. Bobinard me vit ; je lui plus & il m'épousa. Tu fais le reste. Il ne m'a pas mieux traitée que mon oncle, & cependant il m'avait toujours promis de ne pas m'oublier.

GUIGNOL.

Les promesses, ça coûte rien... Me parlez pas des héritages. C'est comme ma tante... ma tante Dodon... Vous l'avez ben connue ?

M^{me} BOBINARD.

Moi ? pas du tout.

GUIGNOL.

Vous avez pas connu ma tante?... Elle demeurait à la Grand'Côte, à côté de Bibatte... Vous avez ben connu Bibatte ?

M^{me} BOBINARD.

Bibatte ! Je ne me souviens pas.

GUIGNOL.

Bibatte qui faisait tous les déménagements de la Grand'Côte... Il demeurait vers la Cour du soleil, mais

il faisait aussi les déménagements à la lune... Il avait trois ânes qui valaient douze francs à eux trois... Il leur donnait pas grand'chose à manger, mais il les entreposait dans la Cour du soleil & ils buvaient à discrétion... à la pompe.

M^{me} BOBINARD.

Qu'est-ce que tu me racontes là?

GUIGNOL.

C'est pour en revenir à ma tante... Elle m'avait promis aussi son héritage. Elle me disait toujours : Mon petit Guignol, tout ce que j'ai c'est pour toi... Un beau jour je reçois une lettre d'elle, qu'elle était morte à la Grive, près de Bourgoin, où elle demeurait. Vous connaissez ben la Grive?... Je prends la carriole pour y aller... Dans ce temps-là y avait pas de chemin de fer pour Bourgoin... On couchait en route... on couchait à la Verpillière... même qui m'est arrivé là des aventures bien drôles... Le conducteur disait toujours : Allons, messieurs, en voiture, la carriole va partir (1)... Puis elle partait jamais, la carriole... Je vous raconterai ça une autre fois... J'arrive donc à la Grive. Toutes les

(1) Il y a ici une allusion à l'histoire comique d'un voyage de Lyon à Bourgoin au temps jadis, histoire fort connue dans les ateliers des peintres lyonnais, sous ce titre : *La carriole va partir*. Le premier auteur de ce récit, souvent revu & augmenté, est un

musicien nommé Verdelet, qui vivait, comme Mourguet, dans les premières années de ce siècle, & auquel ses narrations en langage canut, plus encore que son habileté à faire danser la jeunesse lyonnaise, avaient valu une véritable célébrité.

voisines de ma tante étaient autour de moi. Une me dit : Cette brave madame Dodon, elle m'avait promis son garde-robe pour l'avoir veillée pendant qu'elle était malade. Je lâche le garde-robe. Une autre dit : Elle m'avait promis sa pétrière pour lui avoir blanchi son linge. Je lâche la pétrière... Enfin y avait six sous d'argent. Quand on a eu payé la mainmorte (1), le boulanger & le reste, y m'a resté 4 bouteilles de vin que ça faisait faire la grimace de le boire, 3 paires de bas qui me montent jusques par-dessus le genou, & 6 chemises qui ont des petites manches comme ça (*il en montre la longueur*) & qui me vont pas du tout... V'là ce que c'est que les héritages.

M^{me} BOBINARD.

Babillard !

GUIGNOL.

Vous avez ben raison, Madame, mais c'est pour vous défennuyer... J'étais venu vous demander où est mon linge de la dernière lissive ; vous me l'avez pas dit.

M^{me} BOBINARD.

Tu le trouveras à la salle à manger. Allons, puisque tu pars, voilà 20 fr. d'étrennes en récompense de tes bons services.

(1) Le droit de mutation.

GUIGNOL.

Merci bien, Madame. Allez, ça me fâche bien de vous quitter... Si vous vouliez me garder rien que pour ma nourriture, je resterais... Je mange pas beaucoup.

M^{me} BOBINARD.

Tu ne manges pas beaucoup, mais tu bois bien. Non, cela m'est tout à fait impossible.

GUIGNOL.

Eh ben, Madame, venez, je vous prie, voir ma malle.

M^{me} BOBINARD.

A quoi bon? Tu ne veux rien emporter.

GUIGNOL.

Ah! vous savez, quand on part on a tant à faire!... la malle est quéquefois trop grande... y a des distractions si naturelles...

M^{me} BOBINARD.

Ce ferait bien étonnant.

GUIGNOL.

Pas tant que vous croyez. On a les yeux à gauche, n'est-ce pas, & la main à droite. La gauche voit pas ce que la droite fait.

M^{me} BOBINARD.

Quand on est honnête, ces choses-là n'arrivent guère.

GUIGNOL.

Oh que si ! Quand j'étais tout petit gone, j'allais au prunier de ma tante, & pendant que je me tenais à l'arbre de la main droite, j'avalais les prunes de la gauche.

M^{me} BOBINARD.

Cela ne m'empêche pas d'avoir confiance en toi. Tu peux emporter ta malle sans que je la voie.

GUIGNOL.

Allons, je reviendrai tout de même vous faire mes adieux. (*Il s'éloigne & revient pour dire :*) Mais, Madame, c'est pas possible que vous ayez pas connu ma tante ?

M^{me} BOBINARD.

Non, je ne l'ai pas connue... Babillard, laisse-moi donc.

GUIGNOL, en s'en allant.

Ça m'étonne bien, ma tante Dodon...

SCÈNE III.

M^{me} BOBINARD, seule.

Pauvre garçon ! il m'était fidèle & dévoué. (*On sonne.*)
Qui est-ce qui sonne ? Qui donc peut encore sonner à
moi dans mon délaissement ?

SCÈNE IV.

M^{me} BOBINARD, M. RAYMOND.

RAYMOND.

Bonjour, charmante voisine ! Comment allez-vous ?

M^{me} BOBINARD.

Vous ici, M. Raymond ? Qu'est-ce qui peut me valoir
votre visite ?

RAYMOND.

J'ai appris la mort de votre mari en revenant de la
campagne, & je venais partager vos soucis.

M^{me} BOBINARD.

Oui, Monsieur, je l'ai perdu... C'est une bien grande
douleur pour moi.

RAYMOND.

Oh! il était vieux, cacochyme... d'un caractère insupportable... Vous deviez vous attendre à le perdre d'un instant à l'autre.

M^{ME} BOBINARD.

Monfieur, vous ne m'avez pas encore expliqué votre présence ici. Vous n'y veniez pas du vivant de mon mari.

RAYMOND.

Pour dissiper vos chagrins, je venais m'entretenir avec vous d'anciens souvenirs. Vous n'avez pas oublié sans doute que vous avez été autrefois ma fiancée.

M^{ME} BOBINARD.

(*A part.*) Le perfide! il a encore l'audace de me le rappeler! (*Haut.*) Vous avez bonne mémoire, Monsieur; moi, j'ai cherché à oublier comment vous m'avez délaissée après les promesses que vous aviez faites.

RAYMOND.

Ne m'accusez pas... C'est ma bonne tante qui a contrainst ma volonté; elle exigeait que l'épouse de mon choix eût une fortune équivalente à la mienne; elle m'aurait déshérité si je vous avais épousée... Mais je puis tout réparer... Je suis veuf maintenant, je suis libre... Dans dix mois vous le serez aussi... accordez-moi votre main.

M^{me} BOBINARD.

Vous devriez, Monsieur, sentir l'inconvenance de votre conduite... Tant que vous m'avez cru héritière de mon oncle, vous avez promis de m'épouser ; mais lorsque vous avez su que mon oncle m'avait oubliée dans son testament, vous m'avez délaissée. Vos parents n'y étaient pour rien... & ce n'est qu'après votre trahison que j'ai épousé M. Bobinard... Aujourd'hui je suis riche à mon tour ; j'hérite de toute la fortune de mon mari... (*Mouvement de Raymond*) & je puis me passer de la vôtre.

RAYMOND.

Oh ! j'en suis convaincu... Avec tous les mérites que vous possédez, vous ne manquerez pas de prétendants .. Mais, moi, j'ai des droits anciens ; accordez-moi votre main, je vous en supplie.

M^{me} BOBINARD.

Vous êtes bien pressant... Je suis veuve depuis si peu de temps, & je suis fort embarrassée d'affaires de toute espèce.... J'ai besoin d'y réfléchir... Et si vous changiez encore d'avis!...

RAYMOND.

(*A part.*) Tâchons de la lier par un coup de maître. (*Haut.*) Je veux vous montrer toute ma franchise & mon empressement. Je vais promettre par écrit de vous épouser ; nous signerons tous deux un acte suivant lequel

celui qui se dédiera dans dix mois paiera cinquante mille francs à l'autre. D'ici à cette époque vous aurez tout le temps de réfléchir.

M^{me} BOBINARD.

(*À part.*) Le fourbe!... mais il fera pris lui-même dans ses pièges. (*Haut.*) J'accepte, à condition que vous me garderez le secret jusqu'à ce moment.

RAYMOND.

Merci, ma belle... Je ferai tout ce que vous voudrez. Je ne connaissais pas le testament de votre mari; ce que vous venez de m'apprendre me comble de joie. Vous méritiez bien cette libéralité... Moi aussi j'ai une belle fortune... Mais je désirerais cependant lire ce testament.

M^{me} BOBINARD.

Doutez-vous de ma parole? & ferait-ce là le motif qui vous a fait demander ma main?

RAYMOND.

Oh! si donc! vous n'auriez pas un denier que je mettrais avec bonheur mon cœur & ma fortune à vos pieds. Néanmoins je désirerais le lire... Il peut y avoir certaines clauses... Les collatéraux sont si avides!... C'est dans votre intérêt que je m'en préoccupe. Les femmes ne connaissent pas bien les affaires.

M^{me} BOBINARD.

Je vous le montrerais volontiers ; mais je ne l'ai pas là. Je puis seulement l'envoyer chercher chez le notaire... Si vous reveniez...

RAYMOND.

Certainement je reviendrai... Oh ! je ne suis pas pressé ; je le lirai un autre jour... Voulez-vous que je revienne dans une heure & demie, dans une heure ?

M^{me} BOBINARD.

Il faudra bien deux heures... le notaire pourrait être absent. Au revoir, Monsieur Raymond !

RAYMOND.

Bien, bien !... A bientôt, mon beau dahlia ! à bientôt, ma belle rose moussueuse ! à bientôt, tout ce que j'aime !
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

M^{me} BOBINARD, seule.

Je m'explique sa visite... Il a pensé, comme tout le monde, que je devais être héritière de mon mari, & il est venu s'en affurer... Il veut m'engager de façon à ce que je ne lui échappe pas... Mais je ne serai pas sa femme... & il faudra bien qu'il marie son fils avec ma chère Caroline... J'aurai du plaisir à duper cet avare.

SCÈNE VI.

M^{me} BOBINARD, GUIGNOL.

GUIGNOL, apportant un havre-sac.

Madame, v'là ma malle faite. Voulez-vous venir voir dedans ?

M^{me} BOBINARD.

Je t'ai déjà dit que cela était inutile.

GUIGNOL.

Voyons, Madame, y a donc pas moyen de me garder rien que pour ma nourriture ?

M^{me} BOBINARD.

Je te répète que cela m'est impossible... Mais veux-tu gagner cent francs ?

GUIGNOL.

Je pense bien ; est-ce que ça se demande ? Qu'est-ce qu'il faut faire pour ça ?

M^{me} BOBINARD.

Il faut prendre la place de mon mari.

GUIGNOL.

Vous épouser?... Mais je demande rien pour ça ; je suis tout prêt.

M^{me} BOBINARD.

Il ne s'agit pas de m'épouser.

GUIGNOL.

Oh! Madame! si on a vu des rois épouser des bergères...

M^{me} BOBINARD.

Encore une fois, il ne s'agit pas de cela.

GUIGNOL.

Mais de quoi donc? Est-ce que vous voulez que j'aille remplacer votre mari dans le royaume des taupes? Escu-
lez! Je vois bien comment j'irais, mais je vois pas comment votre mari en reviendrait.

M^{me} BOBINARD.

Tais-toi donc, bavard; tu ne me laisses pas parler...
Il s'agit de tromper M. Raymond, notre voisin.

GUIGNOL.

Ce grippe-fou! Tant que vous voudrez. Je lui en veux depuis qu'un jour il m'a offert une pièce de deux sous pour avoir porté sa malle... deux sous!... Ah! il est bien connu dans tout le quartier pour son avarice... c'est à qui racontera des histoires sur son compte (1).

(1) Guignol raconte ici *ad libitum* quelque trait comique d'avarice.

M^{me} BOBINARD.

Voici l'affaire... Tout à l'heure il est venu ici. Il me croit héritière de mon mari, & dans cette croyance il m'a demandé ma main... Comme il faut attendre dix mois encore, de peur de manquer un aussi beau parti, il veut que nous signions un acte suivant lequel celui qui se dédiera de ce projet de mariage paiera cinquante mille francs à l'autre... Je voudrais bien lui faire payer ce dédit... mais voilà le difficile!... Il croit que par un testament mon mari m'a fait son héritière, & il n'y a point de testament... Il faut que nous lui en montrions un... Tu vas te mettre au lit ; j'irai chercher des témoins & un notaire... Justement celui qui est là dans cette rue est arrivé depuis peu de jours & ne nous connaît pas... Quant aux témoins, nous avons des voisins qui détestent Raymond & qui seront ravis de m'aider à le duper... Tu feras ton testament comme si tu étais mon mari, & nous brûlerons cet acte, quand nous aurons accompli notre dessein.

GUIGNOL.

Oh! s'il ne faut que ça, ce n'est pas ben difficile... Je suis fort pour faire le malade... Quand j'étais petit, j'étais toujours malade à l'heure d'aller à l'école, & puis le soir j'étais guéri.

M^{me} BOBINARD.

C'est entendu : tâche de te tirer de ton rôle avec aplomb.

GUIGNOL.

Soyez tranquille, Madame.

M^{me} BOBINARD.

Il faut tout préparer pour recevoir le notaire ici... Tu vas y faire ton lit... Je t'expliquerai ensuite ce que tu devras lui dire.

SCÈNE VII.

GUIGNOL, seul

(Il emporte sa malle en disant :) Viens, toi qui as fait la campagne de Margnoles.

Puis il fort & rentre à plusieurs reprises, apportant ce qui lui est nécessaire pour bâtir un lit qu'il établit sur le bord du théâtre : matelas, traversin, drap, couverture. En faisant le lit, il fredonne quelque refrain.

Nom d'un rat ! j'espère que j'aurai là un lit bien mollet... Ah ! n'oublions pas l'essentiel... Quand on est malade... *(Il apporte le pot de chambre.)* Allons, c'est complet !

SCÈNE VIII.

GUIGNOL, M^{me} BOBINARD.M^{me} BOBINARD.

Très bien, Guignol ; te voilà parfaitement installé...

Tout va le mieux du monde... J'ai prévenu le notaire & les témoins... Ils vont être ici à l'instant... Dépêche-toi de prendre la position d'un malade, & gémis convenablement.

GUIGNOL.

Tout de fuite. Mais je suis bien mal comme ça... Je vais me déshabiller... Madame, voudriez-vous me tirer mes bottes?

M^{me} BOBINARD.

Ah! par exemple!... Mais cela n'est pas nécessaire. Il faut te coucher tout habillé.

GUIGNOL.

Allons, je m'y mets avec armes & bagages... Mais y me faut ben un bonnet de coton pour ressembler à un malade?

M^{me} BOBINARD.

Je vais te donner celui de mon mari.

GUIGNOL.

Si ça me donnait la fièvre tigrinaque!... (*Il sort & revient coiffé du bonnet de coton.*) Nom d'un rat! je vais ressembler à un mitron avec ça! (*Il se couche.*) Bon! v'là une puce qui entre dans mon mollet... Elle a pris ma jambe pour l'omnibus de Sainte-Foy : aïe! aïe!

M^{me} BOBINARD.

Qu'as-tu donc ? Un peu de patience. Tu n'es pas bien mal dans ce lit.

GUIGNOL.

C'est une coquine de puce qui me laboure le mollet... Ah ! plaifante pas ; si tu mords encore, je m'escanne... Mais, Madame, est-ce que vous allez rien me donner à boire ?

M^{me} BOBINARD.

Non, tu es malade.

GUIGNOL.

Pas pour boire... Je demande pas de mangement, rien que de buvaïson. Donnez-moi une bouteille, je la mettrai sous ma couverte.

M^{me} BOBINARD, lui donnant une bouteille.

Tiens donc ; il faut faire comme tu veux.

GUIGNOL, buvant.

C'est du bon ! ça me soutiendra dans mes souffrances... Ah ! nom d'un rat ! v'là la puce que repique. (*On sonne.*)

M^{me} BOBINARD.

Laisse-la faire & tiens-toi. On vient... gémis.

Guignol gémit comme un malade.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Madame, vous m'avez mandé pour un acte de mon ministère ; je me rends à vos ordres.

M^{me} BOBINARD.

Mon mari désire faire son testament.

LE NOTAIRE.

Fort bien, Madame... Voici sans doute M. Bobinard ; il paraît bien malade.

GUIGNOL.

Aïe, aïe ! oh, là, là !

LE NOTAIRE.

Vous souffrez beaucoup, Monsieur ?

GUIGNOL.

Je pense bien... je voudrais vous y voir à ma place
(*A part.*) C'est ma puce.

LE NOTAIRE.

Un peu de patience... Il faut oublier vos douleurs un instant pour songer à vos dernières volontés.

GUIGNOL.

Ah! vous venez pour mon testament?... Mais, pauvre vieux, je suis pas encore prêt à tourner l'œil.

LE NOTAIRE.

C'est bien aussi mon avis ; mais cela ne fait pas mourir de régler ses affaires ; au contraire...

GUIGNOL.

Ah! la coquine! elle monte le long de mes guiboles... Veux-tu finir? si tu continues, je prends la poudre d'escampette.

LE NOTAIRE.

(*A M^{me} Bobinard.*) Le délire va le prendre ; hâtons-nous. (*A Guignol.*) Soyez calme ; je n'en ai que pour quelques minutes. Si vous voulez me dicter, je suis prêt.

GUIGNOL.

Diqueter! .. Comment donc qu'il faut faire pour diqueter?

LE NOTAIRE.

Cela consiste à déclarer à haute voix quelles sont vos intentions... (*A M^{me} Bobinard.*) Où puis-je me mettre pour écrire, Madame?

M^{me} BOBINARD, indiquant une des coulisses.

Ici, dans ce cabinet, vous trouverez ce qu'il vous faut...

Les témoins y font déjà... Vous verrez & vous entendrez le malade.

LE NOTAIRE.

Fort bien, Madame. (*A Guignol.*) Allons, Monsieur, parlez haut ; je vous entends.

GUIGNOL.

Oh ! s'il ne s'agit que de ça, c'est pas difficile, j'ai un bon coffre.

Le notaire entre dans le cabinet. M^{me} Bobinard se place près du lit.

M^{me} BOBINARD, bas à Guignol.

Répète mot à mot ce que je vais te dire.

GUIGNOL, de même.

Oui, Madame... Gredine de puce ; elle me mange en détail.

M^{me} BOBINARD, bas à Guignol qui répète à haute voix chaque mot (1).

Moi... Jean-Matthieu-Fortuné-Félix Bobinard... je donne & lègue... à Jeanne-Julie Birotteau, ma femme, mes deux maisons de la rue Ferrachat... ma ferme de Véniffieux.

GUIGNOL, continuant seul.

A côté du beau lac... avec ses fiacres (2).

(1) En répétant ce que lui dicte M^{me} Bobinard, Guignol estropie les mots & y ajoute, à *guiso*, des réflexions de son cru.

(2) Voir, pour le lac de Véniffieux & les fiacres à bondon, la note p. 215, partie I. *Un dentiffe*.

LE NOTAIRE, revenant.

Que dites-vous? des fiacres?

GUIGNOL

Oui, les fiacres de ma ferme de Vénissieux... C'est des fiacres à bondon.

LE NOTAIRE, retournant dans le cabinet.

Des fiacres à bondon! Allons, écrivons : Avec les fiacres à bondon.

M^{me} BOBINARD, bas.

Plus, 80,000 francs.

GUIGNOL, haut.

Plus, 60,000 francs.

M^{me} BOBINARD.

80,000 francs!

GUIGNOL.

Je fais ce que je dis : 60,000 francs.

M^{me} BOBINARD, au notaire.

Monfieur, c'est 80,000 francs.

LE NOTAIRE, revenant.

Ah! Madame, je dois suivre la volonté du testateur.
(*A Guignol.*) Voyons, est-ce 80 ou 60,000 francs?

GUIGNOL.

60,000 francs.

LE NOTAIRE.

Vous entendez, Madame... J'écris, 60,000 francs.

GUIGNOL.

Ah ! je suis mordu, je suis mordu. La puce monte toujours.

LE NOTAIRE.

Est-ce tout ?

GUIGNOL.

Non, non. — Plus, je donne à mon bon... à mon brave... à mon gentil domestique Guignol, pour les soins qu'il a t-ayu de moi... la somme de 20,000 francs (1).

LE NOTAIRE.

Ah ! voilà les 20,000 francs de différence !

M^{me} BOBINARD, bas.

Y penfes-tu ?

GUIGNOL, de même.

Tiens ! puisque c'est moi que meurs, & encore pour vous être agriable, je peux ben me laisser quéque chose

(1) Souvenir du *Legataire de Robinard*, acte IV, scène 6 :

Item, je laisse & lègue à Crispin...

pour vivre... (*Au notaire.*) Vous avez écrit, M. le notaire ?
Je donne à mon domestique Guignol 20,000 francs.

LE NOTAIRE.

Oui, oui.

GUIGNOL.

Ah ! la puce, la puce !... M. le notaire, je voudrais
vous dire un mot en particulier.

LE NOTAIRE.

Que me veut-il ? (*Il s'approche & se penche vers lui.*)

GUIGNOL.

Je voudrais vous faire prendre quelque chose.

LE NOTAIRE.

Je vous remercie, je ne veux rien prendre.

GUIGNOL.

Si... si... si c'était un effet de votre part de me prendre
une puce qui me larde depuis une demi-heure ; elle
voyage à présent entre le 45^e & le 46^e degré de lati-
tude sud.

LE NOTAIRE.

Le délire le reprend ; il est bien malade ;

GUIGNOL.

Plus, je donne au notaire mon grand pot de machin pour s'en faire une tabatière... Plus, je lui donne mon bonnet de coton pour se faire des cançons de laine... Plus, je lui donne mes bottes pour se faire des tuyaux de poêle...

LE NOTAIRE.

Décidément il est bien malade.

M^{me} BOBINARD, bas.

Mais, Guignol, que tu es bête !

GUIGNOL, de même.

On est ben bête quand on est malade.

LE NOTAIRE, apportant un parchemin.

Il faut signer à présent.

M^{me} BOBINARD.

Je vais le faire signer... Eloignez-vous un instant... Il est fort agité... Je crains que votre présence le trouble.

LE NOTAIRE.

Je vais auprès des témoins... Je leur ferai signer l'acte, quand il l'aura été par le testateur. (*Il s'éloigne*).

M^{me} BOBINARD, à Guignol.

Viens vite signer là à côté... je te tiendrai la main.

GUIGNOL.

Finissons vite, finissons vite! la puce m'a à moitié mangé. (*Il se lève & on l'entend dire dans la pièce voisine*): Il faut écrire mon nom... Matthieu Bobinard... Ça m'a toujours ennuyé d'écrire mon nom... j'ai pourtant été à l'école... mais y a si longtemps!... Voyons voir comme ça s'écrit. — c... h... a... ma... p... y... u... thieu... Matthieu... Voilà toujours Matthieu. — b... o... l... t... bo... h... i... s... bi... bobi... n... e... r... s... t... h... nard... Bobinard.

Il vient se recoucher & Madame Bobinard porte le testament au notaire.

GUIGNOL.

Allons, bon, la v'là qui me saute dans l'oreille.

LE NOTAIRE, revenant.

C'est bien votre signature?

GUIGNOL.

(*Bas.*) Comment le v'là encore! atattends! je vais te faire sauver... (*Haut.*) Oui, oui, c'est mon pataraphe...

Il pouffe des cris & prononce des mots sans suite.

LE NOTAIRE, effrayé.

Ah! mon Dieu! il devient furieux. Madame, je vais faire signer les témoins.

M^{me} BOBINARD.

Dans quelques jours, je ferai passer chez vous pour vos honoraires.

LE NOTAIRE.

Fort bien, Madame ; ne vous dérangez pas pour cette bagatelle. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

M^{me} BOBINARD, GUIGNOL.

Guignol défait le lit.

M^{me} BOBINARD.

Tu perds la tête, Guignol ! Dire au notaire toutes les bêtises que tu as débitées, & te donner 20,000 francs encore !

GUIGNOL.

Tiens, vous n'êtes pas contente ! Je vous donnè les maisons, la campagne, les fiacres, 60,000 francs & je n'en garde que vingt. Ça n'est pas trop cher.

M^{me} BOBINARD.

Je t'avais promis une récompense ; tu n'auras rien.

GUIGNOL.

Hein ! dis donc ! t'es bien rageuse !

M^{me} BOBINARD.

Comment ! tu te permets de me tutoyer à présent !

GUIGNOL.

Pisique je suis votre mari.

M^{me} BOBINARD.

Allons, c'est vrai, j'ai tort de t'en vouloir ! Qu'importe ce que tu t'es donné, puisque ce testament n'a rien de sérieux... Avec ton aide j'aurai gagné la partie, & ce vilain Raymond sera joué... Mais que fais-tu donc là ?

GUIGNOL, qui a défait le lit & étalé son drap sur le devant du théâtre.

Hé ! pardine, je cherche ma puce.

M^{me} BOBINARD.

Tu la trouveras bien, ta puce, en faisant comme tu fais !

GUIGNOL.

Ayez pas peur ! Je la reconnâtrai entre mille. J'ai son signalement...

En se penchant pour chercher sa puce, il met le feu à son bonnet.

M^{me} BOBINARD révolté.

Oui, quand il aura signé le dédit, il faudra bien qu'il marie son fils avec ma nièce. (*Elle voit le feu au bonnet de Guignol.*) Mais prends donc garde, Guignol, tu es en feu.

. GUIGNOL

Le feu ? Dans quel arrondissement ?

M^{me} BOBINARD.

A ton bonnet, malheureux!

GUIGNOL.

Ma foi, tant pis; il est pas à moi; les affaires des autres me regardent pas... Ah! sapristi, ça commence à me chauffer la tête.

Il plonge le bonnet dans le pot de chambre & fort.

M^{me} BOBINARD, seule.

Je l'attends; il verra le testament &...

GUIGNOL, revenant.

Maintenant, Madame, que c'est fini, faut-y partir?

M^{me} BOBINARD.

Tiens, voilà les 100 francs que je t'ai promis; je te remercie... Mais, je t'en prie, reste jusqu'à ce soir. (*Coup de sonnette.*) On sonne. Va ouvrir.

SCÈNE XI.

M^{me} BOBINARD, RAYMOND.

Guignol paraît dans cette scène pour écouter, tout en feignant d'épouffeter les meubles.

RAYMOND.

Bonjour, charmante voisine!... Je reviens, suivant ma promesse... J'ai vu tout à l'heure sortir de chez vous un monsieur que je ne connais pas du tout.

M^{me} BOBINARD.

C'est le notaire qui a fait le testament de mon mari & qui est venu m'apporter l'acte.

RAYMOND.

Bien, bien ; je venais précisément pour en prendre connaissance.

M^{me} BOBINARD.

A votre gré, M. Raymond ; je vais le chercher.

RAYMOND.

Fort bien ! nous allons l'examiner. Ce n'est pas que je me défie... bien au contraire. Mais dans les affaires sérieuses il faut de la prudence ; je ne m'en rapporte qu'à moi-même.

M^{me} BOBINARD.

Tenez, voici l'acte... Lisez.

RAYMOND, lisant.

C'est bien cela ; voici la clause qui vous nomme héritière universelle... *Je donne & lègue à Jeanne Julie Biroteau ma femme mes deux maisons... ma ferme de Vénissieux avec les fiacres. Ah ! il y a des fiacres ! Avec les fiacres à bondon. Quelle singulière idée de spécifier de tels objets ! Enfin, c'est fort joli d'être ainsi légataire universelle. Mais que vois-je ? Je donne à mon domestique*

Guignol, pour ses bons soins, 20,000 francs. Comment! vous ne vous êtes pas opposée à ce legs? C'est une folie.

M^{ME} BOBINARD.

Mais pourquoi donc? Guignol est un vieux serviteur, & il est bien juste de reconnaître ses services.

RAYMOND.

Ta, ta, ta; les domestiques nous servent, nous les payons pour cela... Un vieux domestique, on lui donne 3 francs & non pas 20,000. C'est insensé. Laissez-moi faire; je vous éviterai la peine de payer ce legs... Donnez-moi plein pouvoir, appelez Guignol, & je me charge d'arranger cette affaire.

M^{ME} BOBINARD.

Volontiers. Guignol!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GUIGNOL.

GUIGNOL.

Présent!... Monsieur Raymond, bien le bonjour!...

RAYMOND.

Guignol, je viens de lire le testament de ton maître;

tu as une belle récompense, mais malheureusement tu ne peux pas toucher ce legs.

GUIGNOL.

Et pourquoi donc ?

RAYMOND.

C'est que M^{me} Bobinard s'y oppose... Tu auras un procès... C'est un legs trop fort pour un domestique... Il y a captation... Il peut même y avoir plainte au lieutenant criminel.

GUIGNOL.

Alors que faut-y donc devenir ?

RAYMOND.

Je te conseille de t'arranger... Tiens, si tu veux renoncer à ton legs moyennant 2,000 francs, je te les donne.

GUIGNOL.

Oh ! 2,000 francs, c'est pas assez

RAYMOND.

Allons, 3,000 francs... & je paie comptant.

GUIGNOL.

Faites voir l'argent... J'accepte, si vous aboulez tout de suite.

RAYMOND.

Je vais te les chercher. (*A M^{me} Bobinard.*) Vous voyez, Madame ; ce n'est pas plus difficile que ça !... (*A Guignol.*) Je reviens, & tu me signeras une renonciation... Allons aussi de ce pas, ma toute belle, signer notre promesse de mariage.

Raymond & M^{me} Bobinard sortent.

SCÈNE XIII.

GUIGNOL, seul.

Hé ben, en v'là un qu'est galvanisé !... Vieux cocombre, va !... Il croit nous attraper tous, & il s'arrache une dent que va joliment le faire crier... Moi aussi je vais avoir une dot... Qué que je vais en faire ?... Je vas monter un service de bateaux à vapeur pour Saint-Just.

SCÈNE XIV.

RAYMOND, GUIGNOL.

RAYMOND.

Allons, tiens, voilà tes 3,000 francs ; signe-moi ta renonciation... Voilà toutes mes affaires réglées... Ma belle veuve est à moi ; notre dédit est signé... Si elle ne tient pas sa parole, elle me paie 50,000 francs. Quelle brillante affaire !

GUIGNOL.

Ah ! vous épouvez donc M^{me} Bobinard ; je vous fais mon compliment... Mais, dites donc, comment faut-y que je signe sur cette renonciation ? Faut-y mettre Matthieu Bobinard ?

RAYMOND.

Comment ! Bobinard ?

GUIGNOL.

Je voulais favoir s'il fallait mettre comme j'ai mis sur le testament.

RAYMOND.

Que dis-tu là, malheureux ? Ce testament que j'ai vu...

GUIGNOL.

C'est moi qui l'ai fait... c'est une frime... La bourgeoisie n'a pas le fou de l'héritage de son mari... Vous avez bu un bullion, pauvre vieux.

RAYMOND.

Ah ! scélérat, tu as commis un faux semblable ! Je te ferai pendre.

GUIGNOL, le cognant avec la tête.

Tiens, pends ça, vieux !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, M^{me} BOBINARD.M^{me} BOBINARD.

Qu'y a-t-il donc ? On se bat chez moi !

RAYMOND.

Madame, avez-vous signé la promesse ?

M^{me} BOBINARD.

Certainement, & j'entends bien m'y tenir.

RAYMOND.

Moi, j'entends l'annuler & vous faire poursuivre criminellement... Vous avez fait un faux testament.

M^{me} BOBINARD.

Ce testament n'existe plus, je l'ai brûlé... Il est vrai que je n'ai pas l'héritage de mon mari ; mais j'ai votre promesse.

RAYMOND.

Je plaiderai.

M^{me} BOBINARD.

Voyons, M. Raymond, il y a moyen de tout arranger... Vous ne tenez pas à ce mariage, ni moi non

plus... Mais il en est un autre que nous pouvons faire... Votre fils aime ma nièce Caroline... marions-les... Vous donnerez à votre fils les 50,000 francs du dédit que j'abandonnerai pour lui, & j'assure à ma nièce toute ma petite fortune.

RAYMOND.

Non, non, je veux plaider.

M^{me} BOBINARD.

Plaidez, Monsieur, contre votre signature... si vous pouvez... Cela fera un bien joli procès... pour les avocats.

GUIGNOL.

On fera votre potrait à l'audience... Y aura fête dans le quartier ce jour-là... On racontera des bien chenufes histoires.

RAYMOND.

Vous dites... votre nièce... M^{lle} Caroline... Au fait, elle paraît bonne femme de ménage.

M^{me} BOBINARD.

Faites le bonheur de ces enfans, M. Raymond.

RAYMOND.

Allons, faisons le bonheur de ces enfans... (*À part.*)

puisqu'il ne peut pas faire autrement... (*À Guignol.*)
Et toi, scélérat, tu vas me rendre mes 3,000 francs.

GUIGNOL.

Ça sera mon cadeau de noces. — Madame, je pars,
voulez-vous visiter ma malle?

M^{ME} BOBINARD.

Non, tu resteras au service des nouveaux époux.

GUIGNOL.

Monsieur Raymond, quand vous voudrez faire votre
testament, je m'en charge ; je va-t-en ville.

AU PUBLIC.

AIR : *Restes, rests, troupe jolie.*

J'ai montré ce soir, je l'espère,
Pour tester un bien beau talent.
Aussi, Messieurs, je voudrais faire
Que'que jour votre testament ;
Faites-moi fair' votre testament.
N'ayez peur que dans le partage
Je m'adjuge vos pécuniaux.
Guignol, de tout votre héritage,
Ne veut garder que vos bravos !

Ensemble.

Messieurs, de tout votre héritage,
Nous ne voulons que vos bravos.

FIN DU TESTAMENT.



LE MARCHAND D'AIGUILLES

PIECE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES :

GUIGNOL, marchand d'aiguilles.

CASSANDRE, épicier retiré.

AMANDA, sa fille.

JULES DURANTIN.

LÉON LENOIR.

UN DOMESTIQUE.



LF

MARCHAND D'AIGUILLES

PIÈCE EN DEUX ACTES

ACTE I.

Un village. — Sur un des côtés, l'entrée d'une maison de campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUIGNOL, portant un petit éventaire, arrive en criant :

Marchand d'aiguilles! marchand d'aiguilles! Me v'là un joli état!... J'avais un petit fonds de café & de gargote à la Guillotière... L'ouvrage était pas fatigante... Y avait qu'à déboucher de bouteilles & de cruches de

bière tout le long du jour... C'était assez cannant!... Mais je fais pas comme j'ai fait... Je consommait autant que les pratiques!... J'ai avalé mon fonds!... On a vendu tout le bazar sur la place, à l'incan:... il m'est resté sept francs dix sous... Je savais plus que faire... J'ai consurté un de mes amis qui connaît l'orthographe : Conseille-moi donc, que je lui ai dit, un état que je puisse pas avaler ma marchandise. — Hé ben! qui m'a dit, mets-toi marchand d'aiguilles dans les rues. J'ai fait comme il m'a dit... & je n'ave plus rien du tout. Ça me donne pas à manger, cet état-là. J'ai acheté pour six francs de marchandise y a trois jours : du depuis, j'en ai vendu pour quatre sous. Aussi mon estomac est creuse... comme mon gouffet.

On entend une voix de vieille femme appeler :

Marchand d'aiguilles!

GUIGNOL.

Qué qui appelle?

LA VOIX.

Par ici, marchand d'aiguilles! à droite! au fond de l'allée! au cintième! le nom est sur la porte!...

GUIGNOL.

Elle est bonne tout de même, la vieille, avec son nom sur la porte! Allons, c'est un acheteur! escadons ses cinq-z-étages... Un moment, Madame, je m'ascensionne. (*Il fort.*)

SCÈNE II.

CASSANDRE, AMANDA.

CASSANDRE.

Mais enfin, Amanda, tu veux donc me désespérer ? Le fils de mon ami Fromageot est un charmant garçon ; il est spirituel, aimable... Tu le refuses comme tous les autres... Cependant son père est fort riche, & il lui donne trois cent mille francs.

AMANDA.

Oui, M. Fromageot, un ancien épicier !

CASSANDRE.

Certainement, un ancien épicier... comme moi ! C'est précisément pour ça que son fils me convient. Je veux te donner un mari de ma condition. Si j'ai fait fortune, c'est avec la cannelle & les clous de girofle.

AMANDA.

Ce n'est pas une raison pour que j'épouse un marchand de chandelles.

CASSANDRE.

Il y a gras dans la chandelle... Elle m'a rapporté d'assez jolis écus.

AMANDA.

Et moi, je vous déclare, mon père, que je n'épouserai qu'un homme titré... un prince, un duc, un marquis... c'est tout au plus si j'accepte un comte... Je veux être marquise, duchesse, princesse... Je veux vous conduire à la Cour.

CASSANDRE.

A la Cour de Brindas ou de Margnoles?... (1) Songe donc, Amanda, à ce que nous sommes. J'étais épicier, il y a quelques années; & mon père, ton aïeul, était poëlier dans la grande rue Saint-Georges.

AMANDA.

Mon grand-père était fumiste de la Cour.

CASSANDRE.

Poëlier! poëlier!... Seulement il avait fait faire un progrès à son art... Avant lui on faifait les poëles à pattes, & lui les a culottés.

AMANDA.

Vous êtes terrible, mon père, avec vos histoires. Mais qu'est-ce que cela fait? Quand on a notre fortune, on peut aspirer à tout.

(1) Villages aux environs de Lyon.

CASSANDRE.

Le beau bonheur de donner nos écus à un Monsieur qui les fera danfer, sans se soucier de toi... tandis qu'un bon bourgeois comme nous, qui fait le prix de l'argent, conservera ta dot & t'aimera... & ne rougira pas de son beau-père.

AMANDA.

Mon père, vous m'avez fait élever dans un riche pensionnat à la mode. Toutes mes compagnes étaient des demoiselles nobles, & la plupart déjà font mariées à de grands personnages. Elles me l'ont bien dit, allez, quand j'ai quitté le couvent : Ma chère Amanda, si tu épousais un homme du commun, un marchand d'indienne ou de quoi que ce soit, nous ne pourrions plus te voir. Comprends-tu que nous fassions arrêter notre équipage devant une boutique d'épicier, pour y faire visite à madame l'épicière, que nous trouverions occupée à peser du poivre ou de la mélasse ? C'est tout à fait impossible. Aussi, chère petite, nous serions vraiment défolées ; mais il faudrait renoncer à nous voir jamais.

CASSANDRE.

Ah ! les pécores !... Vois-tu, plutôt que de te marier à un marquis, j'aimerais mieux te voir épouser un ramoneur.

AMANDA.

Quelle horreur !

CASSANDRE.

Oui, un ramoneur!... Oh! il y a des entrepreneurs de ramonage en grand... Tu entendrais ce cri harmonieux : *Gare là-dessous!*

AMANDA.

Mon père, rien ne me fera changer d'avis. Ma tante, au surplus, me dit bien que j'ai raison.

CASSANDRE.

Oui, ma sœur Estelle! Vieille folle! Elle rêvait sans cesse d'un troubadour pinçant de la guitare au pied d'une tour. Ça lui a si bien réussi, à elle!... Elle disait comme toi. Elle voulait un prince : il n'en est point venu... A présent qu'elle a cinquante-sept ans, son caractère est toujours saucé aux câpres, & si un boulanger, un mitron venait la demander en mariage, elle l'épouserait.

AMANDA.

Oh! mon père!

CASSANDRE.

Oui, un mitron.

AMANDA.

Mon père, cette conversation me fatigue. Epargnez-moi, je vous en prie; j'ai mes nerfs aujourd'hui.

CASSANDRE.

Le temps va changer. Rentre, rentre : prends de la fleur d'orange. Je crois qu'il en reste quelques flacons de mon ancien fonds.

AMANDA.

Ah ! mes nerfs, mes nerfs !... Je suis horriblement souffrante. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

CASSANDRE, puis JULES.

CASSANDRE, seul.

Allons ! je ne pourrai pas lui faire épouser le fils de mon ami Fromageot... En voilà cinq qu'elle refuse cette semaine... Ça ne peut pourtant pas aller toujours comme ça... Il y a déjà quelques années qu'Amanda coiffe sainte Catherine, & ses nerfs deviennent d'une susceptibilité... d'une délicatesse. (*Coup de sonnette.*) Mais on sonne... Quel est ce jeune homme ?

JULES, entrant.

Monsieur Cassandre, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

CASSANDRE.

Monsieur...

JULES.

Vous ne me reconnaissez pas.

CASSANDRE.

Je ne fais, mais il me semble...

JULES.

Jules... Jules Durantin, le fils de votre ami, de votre ancien voisin, le papetier.

CASSANDRE.

Oh! dans mes bras, mon garçon, dans mes bras! (*Il l'embrasse. — A part.*) Il est vraiment très-bien ce jeune homme. (*Haut.*) Tu me pardonnes de ne t'avoir pas reconnu tout de suite; tu as grandi, grossi depuis que je ne t'ai vu.

JULES.

Il y a déjà bien des années de cela, & j'ai fait du chemin depuis. Mais je n'ai pas perdu mon temps. Vous savez que j'étais parti pour l'Amérique après la mort de mon père. J'y ai fait quelque fortune, & je reviens avec deux millions pour m'établir en France.

CASSANDRE.

Bravo, mon garçon!

JULES.

Mais, M. Cassandre, je reviens avec des projets dont

la réalisation dépend de vous. J'ai revu, il y a quelques jours, M^{lle} Amanda, avec laquelle j'avais joué dans mon enfance. Je serais l'homme le plus heureux du monde, si vous vouliez m'accorder sa main.

CASSANDRE.

(*À part.*) Voilà un gendre qui me convient fort...
(*Haut.*) Tope là, mon cher Jules, je te l'accorde. Mais il est un autre consentement qui est moins aisé à obtenir que le mien, c'est celui de ma fille.

JULES.

Si vous voulez bien parler pour moi.

CASSANDRE.

J'aime autant que tu parles toi-même. Amanda est fort difficile... elle a déjà refusé les partis les plus brillants... Mais tu te présentes bien, tu as de l'esprit. Je vais l'appeler.

JULES.

Je ne comptais pas... ainsi... sans préparation.

CASSANDRE.

Bah ! les choses improvisées sont celles qui réussissent le mieux. C'est ainsi que j'agissais dans mon commerce : j'achetais d'inspiration & je vendais d'enthousiasme... Amanda ! Amanda !

AMANDA, dans la coulisse.

Je viens, mon père.

JULES.

J'avoue que je suis un peu troublé.

CASSANDRE.

Allons ! du courage, fac à papier ! Sois galant, spirituel, tendre & brillant.

SCÈNE IV.

CASSANDRE, JULES, AMANDA.

CASSANDRE, prenant sa fille par la main.

Mon cher Jules, je te présente la plus belle fleur de mon jardin.

AMANDA, à part.

Pas trop mal pour un ancien épicier.

CASSANDRE, bas, à Amanda.

Tu vois qu'on fait encore se tirer d'affaire. (*À part.*)
J'ai appris cette phrase-là au théâtre.

JULES, saluant.

Mademoiselle...

CASSANDRE.

Ma fille, je te présente M. Jules, le fils d'un de mes meilleurs amis. (*Bas.*) Il a deux millions!

AMANDA.

Monfieur, les amis de mon père doivent ufer de fa maifon fans cérémonie. (*et part.*) Ce jeune homme eft vraiment très-bien. (*Haut.*) Mon père, vous avez retenu fans doute Monfieur à dîner?

CASSANDRE.

Sans doute, fans doute, j'allais le lui dire.

JULES.

Mademoifelle, je fuis bien touché d'être auffi gracieufement accueilli dans une maifon où je voudrais paffer toute ma vie.

CASSANDRE, bas, à Jules.

Bien, mon garçon! Cependant tu es trop froid, trop embarrassé. Un peu de chaleur, faperlotte!... Oh! les jeunes gens d'aujourd'hui font fans énergie. Quand je faifais la cour à M^{me} Caffandre, c'était autre chofe.

JULES.

Mademoifelle, veuillez excufer ma témérité; mais Monfieur votre père veut que je vous faffe connaître à l'inftant même le motif qui m'a amené ici... Je fuis venu lui demander votre main.

AMANDA.

Votre demande nous honore beaucoup, Monsieur; mais vous me permettrez de n'être pas aussi prompt que mon père. Il connaît depuis longtemps vos mérites; moi...

JULES.

Il me suffit que vous ne me repoussiez pas. J'attendrai, Mademoiselle.

AMANDA.

Aujourd'hui, c'est entendu, vous restez à dîner avec nous. Je vais donner les ordres nécessaires pour qu'on remise votre voiture... Quelles sont vos armoiries, Monsieur?

CASSANDRE, *a part*.

Aïe, aïe, aïe ! nous y voilà !

JULES.

Mes armoiries ?

AMANDA.

D'azur à la croix d'argent, ou de gueules à trois befants d'or,... avec une couronne de marquis, sans doute ?

JULES.

Je ne suis pas marquis, Mademoiselle.

AMANDA.

Peut-être duc ?

JULES.

Non, Mademoiselle ; ni duc, ni marquis, pas même baron.

AMANDA.

Mais vous portez au moins le *de*, Monsieur ?

JULES.

Hélas non ! Mademoiselle ; Jules Durantin tout court. J'ai bien un de mes cousins qui écrit notre nom D, apostrophe, Urantin ; mais je n'en suis pas encore là. J'écris comme mon père : Durantin, tout d'un mot.

AMANDA.

Comment, mon père, avez-vous pu autoriser M. Durantin à demander ma main, lorsque vous connaissez ma ferme résolution de n'épouser qu'un homme titré ?

CASSANDRE, à demi-voix, à sa fille.

Mais, ma fille, Jules est un charmant garçon... il a deux millions... sa famille est très-honorable... son père avait les plus beaux parchemins...

AMANDA.

Des parchemins ?

JULES.

M. Caffandre plaifante, & il a raifon... Mon père était papetier.

AMANDA.

Papetier ! Quelle ignominie !

JULES.

Je ne croyais pas, Mademoifelle, que votre famille...

AMANDA, vivement.

Notre famille a eu un emploi à la Cour.

CASSANDRE, à demi-voix.

Poëlier du roi !

JULES.

Je vois, Mademoifelle, que je n'ai plus rien à faire ici... Le fils d'un papetier ne peut aspirer à la main d'une perfonne d'une auffi haute extraction. Un poëlier de la Cour pour aïeul !... Quelle noblefle !... Adieu, Monsieur de Caffandre. Je vous confeille de faire placer vos armes fur la porte de votre château : un bâton de régliffe & un bâton de cannelle en fautoir, avec un poêle enflammé brochant fur le tout... Mademoifelle, je fuis votre très-humble ferviteur. (*Il fort.*)

CASSANDRE.

Encore un de congédié!... & il se moque de moi, par-dessus le marché!... Voilà ce que tu me vaux avec tes manies!

AMANDA.

Oh! mon père, vous me rendrez tout à fait malade. J'ai les nerfs dans un état épouvantable!... Mais aussi, à quoi pensez-vous de me présenter un M. Durantin? (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

CASSANDRE, puis LÉON.

CASSANDRE, seul.

Jules s'est retiré trop tôt... Les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont point de persévérance... Quand j'ai épousé M^{me} Cassandre, elle m'avait refusé quatre fois. A la cinquième, j'ai triomphé. Les grandes passions triomphent toujours... Aujourd'hui, tout dégénère. (*Coup de sonnette.*) On sonne encore! Un autre jeune homme!

LÉON.

M. Cassandre, je suis bien votre serviteur.

CASSANDRE.

Monsieur...

LÉON.

Vous ne me reconnaissez pas?

CASSANDRE.

Non, Monsieur, je l'avoue; cependant...

LÉON.

Léon... Léon Lenoir; le fils de votre ancien voisin de la rue Saint-Georges.

CASSANDRE.

Oh! dans mes bras, mon garçon, dans mes bras!
(*Ils s'embrassent.*) Ton père était marchand de charbon...
un de mes plus vieux amis; je l'ai bien regretté.

LÉON.

Vous m'avez fait danser sur vos genoux.

CASSANDRE.

Oui, oui. M'en as-tu mangé de ma mélasse?

LÉON.

Je crois la manger encore.

CASSANDRE.

Et mes pruneaux!... Tu as bien changé... tu as des
mouftaches... ton père n'en portait pas.

LÉON.

Vous, vous êtes toujours le même; pas un cheveu blanc.

CASSANDRE, embarrassé.

Oui, oui.

LÉON.

Mais il me semble que vos cheveux étaient blonds.

CASSANDRE.

Oui, oui; on voit des gens dont les cheveux ont blanchi en une nuit.

LÉON.

Les vôtres font devenus noirs.

CASSANDRE.

Ne parlons plus de cela... Et il me paraît que tu as réussi...

LÉON.

Oui, M. Cassandre... Vous vous souvenez peut-être de mon départ pour les Grandes-Indes avec mon oncle... J'y ai fait le commerce sous sa direction, je lui ai succédé, & j'ai maintenant une fortune assez ronde.

CASSANDRE.

(*À part.*) Voilà encore un gendre qui me convien-

drait bien. (*Haut.*) Et reviens-tu maintenant au milieu de nous ?

LÉON.

Oui, Monsieur. J'ai assez des Indiens, des éléphants & des tigres du Bengale. Je viens manger en France les revenus de mes quatre millions.

CASSANDRE, à part.

Il a quatre millions !

LÉON.

De plus, je veux me marier...

CASSANDRE.

Est-ce que je connais la personne que tu veux épouser ?
Désires-tu que j'aille parler de toi à ses parents ?

LÉON.

Mon bonheur dépend de vous.

CASSANDRE.

Comment l'entends-tu ?

LÉON.

Les anciennes relations de nos deux familles m'ont enhardi à venir vous demander la main de M^{lle} Amanda,

dont j'ai entendu vanter partout la beauté, l'esprit & le caractère.

CASSANDRE.

Comment ! c'est ma fille que tu veux épouser & tu as mis tant de façons à me le dire !... Mon garçon, je ne vais pas par quatre chemins. Tu me conviens & j'ai aimé ton père comme mon propre frère. Je vais te présenter à ma fille. Si tu lui plais, si elle t'agrée, c'est une affaire conclue... Mais, je t'en préviens, elle est difficile... elle a des idées saugrenues de noblesse, de titres... Sois aimable, le sort de ta demande est entre tes mains.

LÉON.

Ma foi, Monsieur, vous le savez, je ne suis pas plus noble que vous.

CASSANDRE.

Nous l'éblouirons en lui parlant des Grandes-Indes. Sois aimable seulement.

LÉON.

La vivacité du désir que j'ai de devenir votre gendre m'inspirera mieux que mon mérite.

CASSANDRE.

La voici ! De l'aplomb & de l'amabilité !

SCÈNE VI.

CASSANDRE, LEON, AMANDA.

AMANDA, entrant.

Mon père!... Ah!...

CASSANDRE.

Ma fille, je te présente mon ami Léon qui revient des Grandes-Indes... le pays des diamants, des châles de cachemire, des dents d'éléphant & des tigres du Bengale.

LÉON, saluant.

Mademoiselle...

CASSANDRE.

Mon cher Léon, je te présente la plus belle fleur de mon jardin.

AMANDA, à part.

Papa se répète un peu... Mais ceci m'annonce un nouveau prétendant... Si c'est encore un roturier, je le traite de la belle façon...

CASSANDRE.

Léon, qui nous connaît depuis longtemps, a passé

les mers exprès pour venir me demander ta main. (*Bas, à sa fille.*) Il a quatre millions.

LÉON.

Mademoiselle, tout ce que j'ai appris de vous m'avait déjà déterminé à faire cette demande. Aujourd'hui que je vous ai vue, je serais au désespoir, si elle était repoussée.

CASSANDRE, *bas, à Léon.*

Pas mal... Continuë.

LÉON.

Monsieur votre père a bien voulu me permettre de lui en parler. J'attends de vous la même grâce.

CASSANDRE, *de même.*

Bien, mais pas assez de feu.

AMANDA.

Votre famille, Monsieur, est sans doute encore aux Grandes-Indes?

LÉON.

Non, Mademoiselle, je suis français... ma famille habitait cette ville.

AMANDA.

Quelle était sa condition?

CASSANDRE, vivement.

Son père avait une mine.

AMANDA.

Une mine de diamants?

LÉON, riant.

Non, non ; une mine de charbon.

AMANDA.

Ah !... Mon père ne m'a pas encore dit votre nom, Monsieur.

LÉON.

Léon Lenoir.

AMANDA.

Comte?... marquis?... duc?...

LÉON.

Je voudrais être roi, Mademoiselle, pour mettre à vos pieds ma couronne... ; mais je ne suis rien que le fils d'un riche marchand, qui ai augmenté mon bien par mon travail.

AMANDA.

Monsieur, je suis désolée que mon père vous ait fait faire une démarche inconsidérée. Je ne m'appellerai jamais

M^{me} Lenoir, & je ne compterai pas un marchand de charbons parmi mes aïeux.

LÉON.

Mademoiselle, si mon père vendait du charbon, M. Cassandre vendait des cottrets.... des picarlats comme nous disions en bon lyonnais ; & ce sont là deux genres de noblesse qui se ressemblent.

AMANDA.

Mon père, ces scènes-là me sont très-pénibles, & je vous ai prié de me les épargner. (*Riant avec affectation.*) Ah ! ah ! ah ! M^{me} Lenoir ! Quel beau nom pour être annoncée dans un salon ! (*Avec colère.*) Quand on s'appelle Lenoir & qu'on a vendu du charbon, avoir l'audace de demander ma main ! Vraiment, j'en suis suffoquée !

CASSANDRE.

Amanda, modère-toi.

AMANDA.

Ah ! ah ! ah ! je me trouve mal... Mon père, emmenez-moi, je vous prie.

CASSANDRE.

Allons, bon ! en voilà d'un autre. (*À Léon.*) Léon, ne te décourage pas ; reviens un autre jour, nous réussirons.

LÉON, en colère.

Vous voulez rire, M. Cassandre; cette réception me suffit... Votre fille est une trop grande dame pour moi... Quant à vous, vous êtes un vieux crustacé.

CASSANDRE.

Un crustacé ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

LÉON.

C'est un titre de noblesse aux Grandes-Indes.

AMANDA.

Mon père, emmenez-moi, emmenez-moi !... Ah ! ah ! ah ! (*Ils sortent*).

SCÈNE VII.

LEON, puis JULES.

LÉON, seul.

Quel aimable caractère ! & que j'aurais de plaisir à donner une leçon à cette petite pimbêche !

JULES, arrivant.

Comment ! Léon ici !... Tu as la mine bien longue, mon cher. (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! je vois ce qui t'arrive.

Jeune papillon, tu es venu brûler tes ailes au feu des yeux de la belle & fière Amanda... Tu n'es pas duc, tu as été éconduit.

LÉON.

Tu connais bien le pays, mon cher... Aurais-tu subi même infortune ?

JULES.

Oui, oui... comme toi refusé, & moqué !

LÉON.

Et bafoué !

JULES.

Et vilipendé !

LÉON.

Par la fille d'un marchand de chandelles !

JULES.

La petite-fille d'un fumiste !

LÉON.

Première noblesse de la grande rue Saint-Georges !

JULES.

Noblesse gagnée au feu !

LÉON.

Et il n'y a pas de feu sans fumiste !

TOUS DEUX riant :

Ah ! ah ! ah !

LÉON.

Eh bien ! tu ne te décourages pas, puisque tu reviens.

JULES.

J'ai à parler au père Cassandre d'une tout autre affaire... Puis je suis bien aise de lui dire encore une fois ce que je pense de sa fille.

LÉON.

Moi, je suis furieux ; & si je pouvais me venger de l'impertinence de cette péronnelle...

On entend GUIGNOL crier :

Marchand d'aiguilles ! Marchand d'aiguilles !

JULES.

Tais-toi ; je crois que je tiens notre vengeance.

LÉON.

Comment cela ?

JULES.

Laisse-moi faire & dis comme moi.

Ils se retirent au fond du théâtre & causent à voix basse.

SCÈNE VIII.

GUIGNOL, JULES, LEON.

GUIGNOL.

La vieille m'a gardé plus de deux heures. Elle m'a fait défaire tous mes paquets... & puis elle m'a acheté pour six liards... Ah! c'est pas un état, ça! (*Criant :*) Marchand d'aiguilles! Qué qui veut des aiguilles par ici?...

JULES, s'avancant.

Je ne me trompe pas, c'est bien lui. (*Il salue.*)

LEON, de même.

C'est lui, à n'en pas douter!... Quelle ressemblance!
(*Il salue.*)

GUIGNOL.

Qué qu'ils ont donc, ces particuliers, à me devifager comme ça? (*Léon & Jules saluent encore.*) En v'là de salutances! (*Il salue aussi.*) Faut pas être malhonnête.

JULES.

Prince!

LEON.

Alteffe!

GUIGNOL.

A qui donc qu'il parle, çui-là !

JULES.

A vous, grand prince. Il n'est plus temps de feindre. Quittez ce déguisement sous lequel se cache votre Grandeur. A ce port majestueux, au feu qui brille dans vos yeux, à ce nez d'aigle, nous ne pouvons vous méconnaître.

GUIGNOL, *a part.*

C'est des farceurs qui veulent me faire poser. (*Haut.*) Voyons, pour qui me prenez-vous ?

LÉON.

Pour un des plus grands princes de la terre, le fils du roi du Monomotapa.

GUIGNOL.

Du moineau ?

LÉON.

Du Monomotapa ; un souverain qui règne sur des peuples innombrables & sur d'immenses trésors.

GUIGNOL.

Mais mon père était canut... aux Pierres-Plantées.

JULES.

Vous n'êtes pas né à Lyon. Enlevé par des corsaires dès l'âge le plus tendre, par fuite des machinations du premier vizir Abazi-Bazou-Ababout, qui voulait mettre son fils à votre place, vous avez été transporté dans cette ville & recueilli par d'honnêtes ouvriers qui ont pris soin de votre enfance. Mais votre père, le roi du Monomotapa, a découvert la fraude de l'infâme Abazi-Bazou-Ababout. Il a fait justice de ce misérable & vous a fait chercher partout. Il y a quatre ans que nous parcourons le monde entier à votre recherche. Nous vous reconnaissons à votre ressemblance avec votre auguste père, qui vous attend pour partager avec vous ses richesses.

GUIGNOL.

Ses richesses ! Il a donc bien des espinchaux (1), ce père-là ?

JULES.

Immensément.

GUIGNOL.

Nom d'un rat ! C'est assez cannant, un papa comme ça...

LÉON.

Venez, prince, votre peuple vous appelle à régner.

(1) *Des espinchaux* ; de l'argent. p. 331, & *Le Duel*, p. 140.
Voir partie 1^{re}. *Le Déménagement*,

GUIGNOL.

Je ne fis pas une araignée.

LÉON.

A régner sur lui.

GUIGNOL.

Mais, vous autres, qui êtes-vous donc ?

JULES.

Prince, je suis votre premier chambellan.

GUIGNOL.

Ah ! c'est toi que bèles. Et toi ?

LÉON.

Je suis le ministre des finances de votre royaume.

GUIGNOL.

Ah ! c'est toi que finances... Fais donc voir tes médailles.

LÉON, lui donnant de l'argent.

Voilà tout ce que nous avons sur nous. Mais daignez venir avec nous, & nous mettrons notre cassette à votre disposition.

GUIGNOL, à part.

C'est pas des farceurs ! V'là bien de la vraie argent !

(*Haut.*) Allons ! c'est entendu ! bonsoir les aiguilles !
(*Il jette au loin son éventaire.*) Vous avez raison, Messieurs... Je commence à croire que je suis bien le prince du Mo...

JULES.

Du Monomotapa.

GUIGNOL.

Du Mornotopapa... Allons trouver l'auteur de mes jours & son magot.

JULES.

Venez, prince, venez prendre des habits plus convenables à votre rang.

GUIGNOL.

Je peux pas changer... je fis comme l'escargot, je porte tout mon bien sur le dos.

JULES.

Nous avons apporté votre garde-robe. Nous ferons ensuite les préparatifs de votre départ.

GUIGNOL.

Ça me bouleverse tout de même... Donnez-moi donc votre bras : les jambes me flageolent... Avec ça que je n'ai pas déjeuné bien solidement.

LÉON.

Venez, prince; nous allons vous faire servir un repas somptueux.

GUIGNOL.

Un repas somptueux!... Décidément, c'est pas des farceurs!... Marchons!...

LÉON.

Passez, Monseigneur, nous vous suivrons.

GUIGNOL.

Allons donc, ganache, donne-moi le bras; je fis pas fier... Allons boire un coup à la santé du roi du Mor-notopapa.



ACTE II

Un salon

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSANDRE, seul.

Sac à papier ! la tête me pète !... Amanda est d'une humeur !... Il a fallu employer deux bouteilles d'eau de fleurs d'oranger & trois flacons de vinaigre des quatre voleurs pour la faire revenir... Elle a cassé deux vases de porcelaine... & maintenant elle s'en est prise à son piano... Ah ! voilà un instrument qui en voit des croches & des doubles-croches pour le quart-d'heure !... Il faudra décidément que je lui cherche un comte ou un marquis pour le lui faire épouser... Mais il ne s'en est point encore présenté.

SCÈNE II.

CASSANDRE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monfieur, il y a là deux Turcs qui demandent à vous parler.

CASSANDRE.

Des Turcs!... Ah! je fais ce que c'est... des marchands de dattes... Dis-leur que j'ai quitté les affaires.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, ils disent qu'ils viennent de la part d'un prince.

CASSANDRE.

D'un prince ! Qu'est-ce que cela signifie ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, ils sont très-bien mis : ils ont un soleil dans le dos & une lune sur la tête.

CASSANDRE.

Allons ! fais-les entrer.

SCÈNE III.

CASSANDRE, LÉON & JULES, *habillés à l'orientale.*

JULES.

Recevez, Monsieur, les hommages de vos humbles esclaves.

CASSANDRE.

Jules & Léon !... Que signifient ces déguisements ?

LÉON.

Ce n'est point un déguisement ; c'est le costume de notre pays & de la cour de notre souverain. Nous vous avons trompé ce matin : nous appartenons l'un & l'autre à la cour du roi du Monomotapa. Le roi notre maître, ayant entendu parler de la merveilleuse beauté de votre fille, nous avait envoyés en ces lieux pour la voir. Il veut en faire la femme de son fils, de l'héritier présomptif de la couronne, un prince accompli que le monde entier a surnommé la lumière de l'Orient...

CASSANDRE.

Ce n'est pas possible !... Le fils du roi du Mo...to...

LÉON, très-vite.

Du Monomotapa.

JULES.

Il était venu lui-même dans ce pays... pour prendre les eaux de Charbonnières. Il a vu votre fille, il a été saisi d'admiration, & il m'a dit : Va, cherche cette jeune beauté ; interroge son père ; dis-moi si, par son éducation, elle est digne de devenir ma compagne.

CASSANDRE.

Vous n'avez point gardé quelque rancune de ce qui s'est passé ce matin ?

LÉON.

Point du tout. Cette noble fierté, cette grandeur de sentiments conviennent à celle qui doit être une puissante reine ; & notre maître a bondi de joie, quand nous lui avons rapporté les paroles de sa fiancée. Il va venir lui-même, tout à l'heure, vous demander la main de M^{lle} Amanda.

CASSANDRE.

Sac à papier ! mais j'en perds la tête moi-même. Beau-père du roi du... Moinococola !... Je voudrais bien pour-tant prendre quelques renseignements... c'est l'usage...

LÉON.

Des renseignements sur un prince ! Vous plaisantez... D'ailleurs, nous sommes là, vous nous connaissez.

JULES.

Le roi du Monomotapa est connu dans le monde entier.

CASSANDRE.

Oui, oui... Mais redites-moi donc ce nom-là... J'ai de la peine à le retenir : Mo...cro...

JULES & LÉON disent ensemble

& CASSANDRE répète après eux, syllabe par syllabe :

Mo...no...no...ta...pa.

CASSANDRE, seul.

Monotutapa.

LÉON.

Le prince veut vous attacher à sa cour... il vous nomme grand Cruftacé du palais.

CASSANDRE.

Ah! oui, oui, Cruftacé; je connais ça : tu m'en as parlé ce matin. Quel honneur !

JULES.

Le prince peut-il se présenter?

CASSANDRE.

Certainement... Qu'il se présente. (*et part.*) J'espère qu'il conviendra à Amanda, celui-là... (*Haut.*) Je vais prévenir ma fille.

LÉON.

Nous ferons ici dans un instant avec le prince, qui va se faire précéder par des présents magnifiques, des diamants, des cachemires de l'Inde & des perles de Visâpour.

Jules & Léon sortent.

SCÈNE IV.

CASSANDRE, puis AMANDA.

CASSANDRE, appelant.

Ma fille!... Amanda!... Amanda!... Ma fille!

AMANDA, entrant.

Que me voulez-vous, mon père?... S'agit-il encore d'un de vos prétendants?

CASSANDRE.

Oui; mais c'est un prétendant que tu ne refuseras pas. Ce n'est pas un papetier, ni un marchand de charbons. Un prince, un prince accompli... la bougie, la chandelle de l'orient... le fils du roi du Monotutapa.

AMANDA.

Oh! mon père, je me soutiens à peine... Je vous l'avais bien dit qu'il s'en présenterait un digne de nous.

CASSANDRE.

J'ai vu ses ambassadeurs... Il me nomme grand Crustacé... Il va être ici dans un instant.

AMANDA.

Dans un instant!... Ciel! je n'ai pas le temps de m'évanouir!

CASSANDRE.

La corbeille va arriver; elle est splendide... Des kilogrammes de diamants, des montagnes de cachemires & des perles de Vifaufour.

AMANDA.

Et ma toilette qui est en défordre! Je n'aurai jamais le temps de me vêtir convenablement.

CASSANDRE.

Va vite, car j'entends la musique. Voilà le cortège qui entre dans le jardin. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

CORTÈGE DU PRINCE : Esclaves, soldats, nègres portant la corbeille. — Musique.

JULES & LÉON,
GUIGNOL *dans un costume oriental burlesque*,
PUIS CASSANDRE ET AMANDA.

GUIGNOL.

Nom d'un rat! ils m'ont ficelé comme une andouille!
Je ressemble au bœuf gras, à présent... Eh bien! est-ce

qu'y a personne dans cette cassine? Où est cette jeune beauté & cette respectable ganache de père Cassandre?

Cassandre & Amanda entrent.

JULFS.

Voici M. de Cassandre & sa fille. (*A Guignol.*) Allons, prince, votre compliment.

GUIGNOL.

(*A part.*) Nom d'un rat! pourvu que l'aie pas oublié!... En tout cas, j'y mettrai du mien. (*Il fait un grand salut ridicule à Amanda.*) — Autre radieux de l'Occident, le feu de vos beaux yeux, plus brûlant que les pâles rayons du soleil, est venu me larder jusque sur les côtes du Mornotopapa, où j'ai ma demeure dans un palais tout pavé de diamants... Je mets à vos pieds ces présents, indignes de vous... quoiqu'il n'y ait pas par ici un particulier qui soit fichu pour vous en faire voir d'aussi chenus que ça. C'est pourtant que de la gnognotte, que des équevilles⁽¹⁾, en comparaison de tous les bibelots que vous verrez chez moi & chez mon papa, qui est un vieux, brodé sur toutes les coutures... Si vous daignez, sublime colombe, m'accorder votre main, vous en passerez des jours tramés d'or & de soie; & la banquette de votre existence sera un trône de félicité... avec lequel j'ai l'honneur d'être votre enflammé futur. (*A Jules.*) Il me semble que ça va pas mal.

(1) *Equevilles* : balayures.

JULES.

Admirable ! sublime !

AMANDA.

Que d'esprit ! que de majesté !... Prince, je ne fais comment exprimer mon bonheur.

CASSANDRE.

Permettez, sire, que je me jette à vos pieds.

GUIGNOL.

Relève-toi, j'ai des agacins (1)... Papa, nous allons signer le contrat & boire une bouteille de vieux madère... Nous en faisons au Mornotopapa.

CASSANDRE.

Il paraît que c'est comme en France... Mais, sire, je n'ai point averti de notaire.

LÉON.

Nous avons ici nos imans, qui sont les notaires du Monomotapa. Ils ont dressé le contrat ; on peut le signer tout de suite dans la pièce voisine.

GUIGNOL.

Signons, signons.

(1) Des cors.

CASSANDRE.

Amanda, qu'en penfes-tu ?

AMANDA.

Signons, mon père.

GUIGNOL.

Vous me convenez, papa Cassandre ; je vous emmène
chez mes Mornototapains.

CASSANDRE.

Votre Altesse est bien bonne... Elle m'a déjà fait
l'honneur de me nommer grand Crustacé.

GUIGNOL.

Oui, oui, Cruche cassée... vous en avez la capacité,
papa.

CASSANDRE.

Il est charmant, le prince... il a le mot pour rire.

GUIGNOL, à Amanda.

Sublime colombe, veuillez accepter mon aile. (*Il lui
présente son bras.*)

Ils passent dans la pièce voisine pour signer.

GUIGNOL, dans la coulisse.

A vous, belle Amanda... A moi, à présent... Malek-

Adel-Kara-Baraïfou, prince du Mornotopapa... Je ne suis pas bien fort sur l'écriture.

CASSANDRE, de même.

Comment, prince !...

GUIGNOL, de même.

Est-ce que je me suis amusé à ces puérlités ?... Pour aller plus vite, je m'en vais faire ma croix.

CASSANDRE, de même.

Vous la faites bien grande.

GUIGNOL, de même.

Les princes font tout en grand.

CASSANDRE, de même.

Et moi, voilà ma signature : Benoît Cassandre.

GUIGNOL, de même.

Ajoutez : Cruche cassée de la cour. *(Ils rentrent.)*

GUIGNOL.

Papa Cassandre, nous allons passer à présent dans la salle à manger, pour nous mettre quelque chose sous le nez... Il n'y a pas de bonne noce sans un fricot... Marchons, Messieurs les ambassadeurs !

LÉON.

Notre mission est finie... Vous êtes uni, grand prince, à la belle Amanda... Heureux époux, voguez à présent vers votre empire... Bon voyage! (*Léon & Jules s'éloignent.*)

CASSANDRE les retenant.

Quel est ce langage?

JULES.

Restez avec votre illustre gendre, M. le grand Crutacé.

CASSANDRE.

Mon gendre! mon gendre!

LÉON.

Il est digne de votre illustre famille... Voyez plutôt : M^{lle} de Cassandre a épousé Guignol, le marchand d'aiguilles. (*Il enlève la coiffure de Guignol.*)

CASSANDRE.

Sac à papier! ils se font encore moqués de moi.

AMANDA.

Je suis jouée. (*Elle s'évanouit.*)

GUIGNOL.

Ah ! nom d'un rat ! je me trouve mal aussi. (*Il tombe sur la bande.*) Donnez-moi un peu d'eau d'arquebuse.

AMANDA, se relevant.

Quel sort affreux ! Être unie à un être pareil !

GUIGNOL, se relevant aussi.

Soyez tranquille, Mamzelle... Vous voyez ben que Guignol n'est pas un turc... Ces particuliers qui nous ont mariés sont des farceurs... Je vais mettre le contrat en morceaux, & j'en ferai des petits paquets pour plier mes aiguilles... Pourvu que je retrouve mon panier!...

CASSANDRE.

Tu es un bon garçon ; je ne veux pas que tu nous quittes... Je te garde pour concierge de ma maison de campagne. Tu vendras tout de même tes aiguilles.

AMANDA.

Quelle leçon !

CASSANDRE.

Pourvu qu'elle soit bonne!... Allons, demain je lui présenterai le fils de mon ami Fromageot.

GUIGNOL.

Un descendant de la famille de Mont-d'Or ou de Rougeret (1).

AU PUBLIC.

Messieurs, ma boîte aux aiguilles est un peu déformée, mais je m'en vais la refaire... Et si vous avez trouvé mes aiguilles bien piquantes, si elles ont bien piqué la vanité, la sottise, la noblesse de contrebande, je vous en vendrai toujours à juste prix ; je ferai payé par le plaisir de vous avoir réjouis.

(1) Le *rougeret* est un petit fromage fort goûté des vieux Lyonnais, quand les qualités traditionnelles n'ont point été altérées par les progrès de l'industrie moderne. Le *mont-d'or* est connu du monde entier.

FIN DU MARCHAND D'AIGUILLES.

LES VOLEURS VOLÉS

PIÈCE EN UN ACTE

.

PERSONNAGES :

GUIGNOL, *entrepreneur.*

MADELON, *sa femme.*

GRIPARDIN, *propriétaire, usurier.*

THIBAUT, *fermier.*

FINENOUCHE, {

REVERSI, { *voleurs.*



LES VOLEURS VOLÉS

PIÈCE EN UN ACTE

Un village.

D'un côté, la maison de Guignol; de l'autre, celle de Gripardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUIGNOL, puis MADELON.

GUIGNOL, arrivant du côté opposé à sa maison; il appelle :

M

ADELON ! Madelon ! Viens vite, j'apporte une bonne nouvelle.

MADELON, sortant de sa maison.

Qué qu'y a donc ?

GUIGNOL.

Y a qu'on m'a donné l'entreprise du morceau de la nouvelle route qui traverse la commune, avec le pont à faire sur le ruisseau; y a ben à gagner par là une pièce de 5,000 francs.

MADELON.

Oh ! que c'est cannant ! que c'est cannant ! Tiens, je t'embrasse.

GUIGNOL.

J'ai ben eu mes peines à l'avoir... Y avait là un M'sieu avec un gros ventre & des lunettes d'or... qui portait la tête droite & qui m'a fait un tas de questions... mais je li ai bien levé mon chapeau, je li ai parlé avec ma petite voix; ça li a fait plaisir à cet homme comme y faut... Il a mis la main dans son gilet, en croisant ses bras derrière le dos... il a fait trois tours dans son bureau... & il m'a dit avec une voix majestueuse... & un geste comme dans une pièce de thiatre : Guignol, vous êtes un bon zigue; empoignez-moi ce morceau de route; je vous l'octroye.

MADELON.

Te lui as sauté au cou ?

GUIGNOL.

Non; j'ai eu peur de lui casser ses lunettes.

MADELON.

Est-ce que te vas bientôt te mettre en ouvrage ?

GUIGNOL.

Y a une petite farimonie à faire avant.

MADELON.

Quoi donc encore ?

GUIGNOL.

Y faut poner (1) un cautionnement de 3,000 francs...
Combien avons-nous à la maison ?

MADELON.

Quéque chose comme 1,200 francs... que t'as gagnés
dans ton darnier travail.

GUIGNOL.

Comme ça, c'est 1,800 francs qu'y faut trouver à
emprunter ?

MADELON.

Manquablement... A qui veux-tu que nous deman-
dions ça ?

GUIGNOL.

Y a le cousin Pierre.

(1) *Poner* : déposer.

MADÉLON.

Il n'est pas plus riche que nous.

GUIGNOL.

C'est vrai... y a chez lui plus de noyaux de pêche que de billets de banque... Et le voisin Gripardin... là en face ?

MADÉLON.

Il est ben trop avare... Il ne prête qu'à gros intérêts.

GUIGNOL.

Hé bien, nous lui offrirons de lui en payer, des intérêts... Ça en vaut la peine... y a à gagner.

MADÉLON.

Il ne voudra pas prêter à des petites gens comme nous.

GUIGNOL.

P't-être que si .. il est toujours bien honnête avec nous... il nous dit bonjour.

MADÉLON.

Il est bien bon à donner des coups de chapeau... des conseils encore... mais d'argent, bernique !

GUIGNOL.

Ça ne coûte rien d'essayer.

MADELON.

Nous essayerons, si tu veux... mais tout à l'heure...
A présent tu dois avoir faim... Viens déjeuner.

GUIGNOL.

Oui... je suis venu à pied de la ville ce matin... y
a quatre lieues... Te m'as trempé ma soupe?

MADELON.

Oui, oui... & puis t'auras une oreille de cochon...
& une bouteille du bon.

GUIGNOL.

Allons ! je sens que l'appétit me grabotte l'estom. (*Ils
entrent dans leur maison.*)

SCÈNE II.

GRIPARDIN, seul. — Il fort de chez lui.

Je suis inquiet... Il est midi & cinq minutes... &
Thibaut, qui est ordinairement si exact, ne m'a point
encore apporté son année de ferme qui est échue hier...
(*Il aperçoit par terre un morceau de chiffon & le ramasse.*)
Qui est-ce donc qui laisse traîner ces choses-là?... Ça se
vend six liards la livre. (*Il l'emporte chez lui.*)... C'est fort
défagréable ces retards de paiement... Le terme est de
3,000 francs... On perd un jour, deux jours d'intérêts...
Au bout de l'année, ça fait une somme... Thibaut me

payera ce retard... Son bail est à fin ; j'essayerai de lui faire une augmentation. (*On entend chanter Thibaut.*) Ah ! le voici ; c'est sa voix... Mes trois mille francs s'approchent ! Ah !... mon cœur bat...

SCÈNE III.

GRIPARDIN, THIBAUT.

Ce dernier entre en chantant & porte un sac d'écus.

GRIPARDIN.

Bonjour, mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Salu ben, Monfu Gripardin... Veiquia voutro liords (1).
(*Il met le sac d'écus sur la bande.*)

GRIPARDIN.

Bien, mon ami. (*Il se précipite sur le sac & l'emporte chez lui.*)

THIBAUT, seul.

O! é lesto, notron Monfu (2).

GRIPARDIN, revenant.

Le compte y est bien, n'est-ce pas ?

(1) Je vous salue, Monsieur Gripardin. Voilà votre argent.

(2) Il est leste, notre monsieur.

THIBAUT.

Je lous ai compto pus d'una vé, Monfu Gripardin. Je cré ben qu'ol y fara (1).

GRIPARDIN.

J'ai confiance en toi... Je les recompterei tout à l'heure... Mais dis-moi, tu es bien content cette année; tu as eu de bonnes récoltes.

THIBAUT.

Oh que nanni, Monfu Gripardin! Tot a éto par lo travars (2).

GRIPARDIN.

Tu as eu beaucoup de blé.

THIBAUT.

N'y a eu gin, Monfu Gripardin... On n'a gin pu feno in bon temps... y a gelo in Avri... lou vars ant migi lo resto... & lo pou que s'è meiffonna n'a rindu que de pailli (3).

GRIPARDIN.

Et tes vins? Les vendanges ont été superbes partout.

(1) Je les ai comptés plus d'une fois... Je crois bien qu'il y est. pas pu ferner au moment favorable... Il a gelé en avril... les vers ont man-

(2) Oh que non!... tout est allé de travers. gé le surplus, & le peu qu'on a moissonné n'a rendu que de la paille.

(3) Il n'y en a point eu... On n'a

THIBAUT.

Vé chi nous, no... La gréla a tot ablagi... J'ai fat la meitia de moins que l'an passò, Monfu Gripardin (1).

GRIPARDIN.

Tu te plains toujours.

THIBAUT.

O n'est pos sin causà... Nos n'avons ayu que de difastros c'tu printemps... Notra plus bella vachi a crevo pre avé migi trop de tressò;... notron cayon n'a gin fat de proufit... & notron coquo (*il pleure*) s'a cassà una patta, Monfu Gripardin (2).

GRIPARDIN.

Cela se rencontre mal, car ton bail est à sa fin... & il faut que je t'augmente de 500 francs.

THIBAUT.

500 francs! Monfu Gripardin!... Vos n'y pensos pos... Nos somos ben luin de compto... Je veno atenant vo demando una deminution de 500 francs... Je ne poyo pus fare à c'tu prix; je me migi (3).

(1) Pas chez nous... La grêle a morte pour avoir mangé trop de trè-tout ravagé... J'ai récolté la moitié fle; notre cochon n'a point fait de moins que l'an passé. profit, & notre coq s'est cassé une

(2) Ce n'est pas sans motif... Nous patta.
(3) Cinq cents francs!... Vous n'y n'avons eu que des malheurs ce printemps... Notre plus belle vache est pensez pas!... Nous sommes bien

GRIPARDIN.

Il le faut cependant.

THIBAUT.

Monfu Gripardin, faut être raisonnoblo... ne faut pos écorchi lou pauro païfan... vos êtes ben trop richi (1).

GRIPARDIN.

Moi, riche ! Veux-tu bien te taire... Qui t'a dit cela ? Je suis plus pauvre que toi... Tu gagnes, toi... moi je suis vieux ; je ne puis plus travailler.

THIBAUT.

Voutro liords travaillent à la placi de voutro bras (2).

GRIPARDIN.

L'argent ne rend rien... Mais, écoute ; je veux être accommodant... Tu me donneras 500 francs de plus, & j'ajouterai à ta ferme mon pré de la Cailloutière.

THIBAUT.

Votron pra de la Caillouteri ; je n'en volo gin... n'y a que de pire (3).

loin d'être d'accord... Je viens précisément vous demander une diminution de 500 francs... Je ne peux plus faire mes affaires à ce prix ; je me ruine.

(1) Il faut être raisonnable... Il ne faut pas écorcher le pauvre payfan...

vous êtes bien trop riche.

(2) Vos écus travaillent en remplacement de vos bras.

(3) Votre pré de la Cailloutière, je n'en veux point ; il n'y a que des pierres.

GRIPARDIN.

Quand tu l'auras cultivé quelques années, tu pourras y fêmer de la luzerne.

THIBAUT.

Tot lo fumi de nottron villagi n'in podri pas fêre forti una ronci de vottron pra (1).

GRIPARDIN.

Je prendrai un autre fermier.

THIBAUT.

Vos n'in trovari gin coma me... que vos payi arenant à la San Martin (2).

GRIPARDIN.

Allons ! allons ! Je vais préparer ton bail... tu le signeras tout à l'heure... nous boirons un coup.

THIBAUT.

Je vouai passô vé mon cofin Toino... je goûtarai avouai ello. (*A part.*) Monfu Gripardin me bailliri un morceau de pan & me fari bère d'aigua o de piqueta... Toino me bara de bon vin & una soupa de lord (3).

(1) Tout le fumier de notre village me moi qui vous paye exactement a n'y pourrait pas faire pousser une le Saint-Martin.

(3) Je vais aller chez mon cousin

(2) Vous n'en trouverez point com- Antoine ; je dînerai avec lui... Mon-

GRIPARDIN.

C'est ça, c'est ça... dine avec ton cousin Toine. (*À part.*) J'aime mieux ça. (*Haut.*) Ce soir nous terminerons notre affaire.

THIBAUT.

Oua, je tornarai incanot, Monfu Gripardin... Ma je ne signarai gin d'ogmentation (1). (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

GRIPARDIN, seul.

J'en aurai raison ce soir... Quand il reviendra de chez son cousin, il aura bu, &, s'il le faut absolument, je mettrai encore une bouteille de vin par-dessus sa ration... Allons défaire ce sac & compter ces mille écus... Une à une... chaque pièce... les palper, les aligner, les mettre en pile, les remettre dans le sac... les faire sonner... doucement... doucement... pour que les voisins n'entendent pas... Quel plaisir! (*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE V.

GUIGNOL, MADELON.

GUIGNOL.

Es-tu sûre de ce que tu dis, not' femme ?

fieur Gripardin me donnerait un mor- nère du bon vin & une soupe au lard.
ceau de pain & me ferait boire de l'eau (1) Oui, je reviendrai ce soir ; mais
ou de la piquette. Antoine me don- je ne signerai point d'augmentation.

MADÉLON.

J'ai vu arriver Thibaut ; il avait un sac à la main. Le père Gripardin a pris le sac & l'a emporté chez lui... puis ils sont restés longtemps à causer.

GUIGNOL.

Le moment est bon... faut frapper chez lui. (*Il frappe.*) M'sieu Gripardin ! M'sieu Gripardin !... Personne répond... Il y est pas.

MADÉLON.

Je viens de le voir rentrer.

GUIGNOL, frappant encore & appelant.

M'sieu Gripardin ! M'sieu Gripardin !... Ah ! il veut pas sortir... Si nous jetions une pierre contre les vitres, il sortirait bien... Attends... je vais faire comme nous faisons quand nous étions petits gones, pour le faire sortir... Je vais crier au feu !

MADÉLON.

C'est une idée chenue.

GUIGNOL, chant.

Au feu ! au feu !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GRIPARDIN.

GRIPARDIN, sortant précipitamment.

Qu'est-ce que c'est?... vite les pompiers.. Où est le feu ?

GUIGNOL, riant.

Il est à ma cheminée, papa Gripardin... Je fais des matefains... A votre service!

GRIPARDIN, riant d'une manière forcée.

Ah ! ah ! ah ! ah ! (*A part.*) Animal ! (*Haut.*) Allons ! j'aime mieux ça... Au revoir, voisins!

GUIGNOL, l'arrêtant.

C'est que, voyez-vous, voisin, j'ai quelque chose à vous demander... J'ai frappé chez vous... Comme vous ne répondiez pas, j'ai émaginé de crier au feu.

GRIPARDIN.

Toujours plaisant, M. Guignol... Allons, allons, vous faites bien de ne pas engendrer mélancolie.

MADELON.

Nous voulions vous prier de quéque chose.

GRIPARDIN.

De quoi, mes amis ? (*Madelon s'approche de la porte de la maison de Gripardin : il la repousse.*) Attendez, attendez. (*Il ferme sa porte.*) Je suis tout à vous, mes chers voisins.

GUIGNOL.

V'là ce que c'est : Vous savez bien que j'ai fait quelques entreprises de route dans ces derniers temps.

GRIPARDIN.

Oui, oui, vous êtes travailleur, mon voisin... c'est très-bien... Il faut économiser ; il faut amasser à présent...

MADELON.

Oh ! nous mettons ben quéque chose de côté.

GRIPARDIN.

Quelque chose ! quelque chose ! Il faut mettre tout de côté.

GUIGNOL.

Faut ben vivre.

GRIPARDIN.

On a le temps de vivre quand on est vieux... D'ailleurs, on vit de si peu quand on fait s'y prendre... Voyons, Madame Guignol, je suis sûr que vous donnez à votre mari du vin à tous ses repas.

MADELON.

Le pauvre homme travaille bien assez pour ça.

GRIPARDIN.

C'est une prodigalité... Une fois par jour suffit... & même tous les deux... trois... ou quatre jours ferait préférable... Il y a de l'eau si bonne dans le village... Avec ça, nourrissez-le de fortes soupes... des haricots, des fèves.

MADELON.

Il faut ben du beurre à la soupe.

GRIPARDIN.

Il en faut!... il en faut!... pas beaucoup. Tenez, j'avais un oncle... lorsque sa soupe cuisait... il faisait chauffer son couteau... il le passait sur le beurre, & il le trempait dans son bouillon... Sa soupe était excellente... & une livre de beurre lui durait trois mois.

GUIGNOL.

Il devait ben être un peu fort, son beurre.

GRIPARDIN.

Il n'en avait que plus de goût... Le pauvre cher homme était maigre comme un cent de clous... Il s'est tout épargné jusqu'à son dernier jour... mais il a laissé une belle fortune.

GUIGNOL.

Pour en revenir, M'sieu Gripardin...

GRIPARDIN.

Vous êtes de braves gens, je vous aime beaucoup.

GUIGNOL.

Pour en revenir...

GRIPARDIN.

Toutes les fois que mes conseils pourront vous être utiles.

GUIGNOL.

Pour en revenir... vous savez ben la route qui doit traverser le village... c'est moi qui ai la déjudication d'un morceau avec le pont sur le ruisseau... Je n'en suis tout joyeux.

GRIPARDIN.

Ça me fait plaisir pour vous, voisin... Vous mènerez ça très-bien, j'en suis sûr... & vous y gagnerez une fixaine de mille francs.

GUIGNOL.

P't-être ben... Seulement, y faut que je pone un cautionnement de 3,000 francs, & j'ai à la maison que 1,200 francs... Si vous pouviez nous prêter ce qui manque... vous nous feriez ben plaisir... Nous vous paierons les intérêts...

GRIPARDIN.

Des intérêts!... Allons donc!... Est-ce qu'entre voisins on parle d'intérêts! Moi, je n'en veux pas... c'est 1,800 francs qu'il vous faut?

GUIGNOL.

Pas plus... (*Bas à Madelon.*) Te vois ben qu'il n'est pas si mauvais que te croyais.

MADELON, de même.

Tant mieux!

GRIPARDIN.

Hé bien! je vais faire de l'argent, & dans quelques mois...

GUIGNOL.

Mais c'est tout de suite qu'il me les faudrait... Si je n'ai pas poné après-demain, on donne la déjudication à un autre.

GRIPARDIN.

J'en suis défolé.... je n'ai pas d'argent; je ne fais pas comment je finirai le mois... Les fermiers ne paient pas.

MADELON.

Je croyais cependant que votre fermier Thibaut...

GRIPARDIN.

Non, non... voilà bien des semaines que je n'ai pas fait une rentrée... L'argent est d'un rare.

GUIGNOL.

Comme ça vous ne pouvez pas me rendre ce service ?

GRIPARDIN.

Impossible, mon cher voisin... Si vous obteniez un retard de quelques mois, nous verrions... Au reste, ne m'épargnez pas, mes bons voisins... Pour les conseils, pour les démarches... je suis à vous de tout mon cœur.
(Il rentre chez lui & ferme sa porte.)

SCÈNE VII.

GUIGNOL, MADELON.

MADELON.

Hein ! te l'avais-je pas dit ?

GUIGNOL.

Il est toujours le même ; c'est un vieux grigou ben conservé dans le vinaigre.

MADELON.

Nous v'là ben plantés.

GUIGNOL.

Je ferai une tournée chez quelques amis.

MADELON.

Ah ouiche ! tes amis... des pilleraux... ils sont chargés d'écus comme un noyer est chargé de prunes.

GUIGNOL.

Bah ! entre eux tous... Puis j'irai demander un petit retard... En attendant, je suis las de mon voyage de ce matin... Je vais me mettre sur mon lit un m'ment... ça fera pousser de-z-idées... Allons, femme, te chagrine pas... Nous trouverons bien moyen de moyenner.

Ils entrent dans leur maison.

SCÈNE VIII.

GRIPARDIN, seul.

Il sort de chez lui avec précaution & regarde du côté de la maison de Guignol.

Ils sont rentrés, bon !... (*Il entre en scène.*) Leur prêter 1,800 fr. !... Et sur quoi, grand Dieu ?... Leur maison vaut 900 fr. à peine... leur entreprise peut ne pas réussir... & puis prêter à des voisins, à des gens qui sont

toujours auprès de vous, qu'il faut ménager!... On ne peut pas leur demander des intérêts convenables... on ne peut exiger de la ponctualité à l'échéance... Moi, je place mon argent à la ville... mes emprunteurs ne me connaissent pas... Je fais convenir des intérêts par un tiers... & ils sont bons, les intérêts!.. Ah! ceux qui ont besoin de l'argent doivent le payer... & plus ils en ont besoin, plus ils doivent le payer... ah! ah! ah! (*Il rit*)... Mais il est déjà tard; je ne puis aller à la ville ce soir... Et que faire de ces 3,000 fr. que m'a apportés Thibaut? Les garder chez moi, c'est un danger... on peut avoir vu Thibaut... on peut voir le sac chez moi... il y a tant de malfaiteurs dans le pays... J'ai là une cachette (*Il montre le bas de sa maison.*) dont j'ai usé plusieurs fois... Elle est excellente... Sous cette pierre... Mon grand-père y plaçait déjà ses économies... personne ne peut soupçonner... allons chercher mon sac. (*Il entre chez lui & revient immédiatement avec le sac. Un voleur l'observe du fond du théâtre.*)... Ah! mon bijou, mon trésor, mon cœur! Il faut nous séparer, mais ne te chagrine pas, ce ne sera pas pour longtemps... Personne ne me voit? (*Il regarde autour de lui.*)... Allons, il le faut!... (*Il cache le sac.*) Tiens-toi bien tranquille, cher ami, jusqu'à demain, au revoir! (*Le voleur l'a épié.*)... Là! voilà qui est fait. Ah! ah! ah! (*Il rit.*) & dire qu'il y a des gens qui passeront ici, & personne ne se doutera qu'il y a un sac d'argent sous cette pierre... Ah! ah! ah! (*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE IX.

REVERSI, seul.

Excepté moi, vieux farceur ! Ah !... tu mets ton argent en terre ! Tu veux le faire germer... C'est moi qui vais lever la récolte. (*Il prend le sac.*) Fameux ! Fameux !... Je ne fais pas au juste ce qu'il y a là-dedans ; mais je ne suis pas regardant, moi ; je prends sans compter... Sapristi ! il y a gras... Qu'est-ce que je vais faire de ça à présent?... Aller partager avec les camarades, ça ne me va pas... La troupe est mal composée, je veux la quitter... Si je rentre avec cela... il faut montrer la prise à l'arrivée... ma part sera trop courte. Je vais cacher le sac... (*Un autre voleur l'observe.*) Mais où?... Ah ! là !... Voilà un coin favorable. (*Il indique l'angle de la maison de Guignol.*) Ce soir, à la nuit close, je viens le prendre & je file loin d'ici. (*Il cache le sac.*) C'est ça ! Recouvert avec ces feuilles & ces équevilles... Il faudrait un filou plus filou que moi pour se douter qu'il y a là une tire-lire numéro un !... Allons retrouver la troupe jusqu'à ce soir. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

FINEMOUCHE, seul.

Tu demandes un filou plus filou que toi... Hé ben,

me v'là !... Ah ! Reversi, mon ami, tu prends du goujon & tu veux manger la friture sans les camarades. Ça peut te coûter cher... Extirpons d'abord le coco ! (*Il déterre le sac : Guignol le voit de sa fenêtre.*) Ah ! ah ! il est assez gentil. Je comprends que Reversi ait voulu le garder pour lui tout seul.... Il faut agir avec prudence & savoir au juste quelles étaient ses intentions... Cachons le sac ailleurs... là, au pied de cet arbre... Les cachettes les plus simples sont les plus sûres. (*Il cache le sac dans le fond du théâtre : Guignol le voit.*) Là !... Piétons par-dessus, & c'est fait... A présent, je cours à Reversi... S'il est franc, nous nous entendons... sinon je le dénonce, & son affaire est claire. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

GUIGNOL, seul, sortant de chez lui.

Nom d'un rat ! j'en ai entendu des belles... Quels filous !... Pour les mettre d'accord, je prends le sac & je l'emporte chez moi.

Il déterre le sac & l'emporte.

SCÈNE XII.

REVERSI, FINEMOUCHE.

REVERSI, entre en courant.

Peste ! peste ! on est à mes trousses... Voilà un quart-

d'heure que j'entends des pas derrière moi... Tiens, c'est Finemouche, que me veut-il?

FINEMOUCHE.

Comme tu files!... On dirait que tu as une compagnie de maréchauffée sur les talons... J'ai eu de la peine à te rattraper.

REVERSI.

Est-ce que le capitaine me demande?

FINEMOUCHE.

Non... mais je voulais causer avec toi... On ne peut plus te parler... Tu fuis les camarades depuis quelque temps.

REVERSI.

Ah! quelle idée!... Mon cher Finemouche, tu es mon meilleur ami.

FINEMOUCHE.

Merci, Reversi!.. Ton amitié m'encourage à te demander l'explication d'un rêve qui me tracasse; tu es fils de bohémiens, tu t'y connais.

REVERSI.

Je t'écoute.

FINEMOUCHE.

C'est moi qui ai fait la garde cette nuit. Au matin, je

me suis endormi au pied d'un chêne, & j'ai rêvé que tu avais trouvé, en te promenant, un sac qui pouvait bien contenir mille écus.

REVERSI, à part.

Il fait tout.

FINEMOUCHE.

Et tu me disais : « Mon vieux, nous sommes les plus anciens de la troupe... Il n'y a pas de l'eau à boire par ici... partageons ça à nous deux & quittons ce maudit pays... » Ce songe m'avait rendu bien heureux. Mais, à mon réveil, plus rien .. Songe, mensonge!... & tu n'étais pas là pour me consoler.

REVERSI, à part.

Allons! il faut s'exécuter; une autre fois, je prendrai mieux mes mesures. (*Haut.*) Il y a de grandes singularités dans la vie, mon cher Finemouche... Tu ne le croirais pas; hé bien! ton rêve est une réalité... J'ai trouvé, en effet, un sac... qui peut bien contenir mille écus... comme dans ton rêve... &, comme dans ton rêve encore, je l'ai mis de côté pour que nous le partagions... Tiens, il est là. (*Il va chercher vers la maison de Guignol.*) Il est assez rondelet. (*Il cherche.*) Ah! mais c'est bien là que je l'ai mis... Il n'y est plus... Sarpéjeu! Malheur à celui qui l'a pris!

FINEMOUCHE, rient.

Ah! ah! ah! c'est comme ça que tu travailles!... Tu

n'as pas bien fermé ta caisse... Allons, allons, n'aie pas peur. Voilà ce que c'est que d'avoir de bons camarades. Tu avais mal caché ton magot, il était fort exposé.. moi, je l'ai mis en lieu sûr... Tiens, il est là. (*Il va chercher dans le fond.*) La cachette est supérieure. (*Il cherche.*) Diantre ! Je l'ai trop bien caché ; je ne le trouve plus... Ah ! le sang me monte à la tête... Est-ce que?... ou bien, si?... Ah ! Reverfi, tu l'as déterré... Donne-moi ma moitié ; ou gare à toi ! (*Il le menace.*)

REVERSI.

C'est bon, c'est bon ! Allez de frimes comme ça... Tu m'as volé... Rends le sac, ou finon...

FINEMOUCHE.

Tu n'en profiteras pas, gredin de bohémien.

REVERSI.

Je vais te faire rendre gorge, traître..

Ils se battent.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GUIGNOL.

GUIGNOL, entrant & frappant les deux voleurs avec un bâton.

Ah ! bringands ! coquins ! scélérats !... Au voleur ! au voleur ! (*Les voleurs s'enfuient.*) Hé ben ! v'là votre monnaie... vous n'avez pas besoin de partager à présent ;

vous avez chacun votre compte... Je vais poser ma trique... & j'irai faire ma déclaration à M. le bailli. *(Il rentre chez lui.)*

SCÈNE XIV.

GRIPARDIN, seul.

J'ai entendu du bruit; je ne suis pas tranquille... Ce sac me tient en souci... Il est en sûreté, & cependant... un coup d'œil me fera du bien. *(Il regarde sa cachette.)* Ciel! La pierre est enlevée!... Le trou!... Je ne vois rien... rien... Mon sac... rien... Ah! ah! ah!... je me trouve mal... à l'assassin! à l'assassin!... je suis mort... mort. *(Il tombe sur la rampe.)*

SCÈNE XV.

GRIPARDIN, GUIGNOL, MADELON.

GUIGNOL.

Qué qu'y a donc!... Ah! nom d'un rat, v'là le vieux qui tourne l'œil... Madelon, va chercher le pot à l'eau *(A Gripardin, en lui frappant sur la tête.)* Allons, vieux, pas de bêtises! Revenez; faites-vous courage.

GRIPARDIN, se relevant.

Qu'y a-t-il?... où suis-je?... courez; on m'a pris... Ah! si c'est vous, rendez-le moi.

GUIGNOL.

Quoi !

GRIPARDIN.

Mon sac... Je suis ruiné !

GUIGNOL.

Qué sac ?

GRIPARDIN.

Un sac d'argent que j'avais là.

MADELON.

Mais... vous disiez tantôt que vous n'aviez pas le fou.

GRIPARDIN.

Je ne pensais pas à cet argent... j'en suis puni... Mes chers voisins, aidez-moi... accompagnez-moi chez le bailli... ou plutôt allez-y pour moi... mes jambes ne peuvent plus me porter... Je vous paierai votre commission... si l'on me rend mon argent... car je n'ai plus rien.

GUIGNOL.

Dites donc... j'en ai bien trouvé un... sac.

GRIPARDIN.

C'est le mien... c'est le mien... je le reconnais.

GUIGNOL.

Vous l'avez pas encore vu... Comment est-il donc ?

GRIPARDIN.

C'est un sac... un joli sac... rond... qui a un fon agréable. Il est attaché avec une ficelle.

GUIGNOL.

Je vais vous faire voir celui que j'ai. Si c'est pas le vôtre, vous le direz. *(Il rentre chez lui.)*

GRIPARDIN.

Je vous le jure, mon cher Guignol.

GUIGNOL, revenant avec le sac.

Est-ce ça, vieux ?

GRIPARDIN.

C'est lui, c'est lui... c'est toi... Pourvu que rien n'y manque ! *(Il se jette sur le sac & l'emporte chez lui.)*

MADELON.

Il dit seulement pas merci.

GUIGNOL.

Ça m'est bien égal.

GRIPARDIN, revenant & riant.

Ah! ah! ah! c'est bien lui... tout y est... rien n'y manque, mes chers voisins.

GUIGNOL.

Vous avez pas eu le temps de compter.

GRIPARDIN.

Je n'ai pas eu besoin de compter... J'ai un nœud; un nœud à moi... le nœud n'a pas été défait... Guignol, vous êtes un honnête homme.

GUIGNOL.

J'ai fait mon devoir... Adieu, M'fieu.

GRIPARDIN.

Ne partez pas. Dites-moi... où l'avez-vous trouvé?

GUIGNOL.

C'est des voleurs qui l'avaient souféré... & je leur l'ai repris... en leur cognant ma trique sur le cotivet (1).

GRIPARDIN.

Des voleurs!... Ils sont arrêtés, n'est-ce pas?

GUIGNOL.

Je fais pas... je me suis occupé de leur-z-y prendre

(1) *Le cotivet; la nuque.*

le sac, & de le mettre à la souïte (1)... J'ai bien crié, mais je les ai laissés courir... Ils courent encore... manquement.

GRIPARDIN.

Ils courent encore!... mais ils peuvent revenir... ils peuvent entrer dans ma maison... ils peuvent m'affaîfiner... ils vont me croire riche... Ah! M. Guignol, ne me laissez pas seul cette nuit... venez coucher chez moi.

GUIGNOL.

J'ai mes affaires, voisin... Bonsoir!

GRIPARDIN.

Venez souper avec moi, tous les deux.

GUIGNOL.

Merci, merci! votre couteau met pas assez de beurre à la soupe.

GRIPARDIN.

Attendez! (*Il rentre chez lui précipitamment.*)

MADOLON.

Que va-t-il faire?

(1) A la souïte; a l'abri.

GRIPARDIN, revenant avec le sac & le donnant à Guignol

Tenez, Guignol ; vous avez besoin d'argent pour votre cautionnement... Prenez celui-là, je vous le prête... vous me le rendrez quand vous aurez fini votre entreprise... & nous nous entendrons plus tard pour les intérêts. (*A part.*) Le sac sera plus en sûreté chez lui que chez moi.

GUIGNOL.

Merci, M'fieu.

GRIPARDIN.

Mais vous allez venir souper avec moi... ne me laissez pas seul... & M^{me} Guignol aussi... Je vous retiendrai jusqu'à demain matin.

GUIGNOL.

La cuisine sera-t-elle toujours d'haricots & de fèves... avec la piquette des grenouilles ?

GRIPARDIN.

Oh ! nous ferons bombance... Je vous donnerai d'un vin que je gardais... pour quand je serai vieux... Nous mettrons un saucisson... M^{me} Guignol fera un tour à la basse-cour & saignera un poulet.

MADELON.

Quand les avares s'y mettent... n'est-ce pas, M. Gripardin ?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, THIBAUT.

THIBAUT.

Monfu Gripardin, je veno bère un coup avouai vos, como vos m'avé dit. (*Voyant Guignol qui a le sac.*) Tiens, veiquia lo sac que je vos ai addu c'tu matin (1).

MADELON.

Il me semblait bien aussi que j'avais vu Thibaut.

GRIPARDIN.

Oui, oui... je l'avais oublié... Thibaut, tu souperas avec nous.

THIBAUT.

Oua, Monfu Gripardin;... J'ons ben gouta avouai Toino, ma je sôparai ben tot de memo (2).

GRIPARDIN.

Et nous signerons le bail.

THIBAUT.

Avouai gin d'ogmentation (3)?

(1) Je viens boire un coup avec vous, comme vous me l'avez dit... Tiens, voilà le sac que je vous ai apporté ce matin.

(2) Oui... j'ai dîné avec Antoine, mais je souperai bien tout de même.

(3) Sans augmentation?

GRIPARDIN.

Oui, oui, sans augmentation... Je suis trop content
ce soir... mon sac est sauvé... mais tu nous chanteras une
chançon, Thibaut.

THIBAUT.

Je volo ben, Monfu Gripardin... Je vos chanterai la
Parneta.

Il chante la chançon de la *Parnette*, & les autres personnages répètent le
refrain :

La Parnette se lève,
Tra la la la, la la la la, tra la la la ;
La Parnette se lève
Trois heures avant le jour,
Trois heures avant le jour, our (1).

Le rideau tombe.

(1) La chançon de la *Parnette*, qui
est fort connue dans nos campagnes,
a eu l'honneur d'être citée dans les
Instructions du Comité de la langue,
de l'histoire & des arts pour le Recueil
des poésies populaires de la France.
(*Bulletin du comité*, t. I, 1853,
p. 259.) Elle n'est pas chantée seule-
ment, comme l'indique ce travail,
dans le Lyonnais & en Auvergne ; elle
l'est aussi en Dauphiné, en Savoie, en

Bresse & Bugey. Elle ne paraît pas fort
ancienne. La plupart des versions qui
se chantent, versions assez différentes
dans leur développement & dans leurs
détails, sont en français populaire. Tou-
tefois, la *Revue du Lyonnais* de 1867,
t. II, p. 68, en a donné une leçon
dans laquelle le récit est en patois des
environs de Valence, ainsi que les
répliques de Parnette, & celles de la
mère de Parnette en français.

FIN DES VOLEURS VOLES.

TU CHANTERAS

TU NE CHANTERAS PAS

POCHADE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

BONNARD, rentier.

CHALAMEL, médecin.

LE SERGENT HUBERT.

BAJAZOU, restaurateur.

GUIGNOL, domestique sans place.

JASMIN, domestique de Bonnard.



TU CHANTERAS
TU NE CHANTERAS PAS

POCHADE EN UN ACTE

Une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNARD, CHALAMEL.

BONNARD.



COMMENT, Docteur, tu me quittes?... Ma
femme souffre beaucoup.

CHALAMEL.

Ne t'inquiète pas, mon ami;... Madame Bonnard

n'accouchera pas avant demain. Je ferai de retour ce soir, entre huit & neuf.

BONNARD.

C'est égal... je suis contrarié de te voir partir.

CHALAMEL.

Ne crains rien. Je t'apporterai un lièvre.

BONNARD.

Comment! tu vas à la chasse?

CHALAMEL.

Oui, mon ami. C'est une partie projetée depuis huit jours... Nous sommes nombreux... La plaine de Mont-luel retentira de nos exploits... Je ne veux pas qu'il y reste une pièce de gibier.

BONNARD.

Au moins, reviens de bonne heure.

CHALAMEL.

D'ici là ne néglige pas mes prescriptions... Surtout prends tes mesures pour éviter tout tapage sur cette place. Dans l'état où est ta femme, le bruit peut lui être funeste.

BONNARD.

Comment veux-tu que je fasse? Cette place est une

des plus bruyantes de la ville. Les marchands, le matin... les orgues de Barbarie & les musiciens de toute espèce, au milieu du jour... & les ivrognes, le soir.

CHALAMEL.

Il n'est pas bien difficile de se débarrasser de ces gens-là. Si c'est un ivrogne, donne-lui vingt sous, en le priant d'aller chanter au cabaret ; il t'obéira avec enthousiasme... Un musicien ? Donne-lui dix sous à condition qu'il s'éloignera ; c'est toute la recette qu'il peut faire sur cette place... il ira ailleurs... Un marchand ? Fais-lui une petite emplette, sous la même condition.

BONNARD.

Tu as raison, Docteur. Tu as un esprit de ressources admirable.

CHALAMEL.

Allons, mon cher Bonnard, je te quitte. Tu auras ce soir de mes nouvelles... & de mon gibier. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

BONNARD, seul.

C'est un charmant médecin que mon ami Chalamel... Il prend le plus grand soin de ses malades. Il leur fait manger plus de cailles & de perdrix qu'il ne leur ordonne de juleps & de médecines... C'est sa méthode à lui...

elle ne manque pas d'originalité... C'est aussi un homme d'esprit & de bon conseil... Allons donner à mes domestiques les ordres nécessaires. (*Il entre chez lui.*)

SCÈNE III.

LE SERGENT, seul.

(*À la cantonnade.*) Fiez-vous à moi, camarades... La noce sera majestueuse... Je vais faire les choses superlativement. (*Il vient en scène.*) Trois promotions dans le régiment! Il s'ensuit conséquemment une fête, ou plutôt trois fêtes, où nous nous amuserons comme quatre... approximativement. C'est moi qui suis l'ordonnateur... J'ai choisi le cabaret du père Bajazou, à l'enseigne du *Chien à trois pattes*... Allons! vive la gaité française! Plaisir & bombance! (*Il appelle.*) Père Bajazou! père Bajazou!

SCÈNE IV.

LE SERGENT, BAJAZOU.

BAJAZOU.

Que faut-il vous servir, sergent?

LE SERGENT.

Quarante couverts & votre nectar le plus divin.

BAJAZOU.

C'est donc une noce ?

LE SERGENT.

Mieux que ça. Trois promotions dans le régiment... Et je vous ai choisi pour arroser, avec l'aide du dieu Bacchus, libéralement les galons des camarades.

BAJAZOU.

Je vous remercie, sergent ; je vais me mettre à mes fourneaux.

LE SERGENT.

Distinguez-vous, Bajazou... Je veux un festin comme ceux que dégustait jadis, à Rome, le général Sardanapale.

BAJAZOU.

Soyez tranquille, sergent. Le général Sardinapate se ferait liché les cinq doigts & le pouce du gala que je vais vous confectionner.

LE SERGENT.

En attendant, Bajazou, apportez insensiblement votre bouteille d'absinthe... & je m'en vais lui dire deux mots subléquemment.

BAJAZOU.

Entrez, sergent, militairement ; & je vous fers sur-le-

champ instantanément tambour battant. (*Ils entrent chez Bazarou.*)

SCÈNE V.

GUIGNOL, seul.

(*À la cantonnade.*) C'est bon ! c'est bon ! vieux bugnon ! On en trouvera ben une place que vaudra la tienne. Crois-tu que je n'en verserai des pleurs de quitter ta caffine ? (*Il vient en scène.*) Je fais pas comme je m'y prends... mais v'là quéque temps que je peux pas faire pus de vuit jours dans une place... Ce matin, je m'étais levé tout guilleret... j'avais fais un joli rêve... J'avais rêvé que je mangeais de chatagnes... à l'eau... dans un pot jaune... au coin du feu... Ça veut dire qu'on recevra d'argent dans la journée, de rêver de châtnes (1). Hé ben ! ça a tourné tout de traviole... A neuf heures, mon maître me dit : Guignol, apporte-moi vite mon déjeuner, je suis pressé. — Oui, bourgeois, que je li réponds. — Je cours à l'office pour prendre la soupière... j'empoigne quéque chose... j'arrive avec mon quéque chose... quand je vais pour le mettre sur table, je vois que j'ai biché le... oui, nom d'un rat ! je le tenais... C'était la cuisinière qui l'avait entroposé là... Je veux le remporter, mais le bourgeois l'avait vu... Il se monte comme une soupe au lait... J'ai beau m'escufer — Bourgeois, c'est pour m'être

(1) Le fonge de Guignol, *a guffo*.

trop pressé, pour avoir trop voulu bien faire... Y a que ceux qui font rien qui se trompent pas. — Ah ! ouich ! il m'écoute pas... il me fait mon compte..., sept & sept dix-huit, & sept vingt-neuf, & neuf septante-deux... Il me donne trois francs douze sous... il me flanque un certificat de bonne conduite... avec son foulard... au-dessous des reins... Et me v'là sur le pavé... mais, comme dit Gnafron, faut jamais se faire de mauvais sang. (*Il chante sur l'air de Prévillè & Taconnet*.)

Quand j'ai pas l'fou, je chante pour être pas triste ;

Quand j'ai d' l'argent, je chante parce que j' fais gai. (bis)

SCÈNE VI.

GUIGNOL, LE SERGENT.

Le Sergent entre doucement & met la main sur la bouche de Guignol, pendant qu'il chante encore.

GUIGNOL, se débattant.

Ah ça, sergent ; restez donc tranquille.

LE SERGENT.

L'ami, tu as une voix superbe & ton chant est l'égal du rossignol... Si tu veux continuer de chanter... consécutivement devant cette auberge... il y a cent sous pour toi.

GUIGNOL.

Cent sous!... Est-ce que vous les avez sur vous, sergent?

LE SERGENT.

Voilà. (*Il lui donne de l'argent.*)

GUIGNOL.

C'est convenu : je chanterai.

LE SERGENT.

Et si ton gosier se dessèche, tu entreras chez le père Bajazou pour boire un coup avec des camarades... qui font des fameux lapins... Et chante-nous quelque chose de ronflant, quelque chose de belliqueusement guerrier. (*Il rentre au cabaret.*)

SCÈNE VII.

GUIGNOL, seul.

Ça me va, sergent, ça me va... Nom d'un rat! je chanterai ben tout ce qu'il voudra pour cent sous... Me v'la chanteur à appointements... comme au Grand Opéra. Tout de même, il me demande quéque chose de guerrier... ça me gêne un peu... je fais que des plaintes... Le *Juif-Errant*, *Henriette & Damon*... Ah! j'y fuis!... je vas leurs y chanter Marbrouk. (*Il chante :*)

Marbrouk s'en va-t-en guerre... (1).

(1) Ou tout autre refrain.

SCÈNE VIII.

GUIGNOL, JASMIN.

JASMIN.

Dites donc, l'ami ; est-ce que vous ne pourriez pas aller brailler un peu plus loin ?

GUIGNOL.

Est-il malhonnête, ce gone ! Qué que tu demandes, grand flandrin ? Dis donc, est-ce que tu en as entendu souvent des organes comme çui-là ? (*Il recommence à chanter.*)

JASMIN.

Je vous prie d'aller chanter plus loin ; la femme de mon maître est malade.

GUIGNOL.

J'en suis navré pour elle, mon vieux... mais comme je suis payé pour chanter, faut que je gagne l'argent qu'on me donne.

JASMIN.

Combien vous donne-t-on ?

GUIGNOL.

Dix francs.

JASMIN.

Ce n'est pas cher pour une aussi jolie voix.

GUIGNOL.

Qué que tu dis, l'enrhumé ?

JASMIN.

Je vous donne quinze francs pour vous taire.

GUIGNOL.

Fais voir l'argent... je suis pas fier.

JASMIN, lui donnant de l'argent.

Voilà !.. mais que je n'entende plus votre délicieux organe. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

GUIGNOL, PUIS LE SERGENT, PUIS JASMIN.

GUIGNOL, seul.

En v'là un qu'est assez chenu. Y en a qui paient pour travailler, çui-là paie pour rien faire... Allons, je veux pas lui voler son argent... je vais me bercer.

Il se couche sur la bande, & se berce en chantonnant : No, no, l'enfant do.

LE SERGENT arrive & frappe Guignol sur la tête.

Dis donc, farceur, est-ce que tu me prends pour un

conscriit? Je t'ai payé pour chanter. Qu'est-ce que tu fais là?

GUIGNOL.

Je chante : *No, no, l'enfant do...*

LE SERGENT.

Tu veux rire, morbleu... moi, je ne ris aucunement.

GUIGNOL.

C'est que, voyez-vous, y est venu quéqu'un qui me paie pour rien faire... & comme j'aime mieux son travail que le vôtre... v'là pourquoi je fais rien.

LE SERGENT.

Quelqu'un marche sur mes brisées... morbleu!... Et combien te donne-t-on... totalement?

GUIGNOL.

Vingt francs, sergent.

LE SERGENT.

En voilà trente... mais chante, & chante bien... si-non je te fais faire connaissance avec la lame de mon sabre.

GUIGNOL.

Ah! ne badinez donc pas, militaire!... avec le machin que coupe?

LE SERGENT.

Je ne te dis que ça. Prends-y garde. (*Il fort.*)

GUIGNOL.

Il ferait dans le cas de me faire une boutonnière...
Nom d'un rat! chantons vite. (*Il chante :*)

En avant, Fanfan la Tulipe...

Jasmin entre, & Guignol, en chantant, lui donne à chaque mesure un
coup sur la tête.

JASMIN.

Ah! mais! laissez-moi donc... que vous me faites
mal.

GUIGNOL.

Comment trouves-tu le bullion?

JASMIN.

Un peu salé... Tenez, voilà mon écot. (*Il lui donne
un coup.*)

GUIGNOL lui en donne un aussi.

Tu me donnes trop; v'là ta monnaie.

JASMIN.

Allez de gestes... Il s'agit d'autre chose... Vous êtes
joliment un homme de parole... Je vous ai payé pour
vous taire, & vous beuglez plus fort qu'auparavant.

GUIGNOL.

Mais, benoît, l'autre est revenu. Il me donne quarante francs pour que je chante.

JASMIN.

En voilà soixante pour vous taire.

GUIGNOL, embarrassé.

C'est que, voyez-vous, c'est pus fort que moi... fitôt que je suis réveillé, faut que je chante.

JASMIN.

Hé bien ! dormez... je vous paie pour dormir... Mais surtout ne chantez plus... parce que je vous réglerai cette fois avec une autre monnaie, mon gaillard. (*Il fort.*)

GUIGNOL.

C'est entendu ; je tape de l'œil.

Il se couche sur la bande & ronfle. Le sergent arrive, voit Guignol couché, fort & revient avec un bâton.

LE SERGENT.

Bataillon ! garde à vos !

GUIGNOL, toujours couché.

Garde à vos, tant que tu voudras.

LE SERGENT.

Division ! apprêtez vos armes ! Joue !

GUIGNOL, de même.

Sur la joue, sur le flanc, ran tan plan, tambour battant.

LE SERGENT.

Feu! (*Il lui donne un coup.*)

GUIGNOL, se relevant.

Gredin, comme tu appuies sur la gâchette!

LE SERGENT.

Je t'ai payé pour chanter.

GUIGNOL.

Vous m'avez demandé quelque chose de ronflant, je ronfle.

LE SERGENT.

Pas de bêtises! Tu vas marcher au pas accéléré. (*Il tape.*)

GUIGNOL.

Oui, sergent. (*Il chante :*)

Ah! quel plaisir d'être fardat!

JASMIN, avec un bâton.

Tu es payé pour dormir, dors! (*Il lui donne un coup.*)

GUIGNOL.

Ah!... tout de fuite. (*Il se couche.*)

LE SERGENT, tapant.

Chante.

GUIGNOL, se relevant.

Oui, sergent. (*Il chante :*)*Ils font là-bas qui dorment sous la neige.*

JASMIN, tapant.

Dors.

GUIGNOL.

Ah! mais... dites donc, ça commence à m'ennuyer.
Vous tapez comme des compagnons maréchaux sur une
enclume.

LE SERGENT, tapant.

Chante.

JASMIN, tapant.

Dors.

GUIGNOL.

Atatends! ça va finir. (*Il faïfit le bâton de Jasmin &
tape des deux côtés.*)

JASMIN.

A la garde! à la garde!

SCÈNE X.

LES MÊMES, BONNARD.

BONNARD.

Qu'est-ce qu'il y a donc ici? On se bat.

JASMIN.

Monsieur, ce drôle a reçu votre argent pour ne plus chanter... Mais il continue de plus belle... & vous voyez comme il me traite.

BONNARD.

Mes amis, chantez tant que vous voudrez... & chantez tous. Ma femme a accouché... je ne me sens pas de joie. Tenez, voilà de l'argent pour boire à ma santé & à celle de Madame Bonnard.

TOUS.

Vivent Monsieur & Madame Bonnard! (*Ils chantent.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHALAMEL.

CHALAMEL. Il apporte un lièvre.

Me voilà, mon ami, me voilà! Nous avons fait une chasse superbe... Mais il me semble qu'on n'observe

guère ici les recommandations que j'ai faites ce matin...
Comment va ta femme?

BONNARD.

A merveille, docteur... mieux que tu ne penses...

CHALAMEL.

Que veux-tu dire?

BONNARD.

C'est fait, mon ami... Elle a accouché... très-heureusement.

CHALAMEL.

Déjà!... & que t'a-t-elle donné?

BONNARD.

Un gros garçon... un gaillard qui aura des dispositions pour la musique. (*On entend crier l'enfant.*) Ecoute-le... il a une voix superbe.

GUIGNOL.

Pardi! il m'a entendu... Ça lui a tout de suite donné le goût des arts... Je le retiens pour notre orphéon.

CHALAMEL.

Embrassons-nous, mon cher Bonnard... Je te fais mon compliment.... Si je n'ai pas aidé ce gaillard-là à faire ses débuts dans le monde, je me suis cependant

occupé de lui; je lui ai tué un lièvre... Tiens; nous allons le manger à sa santé.

BONNARD.

Je veux que tout le quartier soit en joie. Buvez encore vingt bouteilles à la santé du jeune Bonnard. (*Il donne de l'argent à Guignol.*)

GUIGNOL.

L'argent est-il pour chanter ou pour pas chanter ?

BONNARD.

Pour chanter, rire & boire.

GUIGNOL.

J'aime mieux ça... Tu chanteras, tu chanteras pas!... J'étais comme un chat entre deux melettes (1)... A présent, je connais l'ouvrage... Boire & chanter... & recevoir d'argent pour ça... V'là une place d'où je me ferai jamais mettre à la porte.

Bonnard entre chez lui avec Chalamel. Les autres chantent & dansent.

FIN DE TU CHANTERAS, TU NE CHANTERAS PAS (2).

(1) *Melette*; débris de mouton que les tripiers préparent, & vendent pour le régal des chats.

(2) Le théâtre de Guignol a un grand nombre de pochades & de petits tableaux populaires qui se jouent habituellement comme lever de rideau. *Tu chanteras* & les deux pièces suivantes ont été choisies parmi les plus anciennes de cette catégorie.

L'ENROLEMENT

PIÈCE EN UN ACTE

▼

PERSONNAGES :

GUIGNOL, *jeune savetier.*

GNAFRON, *savetier.*

MADOLON, *sa fille.*

HUBERT, *sergent recruteur.*



L'ENROLEMENT

PIÈCE EN UN ACTE

Une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUIGNOL, seul.

QU'A donc le père Gnafron? Je lui ai demandé sa fille Madelon en mariage; il m'avait promis, & v'là que depuis quelques jours il me conte de gandoises que je n'y comprends goutte... Il dit qu'il a toujours eu envie d'un gendre qu'aye été fordat... qu'un homme que n'a pas servi n'a pas rempli son devoir envers son pays... qu'un ancien millitaire comme lui peut donner sa fille qu'à un vrai troupier...

Est-ce ma faute à moi, si j'ai pas été millitaire?... J'ai été efempté, parce que j'avais pas la taille... Je fis petit, c'est vrai, mais je fis rageur, & je saurai ben comme un autre faire porter respect à ma femme... Et puis, lui, il dit qu'il a été militaire... Je fais pas dans quel régiment il a servi... En tout cas c'est pas dans la marine, il craint trop l'eau. Enfin, il me mitonne quéque chose de pas drôle, & il faut que je soye sur l'œil... Mais v'là Madelon... elle en fait p't-être pus long que moi là-dessus.

SCÈNE II.

GUIGNOL, MADELON.

GUIGNOL.

Bonjour, Mam'selle Madelon.

MADELON.

Oh ! M. Guignol, bonjour ; mais allez-vous-en, je vous prie... Mon père m'a défendu de vous parler ; il ne veut plus de notre mariage.

GUIGNOL.

Mais qu'est-ce qui lui a donc pris à votre père ? Il était ben consentant y a quinze jours ; à présent c'est pus ça. Il vire donc comme un toton.

MADELON.

J'y comprends rien ; il dit qu'il veut pas d'un gendre qui a pas servi.

GUIGNOL.

Oui ; il m'a déjà chanté cette romance... Tout ça me chagrine, voyez-vous, je deviens maigre comme un picarlat.

MADELON.

Je crois que je connais ses projets. Il veut me marier à Cadet, qui vient d'hériter de douze cents francs de sa tante Grisolet, qui est premier garçon au cabaret de Chibroc, & qui doit acheter le fonds.

GUIGNOL.

Ah ! c'est ça ; il irait souvent aider à son gendre à tirer le vin... Mais enfin il m'a promis à moi... & voyez-vous, Mam'selle Madelon, je tiens à sa promesse.

MADELON.

Moi aussi, M. Guignol.

GUIGNOL.

Hé ben ! c'est bon ; je le ferai appeler devant le bailli ; je lui demanderai des dommages-intérêts... Je connais un avocat qui le fera marcher.

MADELON.

Gardez-vous-en bien ! Y vaut mieux le prendre par la douceur.

GUIGNOL.

J'ai ben employé la douceur... je lui ai assez payé des chopines... Auffi, il peut pas se dégager d'avec moi... Il m'a promis; il m'a tapé dans la main... c'est sacré, ça.

MADELON.

Je crois ben qu'il est un peu embarrassé de sa promesse... Mais méfiez-vous, il arrange quèque manigance.

GUIGNOL.

Soyez tranquille, Madelon; je vais le soigner... J'ai comme ça l'air un petit peu bête; mais c'est d'enfance, voyez-vous... j'ai oublié de l'être tout à fait.

MADELON.

Sauvez-vous, v'là mon père... S'il me voit avec vous, il me tapera.

GUIGNOL.

Je m'enfauve, Madelon; mais vous faites pas de mauvais sang... je serai votre mari... Père Gnafron, je vous perds pas de vue.

MADELON, seule.

Pauvre garçon! comme il est plus gentil que ce Cadet qu'est toujours pochard, brutal & grossier comme pain d'orge!.. Je l'hais, ce Cadet, je l'hais.

SCÈNE III.

MADELON, GNAFRON.

GNAFRON.

Qué que tu fais là? Je suis sûr que tu attends Guignol .
Si je te rattrape à lui parler...

MADELON.

Mais papa, qué qu'il vous a donc fait, Guignol? Y a
quinze jours, vous me défendiez pas de lui parler.

GNAFRON.

Y passe de l'eau sous le pont en quinze jours... J'ai
réfléchi... j'en veux pas, mille bombes! de ton Guignol...
Un homme qui n'a pas servi, qui n'a jamais porté le
mousquet!

MADELON.

Mais p'pa, vous m'aviez jamais dit que vous aviez
été militaire; c'est donc vrai?...

GNAFRON.

Si j'ai été millitaire!... malheureuse, tu en doutes!...
Je ne l'ai pas été autant que je l'aurais voulu... Mais un
canon ne m'a jamais fait peur.

MADÉLON, à part.

Oui, chez le marchand de vin.

GNAFRON.

Et d'ailleurs, j'ai manqué d'être sergent dans la garde nationale.

MADÉLON.

Enfin, vous lui avez promis, à Guignol... Vous avez donc point de parole?... Comment que vous ferez pour vous dégager?

GNAFRON.

C'est bon, c'est bon!... ça ne teregarde pas... Je lui ai promis, s'il me convenait... Mais il ne me convient pas. Par conséquence, file d'ici; va à ton ouvrage... & que je te voie plus avec Guignol... Sinon... je ne te dis que ça... gare les giroflées à cinq feuilles.

MADÉLON.

Allons donc, p'pa... un vieux milllitaire comme vous voudrait pas battre sa fille... un soldat frrrançais! (*Elle s'enfuit.*)

GNAFRON, la menaçant.

Atatends, atatends!

SCÈNE IV.

GNAFRON, seul.

Elle tient à son Guignol... qu'est ben un bon garçon , c'est vrai... mais trop gnioche (1), trop catole (2); ça ne fait pas se retourner... Et il n'a rien... Au lieu que Cadet a douze cents francs... & il est dans le commerce... le premier de tous les commerces, le commerce des vins... Enfin, il me va... J'ai fait la bêtise de promettre à Guignol... Mais j'ai tiré un plan qui est un peu finard... J'attends ici mon cousin, le sergent Hubert... un fameux lapin... S'il veut me prêter la main, avant huit jours je suis débarrassé de Guignol, & Cadet est mon gendre.

SCÈNE V.

GNAFRON, LE SERGENT.

LE SERGENT.

Je vous trouve au rendez-vous, papa Gnafron... Vous m'avez fait appeler. Je ne suis pas éloigné de croire que vous avez à me parler de quelque chose.

GNAFRON.

Vous avez deviné, sergent. V'là ce que c'est... Y a

(1) *Gnioche*; niais, imbécile.(2) *Catole*; timide, stupide.

deux rivaux qui se disputent la main de ma fille : Cadet & Guignol. Je l'accorde à Cadet, parce qu'il a servi & qu'il a douze cents francs... Mais j'avais quasiment promis à Guignol, & je voudrais m'en débarrasser... Vous qu'êtes sergent raccoleur, pourriez-vous pas lui insinuer qu'il faut qu'il s'engage, que c'est le seul moyen d'avoir mon consentement?... Une fois engagé, vous le faites partir, & Madelon épouse Cadet.

LE SERGENT.

Papa Gnafron, vous êtes subtil... Et vous auriez fait un bon jardinier, je ne suis pas éloigné de le croire ; car vous cultivez la carotte avec supériorité... Mais c'est assez chatouilleux, ce que vous me proposez là. Si l'on vient à savoir que je me suis mêlé d'une affaire aussi entortillée, je serai cassé.

GNAFRON.

Nous sommes cousins, Hubert. Il faut bien faire quelque chose pour la famille... Cadet & moi nous serons généreux... D'ailleurs, Guignol est trop dadais pour qu'il vous arrive malheur... & c'est pour son bien à ce jeune homme. Si vous en faites un soldat, ça le dégourdira, mille-z-yeux !

LE SERGENT.

Vous êtes crânement persuasif, père Gnafron... Je parlerai à ce jeune serin.

GNAFRON.

Vous me rendez un vrai service.

LE SERGENT.

Ça n'ira p't-être pas tout seul. Il faudra que vous me veniez en aide. Ne vous éloignez pas...

GNAFRON.

Je vais faire tirer pot au cabaret de la mère Bonichon... Si vous avez besoin de moi, faites-moi signe... Tenez, voilà justement Guignol qui vient de ce côté... Travaillez-le aux oiseaux. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

GUIGNOL, LE SERGENT.

GUIGNOL, d'un air triste.

C'est donc vous qu'êtes là, sergent Hubert ?

LE SERGENT.

Hé oui, corbleu !... Mais qu'as-tu donc, Guignol ? Quel sinistre visage ! Ah ! jeune homme, je ne suis pas éloigné de croire que vous êtes tracassé par des peines de cœur.

GUIGNOL.

Hé ben ! oui, sergent ; je vous le confie à vous ; mais

n'en dites rien dans le quartier, parce qu'on se moquerait de moi... Je devais me marier à Madelon, la fille du père Gnafron... Il me l'avait promise & v'là qu'à présent il se dédit... C'est un moulin à vent c't homme... Ça me chagrine, ça me chagrine, voyez-vous, que je m'en cognerais le melon sur les cadettes (1) de la rue Saint-Georges... Mais quoi qu'il a donc, quoi qu'il a donc contre moi, ce vieux pochard ?

LE SERGENT.

Guignol, tu m'intéresses... Je connais les motifs du refus de Gnafron ; il me les a dits, c'est mon cousin... Je veux te les dévoiler & te donner les moyens de vaincre sa résistance... Le père Gnafron a servi.

GUIGNOL.

Dans quel régiment ? Dans les pompiers ?

LE SERGENT.

Je ne suis pas éloigné de le croire. Dans tous les cas, vois-tu, il ne veut pas d'un clampin dans sa famille... Si tu tiens à être son gendre, fais-toi soldat.

GUIGNOL.

Sordat pour de vrai ? Mais il faudra partir pour l'armée, & alors bonfoir le mariage.

(1) *Cadette* ; dalle, trottoir.

LE SERGENT.

Non. Je te fais un engagement... une fois soldat, il ne peut te refuser la fille... & le mariage conclu, je fais casser l'engagement par mes protections.

GUIGNOL.

Vous êtes un bon enfant, sergent... Mais qui me dit que c'est pas une frime du père Gnafron?... Je le connais c't homme, il va & vient comme une girouette.

LE SERGENT.

Il m'a dit lui-même qu'il te donnerait la fille s'il te voyait une fois le mousquet sur l'épaule.

GUIGNOL.

Je me fie pas à ce qu'il dit.

LE SERGENT.

Corbleu ! Est-ce qu'il voudrait se moquer de toi-z-et de moi?... Si cela était, mille bombes ! mon sabre taitlerait quelques boutonnières dans son individu... Il n'y a pas de cousin qui tienne... Ecoute ; parlons peu & parlons bien. Je vais appeler le père Gnafron... Tu te cacheras là ; je le ferai expliquer catégoriquement. Tu entendras tout ce qu'il dira, & tu sauras ensuite ce qu'il te reste à faire.

GUIGNOL.

C'est une bonne idée, sergent ; ça fait que vous me servirez de témoin, si y se dédit encore.

LE SERGENT.

Certainement.

GUIGNOL.

Faites-le parler, sergent... Je me cache. (*Il se place dans la coulisse.*)

LE SERGENT.

Cela marche à merveille ; le serin entre de lui-même dans la cage... Holà ! papa Gnafron, venez par ici.

SCÈNE VII.

LE SERGENT, GNAFRON, GUIGNOL, caché.

GNAFRON.

Qué qu'y a, sergent Hubert ?

LE SERGENT, bas à Gnafron.

Il est là ; il nous écoute... Répondez en conséquence à mes questions.

GNAFRON, de même.

Surficit... allez tout de go.

LE SERGENT, haut.

Ne m'avez-vous pas dit que le seul obstacle au mariage de Guignol, c'est qu'il n'avait pas été soldat? que s'il s'engageait, vous lui donneriez votre fille sans autres conditions?

• GNAFRON.

Certainement, je l'ai dit & je m'en dédis pas... Si Guignol était soldat, mille tonnerres! il aurait la colombe. Vous pouvez lui dire ça de ma part.

LE SERGENT.

C'est bien, père Gnafron; vous êtes un vieux brave... C'est tout ce que je voulais savoir... Au revoir!

GNAFRON.

Au revoir, sergent! (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE SERGENT, GUIGNOL.

GUIGNOL, arrivant précipitamment.

Sergent, je veux être soldat... tout de suite, tout de suite.

LE SERGENT.

Allons, jeune tourlourou, suis-moi; je vais te faire

ton engagement & tu prendras ta première leçon d'exercice. Le cœur du père Gnafron, je ne suis pas éloigné de le croire, ne résistera pas à la vue de tes grâces & de ta facilité sous l'uniforme. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

GNAFRON, seul, entrant.

Ah! ah! ah! (*Il rit.*) Les voilà partis; le goujon a mordu à l'asticot... On n'en remontre pas au papa Gnafron... Allons finir la bouteille, & prévenir Cadet de se tenir prêt pour la noce. (*Il s'en va en riant.*)

SCÈNE X.

LE SERGENT, GUIGNOL, vêtus d'un uniforme ridicule : il a un bonnet de police, dont le gland lui tombe sur les yeux.

GUIGNOL.

Sergent, vous m'avez joliment ficelé tout de même... N'y a que ce machin d'en haut que me danse là devant le z'œil...

LE SERGENT.

Tu t'y feras... Allons, conscrit, à l'exercice! De la grâce & de la souplesse. D'abord, les talons sur la même ligne, & rapprochés autant que la conformation le permet; les pieds un peu moins ouverts que l'équerre,

la ceinture effacée, le haut du corps en avant, (*Guignol se penche.*) la tête droite, (*Guignol se renverse.*) la ceinture effacée. (*Guignol se penche. Il le redresse.*) Attention donc, morbleu !

GUIGNOL.

Nom d'un rat ! c'est pas facile.

LE SERGENT.

Les bras pendant naturellement, le petit doigt sentant la couture de la culotte, le menton rapproché de la cravate, sans la couvrir ; les yeux à quinze pas devant toi.

GUIGNOL.

Comment est-ce que mes yeux peuvent être à quinze pas plus loin que moi?... Ils sont ben toujours dans ma tête.

LE SERGENT.

Cela veut dire qu'il faut regarder à quinze pas.

GUIGNOL.

Mais alors, sergent, mettez-vous donc un peu en arrière. Comment voulez-vous que je regarde à quinze pas, si vous êtes devant moi ?

LE SERGENT.

Silence, conscrit.

GUIGNOL.

Avec ça y a ce machin qui me danse devant le z'œil.

LE SERGENT.

Garde à vos ! (*Guignol s'enfuit vivement.*) Hé bien, où vas-tu donc ?

GUIGNOL.

Pardi, vous me dites de prendre garde à moi ; je m'en fauve.

LE SERGENT.

Mais, imbécile, garde à vos ! c'est un terme d'avertissement. Je t'avertis.

GUIGNOL.

Avertissez-moi, sergent... vous avez raison.

LE SERGENT.

Allons, peloton !

GUIGNOL.

Vous voulez un peloton ?

LE SERGENT.

Quand je dis : peloton ! c'est à toi que je parle.

GUIGNOL.

Je ne suis ni en fil ni en laine.

LE SERGENT.

C'est comme si je parlais à vingt hommes ; tu sauras ça... Il faut maintenant apprendre à marcher. Nous allons partir du pied gauche... Pied gauche, en avant ! marche ! (*Guignol se baisse.*) Qu'est-ce que tu regardes ?

GUIGNOL.

Vous dites de partir du pied gauche... Je regarde où il est, le gauche.

LE SERGENT.

Hé bien ! c'est celui-ci... Ah ça, tu ne connais donc pas ta main droite d'avec ta gauche ?

GUIGNOL.

Comment voulez-vous qu'on les connaisse ? Elles sont ben faites l'une comme l'autre.

LE SERGENT.

Quelle faible intelligence ! C'est un homme à former totalement. Voyons, au commandement de Marche ! vous portez vivement le pied gauche en avant, le jarret tendu, la pointe du pied un peu baissée & légèrement tournée en dehors, ainsi que le genou ; vous balancez le corps sans raideur sur la jambe droite ; vous abaissez la jambe gauche & portez la jambe droite en avant, & ainsi successivement, jusqu'au commandement de Halte ! (*Il le fait marcher en le prenant par le milieu du*

corps.) Pas accéléré; en avant, marche! gauche! droite! gauche! droite! halte!

GUIGNOL.

Ça m'ennuie, sergent. N'allons-nous pas bientôt à la gamelle?

LE SERGENT.

On ne parle pas sous les armes. Maintenant, tu vas faire par le flanc droite & par le flanc gauche. Attends, je vais te chercher ton arme.

GUIGNOL.

C'est pas amusant d'être militaire... C'est donc pas encore fini?

LE SERGENT.

Cinq minutes seulement. Voilà ton arme. (*Il lui donne un bâton.*)

GUIGNOL.

Vous appelez ça une arme... c'est un éventail à bourrique.

LE SERGENT.

C'est pour figurer le mousquet... Quand je te dirai par le flanc droite, droite, tu tournes de ce côté. (*Il le fait tourner.*) Quand je te dirai par le flanc gauche, gauche, de celui-là.

GUIGNOL.

Vous me bouliguez trop, sergent.

LE SERGENT.

Voyons, y es-tu? Tiens bien ton arme.

GUIGNOL.

Oui, ma tavelle; j'y suis.

LE SERGENT.

Silence! Par le flanc droite, droite!

GUIGNOL.

V'là. (*Il se tourne lentement.*)

LE SERGENT.

Tu n'attraperas pas un chaud & froid, en allant comme ça.

GUIGNOL.

Je pense ben... Je les crains, les chaud & froid.

LE SERGENT.

Allons, plus vivement! Par le flanc gauche, gauche!

GUIGNOL.

Vivement! (*En se tournant, il frappe le sergent de son bâton.*)

LE SERGENT.

Aïe ! prends donc garde, imbécile !

GUIGNOL.

Gauche ! droite ! gauche ! droite ! (*Il frappe encore le sergent.*)

LE SERGENT.

Tu me frappes encore, conscrit !

GUIGNOL.

C'est que c'est pas facile à tenir ce moufquet. (*Il laisse tomber son bâton sur le nez du sergent.*)

LE SERGENT.

Ah ça, dis donc, Guignol ; tu me fais l'effet d'un farceur, je ne suis pas éloigné de le croire.

GUIGNOL.

Vous l'êtes pas farceur, vous, sergent... Je connais p't-être pas votre manigance avec le père Gnafron.

LE SERGENT.

Que veux-tu dire ?

GUIGNOL.

Vous m'avez pris pour un jeune serin... Mais deux vieux merles comme vous m'attraperont pas.

LE SERGENT.

Guignol, pas de propos incohérents.

GUIGNOL.

Fâchez pas, sergent... vous croyez ben m'avoir engagé... Hé ben, j'ai pas signé de mon nom, & c'est un papier que te peux mettre aux équevilles... A présent, si vous dites quèque chose, sergent, je vas tout raconter à votre capitaine... & gare la salle de police... & ce qui s'enfuit, je-ne-fuis-pas-éloigné-de-le-croire.

LE SERGENT.

Ah ! Guignol, pas de bêtises ! fois bon enfant.

GUIGNOL.

Je suis bon enfant... mais à présent, sergent, y faut passer de mon côté, & me donner un coup de main contre le père Gnafron pour mon mariage.

LE SERGENT.

Allons, allons, tu m'intéresses beaucoup. Tope là ; je suis avec toi... que faut-il faire ?

GUIGNOL.

Vous allez voir... Justement, v'là Gnafron... Peloton, alignement, pas accéléré, halte !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GNAFRON.

GUIGNOL : Il fait mine d'être un peu ivre.

Oui, sergent, mille bombes ! mille tonnerres ! que c'est cannant d'être millitaire, corbleu ! faperjeu !

GNAFRON.

Comment, Guignol, c'est toi qui fais tout ce tapage !

GUIGNOL.

Ah ! père Gnafron, c'est vous ; topez là ! (*Il lui prend la main & la secoue.*) Ça m'enflamme de voir un vieux brave comme vous.

GNAFRON.

Comme te v'là dégourdi !

GUIGNOL.

Oh ! n'y a rien qui décatole un jeune homme comme l'uniforme... Hé bien ! voyons, vétéran ; à quand mon mariage avec votre fille ? Demain ? aujourd'hui ? Me v'là fordat.

GNAFRON.

N'y a rien qui presse... Il faut que tu fasses ton service... nous verrons après.

GUIGNOL.

Comment, père Gnafron, vous barguignez encore !...
Je n'entends pas la plaifanterie, mille-z-yeux !

GNAFRON.

Que veux-tu dire ?

GUIGNOL.

Je veux dire que vous avez promis, & encore devant
le sergent, que si je me faisais sordat, vous me donneriez
votre fille, sans autres conditions... Me v'là sordat ; il me
faut Madelon... ou bien, vous savez, entre millitaires,
comment se traitent les affaires.

GNAFRON.

Peste ! l'uniforme l'a trop dégourdi.

GUIGNOL.

Allons, faut s'aligner.

GNAFRON.

Mais, sergent, que dit-il donc là ?

GUIGNOL.

Le sergent nous servira de témoin.

LE SERGENT.

Ce jeune homme a raison ; c'est une affaire d'honneur.

GNAFRON, bas au sergent.

Vous ne le faites donc pas partir, coufin ?

LE SERGENT, de même.

Que voulez-vous, il a obtenu un congé... par des protections.

GUIGNOL, qui est allé chercher des sabres, en présente un à Gnafron.

Père Gnafron, v'là des lardoires ; faut s'embrocher.

GNAFRON, ému.

Farceur, tu... tu... veux rire.

GUIGNOL.

Pas du tout... Faites voir votre talent au briquet, papa. Moi, j'ai pris une première leçon tout à l'heure ; c'est une bonne occasion pour répéter.

LE SERGENT.

Allons, Messieurs, en garde ! saluez-vous.

GNAFRON.

Un m'ment, un m'ment ! Je ne suis pas un Bédouin, peste !... Qu'est-ce que je voulais, moi ? Savoir si Guignol était un brave... Hé bien ! je le fais à présent... Guignol, la main de ma fille est à toi.

LE SERGENT.

Voilà qui est bien parler.

GUIGNOL.

A la bonne heure ! Entre vieux de la vieille, on parvient toujours à s'entendre... Votre main, papa beau-père !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADELON.

MADELON.

Papa, v'là Cadet qui vous demande... Il dit qu'il vient chercher votre réponse.

GNAFRON.

Hé bien ! dis-lui de repasser demain... un peu tard.

GUIGNOL.

Non, Madelon, invite-le à notre noce.

MADELON.

Est-ce que c'est vrai, mon père, ce que dit Guignol ?

GNAFRON.

Oui, oui, ma fille ; Guignol est un brave, je te le donne pour mari.

MADELON.

Oh ! quel bonheur ! quel bonheur !

GNAFRON, bas à Guignol.

Mais, enfin, dans quel régiment t'es-tu donc engagé ?

GUIGNOL, de même.

Dans le régiment où vous avez gagné vos galons.

GNAFRON, a part.

Il m'a fait aller... mais c'est égal, c'est le gendre qu'il me fallait... (*Avec un soupir.*) Cadet n'avait pour lui que son commerce.

GUIGNOL.

Commençons la noce tout de suite... Sergent, vous en êtes... c'est à vous de commander la manœuvre.

LE SERGENT.

Volontiers... Peloton, alignement, par file à gauche, en avant, marche !

Ils s'en vont tous en chantant.

FIN DE L'ENROLEMENT (1).

(1) Il n'y a que des analogies éloignées entre notre pièce & l'*Enrôlement supposé*, comédie de Guillemain, jouée au théâtre des Variétés amu-
santes en 1781, & remise au théâtre de la Cité Variétés en 1797.

LA RACINE MERVEILLEUSE

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

M. JÉRÔME MOUTON.

GUIGNOL, *tailleur.*

MADELON, *femme de Guignol.*

GNAFRON, *cousin de Guignol, savetier.*



LA RACINE MERVEILLEUSE

PIÈCE EN UN ACTE.

Une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOUTON, seul.

ME voilà donc de retour dans mon cher Lyon!... Mon cœur bat, en se retrouvant dans ce quartier, où je suis né, où j'ai passé mon enfance... Il me semble que je vais revoir tous mes anciens camarades... mais, hélas! c'est une illusion. Que de changements déjà j'ai remarqués dans les rues, dans les maisons, dans l'apparence extérieure de toutes choses!... Des démolitions de ce côté, de nouveaux bâtiments de l'autre... ainsi va la vie... Mais les hommes vieillissent

encore plus vite que leurs demeures. Combien de mes amis sont absents, peut-être morts ! Combien m'ont oublié & ne me reconnaîtront plus !... A mon départ pour la Martinique, j'avais un domestique nommé Guignol, un brave garçon qui m'était fort attaché... très-fidèle & assez bavard. Je voudrais bien le retrouver... Mieux que personne il me donnerait sur mes anciennes connaissances des renseignements que je désire beaucoup... Il faut que je m'informe de ce qu'il est devenu.

SCÈNE II.

MOUTON, GNAFRON.

GNAFRON entre en chantant :

A boire ! à boire ! à boire !

Nous quitterons-nous sans boire ?

MOUTON.

Voici un gaillard qui a l'accent du quartier... c'est mon affaire. (*A Gnafron.*) Dites-moi, mon ami... Mais je ne me trompe pas : c'est Gnafron, le cousin de Guignol.

GNAFRON.

M'sieu... Oh ! saperlotte ! M'sieu Mouton ! Comment ? c'est vous par ici ?... Ça me fait bien plaisir de vous voir... Vous voilà donc revenu de la Marchinique... Ça a-t-y marché là-bas comme vous vouliez ?

MOUTON.

Oui, mon cher Gnafron ; je reviens riche & heureux ; je reviens pour me fixer tout à fait à Lyon & y finir mes jours... Et vous, Gnafron, comment faites-vous vos affaires ?

GNAFRON.

Hé ! M'sieu Mouton, ça n'a guère changé depuis vous... Toujours médecin de la chaussure humaine... Quand y a du travail, on le fait ; & quand y a un coup à boire avec les amis, on le boit.

MOUTON.

Parmi vos amis, vous aviez mon ancien domestique, Guignol... Qu'est-il devenu, ce brave garçon ?

GNAFRON, tristement.

Oh ! m'en parlez pas... il est mort !

MOUTON.

Mort ! si jeune !... Oh ! cela me fait beaucoup de peine.

GNAFRON.

Quand je dis mort, c'est par manière de parler ; mais c'est tout comme... Il s'est marié... il est mort pour la société... Il a pris une femme méchante, mais méchante, qu'on peut pas dire comment... un tigre, un cocodrille, un rhinocéros, quoi !... Elle le mène, faut voir... Elle le

laisse pas fortir, elle ne veut plus que je le fréquente... Elle le bat, M'sieu Mouton ! & dans le quartier, à ce carnaval, on voulait le promener sur l'âne (1)... C'est lui qui fait le ménage ; il balie la maison, il décroasse le petit & ce qui s'enfuit, il ratisse les légumes, il écume l'onde du pot au feu, il va à la plate & il tricotte... Enfin, ça n'est plus un homme.

MOUTON.

C'est fort triste, cela... Je voudrais bien le voir... Dites-lui, je vous prie, que je suis ici, que je le demande.

GNAFRON.

Ah ! ouiche ! D'abord j'entre plus chez lui... son dogue me sauterait aux yeux... Puis il sort pas sans la permission de sa femme, qui lui permet jamais.

MOUTON.

Mais il n'est pas possible de laisser un honnête homme passer sa vie ainsi... Il faut lui rendre le courage... lui donner un bon conseil... C'est un service que vous lui devez, vous son ami, son cousin.

(1) L'usage de promener sur un âne les maris qui se laissaient battre par leurs femmes est attesté pour Lyon par de nombreux témoignages. Il existe deux récits solennels de ces *chevauchées* ; l'un de 1566, l'autre de 1578.

La dernière édition qui en ait été donnée est le *Recueil des chevauchées de l'asne faites en 1566 & 1578, augmenté d'une complainte du temps, par les maris battus par leurs femmes*. Lyon, Scheuring. 1862.

GNAFRON.

Je lui ai bien déjà parlé, mais il est sourd... D'ailleurs, je peux plus l'approcher... Ce n'est que d'hasard que je lui donne quelquefois une poignée de main... & ça me met la larme à l'œil de le voir devenu si panoffe (1).

MOUTON.

Ecoutez, Gnafron : il faut le tirer de là, & pour cela employer la ruse... Tâchez de le voir & parlez-lui de moi... Dites-lui que je suis arrivé, que je loge à l'hôtel de l'Europe, que je le prie de venir m'y voir... Dites-lui aussi que j'ai apporté de l'Amérique une racine merveilleuse qui rend douces comme des agneaux les femmes les plus méchantes... S'il vous demande des explications, montrez-lui un bon bâton & dites-lui que je lui apprendrai à s'en servir... Guignol est d'un caractère faible, mais il n'est pas sot... il avait confiance en moi; il vous comprendra.

GNAFRON.

Je fais pas si nous riuissirons.

MOUTON.

Tenez, Gnafron, voilà quarante francs; vous boirez à ma santé. Si vous m'amenez Guignol, je vous en donnerai autant & nous déjeunerons tous trois ensemble...

(1) Panoffe; lâche, sans énergie.

Adieu!... Vous n'oublierez pas... je suis à l'hôtel de l'Europe.

GNAFRON.

Oui, oui, je fais... l'hôtel de l'Urope... J'y ai un ami... qui relave la vaisselle.

MOUTON.

Au revoir! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

GNAFRON, puis MADELON.

GNAFRON.

C'est pas facile ça qu'il demande, le p'pa Mouton... J'aimerais autant entrer dans la cage d'un ours blanc que chez c'te femme... Cependant j'ai reçu l'argent... faut faire l'ouvrage... Essayons au moins. (*Il frappe chez Guignol.*) Guignol! Guignol! descends donc un m'ment; on veut te parler.

GUIGNOL, de l'intérieur.

Qu'est-ce qui chapote?

GNAFRON.

Bon! il y est.

MADÉLON, de l'intérieur.

Qui qui vient déranger mon homme de son ouvrage?... Attendez un m'ment ! on y va.

GNAFRON.

Peste ! c'est la cousine !... Soyons solide & rusé.

MADÉLON, entrant.

Ah ! c'est vous, donneur de mauvais conseils, gueux, pillandre, ivrogne, qui me fiesiez battre les autres fois par Guignol... Canaille que vous êtes... que venez-vous encore faire ici?... Débarrassez-moi le plancher... & à la course.

GNAFRON.

Cousine, pas d'emportement !... attendez de savoir ce qui m'amène... Je viens vous inviter à déjeuner à trois francs par tête.

MADÉLON.

Vous venez encore pour me déranger Guignol, le mener au cabaret, le faire boire... vous me le rendrez pochard, ce soir ou demain matin.

GNAFRON.

Mais, cousine, je vous invite tous les deux... c'est un déjeuner de famille... tout ce qu'y a de plus comme y faut. Tenez, regardez voir ces petits jaunets. (*Il lui*

montre des pièces d'or.) V'là des jolis taillons de pastonnade(1).

MADOLON.

C'est différent; je vais prendre mon châle. *(Elle sort & revient avec un bâton.)*

GNAFRON, a part.

Ça va! elle a bien donné dedans, la coufine!... Je vais les faire boire; Madelon ne craint pas le néquetar de Bacchus... Au dessert, nous partons avec Guignol, nous la laissons en plan & nous allons rejoindre le p'pa Mou-ton.

MADOLON, le frappant.

Ah! brigand! canaille! Tiens! tiens!

GNAFRON.

Allez, coufine, vous me faites mal. *(Il sort.)*

SCÈNE IV.

MADOLON, seule.

Le gueufard! il voulait m'emmener Guignol... Il me croyait donc bien peu d'aimé (2)... Je les connais, ces scélérats d'hommes; je fais comment il faut les mener...

(1) *Pastonnade*; racine jaune.

(2) *Aime*; esprit, intelligence.

Autrement on serait plus malheureuse que les pierres du Gourguillon... Je lui ai donné une leçon qui lui cuira... Mais ça m'a émuée tout de même ; je me sens besoin de prendre quelque chose. Je m'en vas aller chez la voisine l'épicière qui me donnera une goutte de caïssi ou de moldavie... Avec tout ça, ne laissons pas mon homme sans rien faire... faut lui tracer son ouvrage. (*À la cantonnade.*) Guignol ! (*On entend Guignol répondre d'une voix faible : Femme !*) Je fors... Pendant que j'y suis pas, te feras le ménage, te mettras du sel à la soupe & t'auras bien soin que la marmite répande pas... Décrasse le petit & n'oublie pas la pâtée de ce pauvre Minet... (*Voix de Guignol : Oui, femme !*) Te n'iras pas à la plate aujourd'hui... Sois bien sage... en revenant je t'apporterai un sou de noisettes... Allons chez la voisine. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

GNAFRON, PUIS GUIGNOL.

GNAFRON, seul.

Elle est sortie... Ah ! la gredine !... comme elle m'a aplati le melon !... je crois qu'il est un peu fêlé & j'y vois tout trouble... Sois tranquille, cousine, je te revaudrai cette dégelée. (*Il appelle.*) Guignol ! Guignol !

GUIGNOL, à la fenêtre.

C'est toi, Gnafron... Va-t-en, va-t-en ! Ma femme

veut pas que je te fréquente; elle dit comme ça que te me perds.

GNAFRON.

Imbécile! elle t'a rendu bien gentil, ta femme... Si te savais comme on te traite dans le quartier... Avance ici, j'ai à te parler.

GUIGNOL, de même.

Je descends. (*Il entre.*)

GNAFRON.

Te fais bien, ton ancien maître, M. Mouton... il est revenu de la Marchinique.

GUIGNOL.

M. Mouton! vrai, te l'as vu?

GNAFRON.

Certainement... & il voudrait te voir aussi; il a à te parler.

GUIGNOL.

Madelon me donnera pas la permission.

GNAFRON.

C'est ce que je lui ai dit... & j'ai dit aussi que ta femme était un vrai diable qui te laissait plus voir tes amis... qui te faisait faire son ouvrage... & qui te battait.

GUIGNOL.

Qué qu'il a dit?

GNAFRON.

Il s'est moqué de toi... Il a dit que c'était pas croyable... qu'on était pas un homme, quand on se laiffait mener comme ça.

GUIGNOL.

Je voudrais bien le voir à ma place.

GNAFRON.

Alors il m'a dit qu'il avait apporté d'Amérique une racine merveilleuse qui rend douces comme des petits agneaux les femmes les plus enragées.

GUIGNOL.

Tais-toi donc ; j'en mets dans le bouillon gras, des paquets de racines de toute sorte... Ça ne lui fait rien.

GNAFRON.

Ça n'est pas de la bonne... Il m'en a donné une plante, de la racine de l'Amérique... Attends-moi, je vais la chercher. (*Il sort.*)

GUIGNOL, seul.

Qué qu'il me chante donc avec la racine?... Bah ! Madelon dira ce quelle voudra... j'ai bien envie d'aller voir mon ancien maître... J'irai.

GNAFRON, rentrant avec un bâton.

Tiens ! v'là ce que c'est.

GUIGNOL.

Ah ! je connais ça... une clarinette à faire danser les ours ! Te fais bien que le médecin m'a défendu de la remoucher, parce qu'elle prenait des crises de nerfes.

GNAFRON.

M. Mouton m'a appris à s'en servir, de la racine.

GUIGNOL.

Ça se prend-y en infusion ?

GNAFRON.

Non, on en fait des applications... Y a des paroles pour la faire marcher... Vois-tu ; te finifieras à ta Madelon que te veux aller voir ton ancien maître. Elle se fâchera, elle crierà ; te lui diras tranquillement : Femme, connais-tu la racine d'Amérique ?

GUIGNOL.

Ah ! (*Il répète.*) Femme, connais-tu la racine d'Amérique ?

GNAFRON.

Elle continuera ; alors te la lui fais voir, & te lui dis encore tout tranquillement, avec un petit balancement : Femme, voilà la racine d'Amérique !

GUIGNOL.

Bon ! (*Il répète.*) Femme, voilà la racine d'Amérique ! avec un petit balancement.

GNAFRON.

Possible que sur ce mot elle te tape.

GUIGNOL.

Ça va sans dire.

GNAFRON.

Alors te lui dis comme ça : Femme, prends un peu de la racine d'Amérique ! & grrrand balancement. (*Il frappe Guignol.*)

GUIGNOL.

Ouf ! t'appuies trop fort.

GNAFRON.

C'est pour mieux te faire entrer la chose dans la tête.

GUIGNOL.

Ça n'est tout de même pas trop nigaud... Mais j'aurais besoin de m'essayer un peu à l'avance.

GNAFRON.

Allons, essaye-toi.

GUIGNOL.

Comment qu'y faut dire ?

GNAFRON.

Je vas te souffler... Tiens, prends la racine. (*Il lui donne le bâton.*)

GUIGNOL.

Attends! fais comme si tu étais Madelon... je dirai les paroles.

GNAFRON.

Ça va... (*Il imite la voix de Madelon.*) Ah! t'es là, canaille... te n'as pas fini ton ouvrage... Que fais-tu là à te bambaner dans la rue?

GUIGNOL.

Je fors pour aller voir mon ancien maître, M. Mouton.

GNAFRON, de même.

Sortir! Je te le défends, entends-tu?

GUIGNOL.

Femme, connais-tu la racine d'Amérique?

GNAFRON.

Bien... (*Avec la voix de Madelon.*) Qué que c'est que cette mère lque? Quéque cabaret où te veux aller soiffer avec des petits fujets comme toi!

GUIGNOL.

Femme, voilà la racine d'Amérique! Petit balancement!

GNAFRON.

Bravo!... (*Avec la voix de Madelon.*) Ah! pillandre, v'là comme te me traites... Touche-moi donc, pendard, polisson!... Ici elle te donne une mornifle. (*Il lui donne un soufflet.*)

GUIGNOL.

Faut pas te gêner.

GNAFRON.

Nous répétons avec les accessoires. Va donc.

GUIGNOL.

Voilà... Femme prends un peu de racine d'Amérique! Grand balancement! (*Il frappe Gnafron.*)

GNAFRON.

Tape donc pas si fort... je suis pas Madelon pour de vrai.

GUIGNOL.

C'est pour te faire sentir comme ça m'est bien entré dans la tête.

GNAFRON.

Allons, si te frappes d'aplomb comme ça, t'es sûr de radoucir Madelon & de lui guérir ses nerfes... Mais la v'là, attention!

GUIGNOL.

Ma femme ! Ah diantre ! Si elle prenait à son tour cet éventail pour me rafraîchir.

GNAFRON.

Tais-toi donc, grand bête ! Te fais à présent les paroles & l'air de la danse... courage ! M. Mouton t'attend. Je me mets de côté... aux premières places... pour voir la comédie & le ballet. (*Il se place dans la coulisse.*)

SCÈNE VI.

GUIGNOL, MADELON, GNAFRON CACHÉ.

MADELON, à la cantonnade.

Merci, voisine ! (*Entrant.*) Ce que c'est que d'avoir affaire à des gens de la bonne société ; l'épicière n'a pas voulu que je payassasse. (*Elle voit Guignol.*) Ah ! comment ! Guignol ici, dans la rue ! Je peux donc pas sortir un m'ment sans que te fasses des tiennes, gredin ! Est-ce que ta place est ici ? Ton ouvrage n'est pas faite bien sûr... A la maison ! vite !

GUIGNOL, tremblant.

Je fors, je vais me promener.

MADELON.

Te promener, pendar ! sans moi ? Où as-tu pris la permission ?

GUIGNOL.

Femme, connais-tu la racine d'Amérique?

MADELON.

Qué que c'est que cette mère lque? Dis-lui donc qu'elle vienne me parler ici!

GUIGNOL.

Femme, voilà la racine d'Amérique!

MADELON.

Ah scélérat! après toute la peine que je me suis donnée, te n'es pas encore corrigé... Te me menaces... Touche-moi donc, si te l'oses. *(Elle lui donne un soufflet.)*

GUIGNOL.

Femme, prends un peu de racine d'Amérique. *(Il la frappe.)*

MADELON.

A l'assassin!.. Au secours, au secours!.. Je prends mes crises, je prends mes crises. *(Elle tombe sur la rampe.)*

GNAFRON, sortant de sa cachette.

Chapote, Guignol; va toujours. *(Il saute de joie.)* La racine d'Amérique est fameuse pour les nerfs.

MADOLON, se relevant.

Tu as là ton brigand de coufin pour t'appuyer... Attends, scélérat! (*Elle parvient à s'emparer du bâton & frappe Guignol.*) Tiens, tiens!

GNAFRON.

Allons, Guignol, v'là le moment... Reprends l'éventail... T'es perdu, si c'est toi qui te laisses bassiner à la racine d'Amérique... Courage donc, grand canard!

GUIGNOL.

Femme, finis donc.

MADOLON.

T'en as pas assez... Tiens, tiens!

GUIGNOL.

Ah! ça me chatouille trop!.. Te ne veux pas finir?
(*Il reprend le bâton & la bat.*)

GNAFRON.

Bravo! bravo!...

MADOLON.

Aïe! aïe! je me trouve mal, mes nerfes, mes nerfes!..
(*Elle tombe.*)

GUIGNOL.

Tes nerfes te gênent pas pour me taper. (*Il continue.*)

MADELON, se relevant.

Allez, allez, mon chéri, mon benjamin... ne chapote plus... je te laisserai sortir.

GNAFRON.

Ça marche, ça marche.

MADELON.

C'est vous, galopin, qui lui avez donné ce conseil... Je vous arrache un œil.

GNAFRON.

Guignol, elle me graffigne; elle me crève un quinquet.

GUIGNOL, le menaçant.

Femme, veux-tu encore un peu de racine d'Amérique?

MADELON.

Non, mon chéri; c'est fini, je suis tranquille.

GUIGNOL.

Il faut que j'aille voir mon ancien maître, M. Mouton, qui me fait demander.

MADELON.

Hé bien! va... mais ne rentre pas tard.

GUIGNOL.

Ça me regarde... & c'est pas tout, Madelon... Te dois avoir d'argent, y m'en faut... Si M. Mouton me fait une politesse, faut que je puisse lui la rendre.

MADELON, avec peine.

Tiens, mon Guignol; v'là cent fous.

GUIGNOL.

A présent, c'est moi qui dois être le maître dans la maison, comme de juste... Te feras le ménage, te balieras la chambre... Mon dîner sera toujours prêt quand je rentrerai; t'auras soin du petit & de minet...

MADELON.

Mais te fais bien que ça me fatigue... le médecin l'a dit.

GUIGNOL.

Femme, veux-tu encore un peu de racine d'Amérique?

MADELON.

Non, non, mon bijou... je ferai le ménage... te feras content.

GNAFRON.

Douce comme un petit muton.

GUIGNOL.

Gnafron, c'est ben vrai qu'elle est merveilleuse cette racine d'Amérique... Je la prêterai dans le quartier.

GNAFRON.

Te peux la louer... on t'en donneras cher de location.

GUIGNOL, à Madelon.

Femme, nous allons trouver M. Mouton ; rentre à la maison, & que tout soit prêt quand je reviendrai... Pas accéléré !

MADELON entre, puis reffort.

Ah ! gredin !

GUIGNOL, le menaçant.

Madelon !..

MADELON.

Je rentre, je rentre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. MOUTON.

MOUTON.

Hé bien ! mes amis ; on est ici sous les armes.

GUIGNOL.

Ah ! M. Mouton, votre racine d'Amérique est la huitième merveille du monde.

MOUTON.

Le remède est au moins à la portée de toutes les bourses.

MADELON.

Comment, c'est vous, M. Mouton, qui m'avez changé mon mari comme ça ?

MOUTON.

Ne vous en plaignez pas, Madame Guignol. Rien ne va droit dans un ménage, quand ce n'est plus le maître qui commande... Et puis, croyez-moi, votre mari ne fera jamais mieux vos volontés que lorsqu'il croira faire les siennes... Mes amis, je viens vous chercher pour déjeuner avec moi... Vous ferez votre traité de paix le verre en main, & vous me donnerez les nouvelles du quartier.

GUIGNOL.

Volontiers, M. Mouton... Allons, Gnafron, la petite chanfon !

Ils s'en vont en chantant (1).

(1) Peu de pièces ont été plus souvent jouées & plus applaudies au théâtre Guignol que ce petit tableau d'économie domestique. On doit le compter dans le répertoire de Mourguet grand-père ; car si l'on n'est pas certain qu'il en soit l'auteur, on peut affirmer au moins qu'il l'a joué dans un texte fort rapproché de celui-ci, & l'on y retrouve toute sa manière. C'est là, au reste, un sujet qu'ont mis en scène les théâtres de tous les temps & de tous les peuples. Une farce du XV^e siècle, la *Farce du Pont aux asnes*, donnait à nos aïeux, sous une forme également vive & originale, les mêmes leçons de politique conjugale. Dans cette pièce, un mari dont la femme a un fort mauvais caractère

& se refuse à faire le travail de la maison, va trouver un savant pour lui demander conseil sur la réformation de son ménage. A l'exposé détaillé de ses tribulations, messire Dominède répond confiamment :

« *Vade, tenés le Pont aux asnes.* »

Le mari va au Pont aux asnes : il y voit un bûcheron qui, après avoir vainement adressé à son âne les exhortations les plus engageantes, pour le décider à passer le pont, prend un bâton, & détermine promptement l'animal par ce nouveau moyen à franchir le passage. Le mari a compris le conseil de messire Dominède ; il rentre chez lui & applique dans son ménage la doctrine du Pont aux asnes avec le plus brillant succès.

FIN DE LA RACINE MERVEILLEUSE.

LE CHATEAU MYSTÉRIEUX

PIÈCE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE SÉNANGES.
LÉONCE DE SÉNANGES, *son fils.*
ALFRED DE SÉNANGES, *son neveu.*
GUIGNOL, *domestique d'Alfred.*
LE COMTE DE HAUTEPIERRE.
EDITH, *sa fille.*
ZISKA, *négresse, suivante d'Edith.*
ANTOINE, *vieux domestique.*



LE CHATEAU MYSTÉRIEUX

PIÈCE EN DEUX ACTES

ACTE I.

Un village. — L'entrée du château de Sénanges.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, seul.

QOMME les ans s'enfuient avec rapidité ! Mon fils Léonce atteint aujourd'hui sa vingt-cinquième année, & c'est aujourd'hui même que je dois le marier avec la fille de mon ami le comte de Haute pierre... Etrange promesse que j'ai faite là !.. Obligé de quitter la France, le comte a amassé une grande for-

tune aux colonies. Il en est revenu avec sa fille Edith, & comme il a été fort éprouvé, il est aussi fort bizarre... Sa fille, dont le visage est toujours couvert d'un voile épais, devait avoir dix-huit ans accomplis le jour où mon fils Léonce en aurait vingt-cinq. Il m'a fait jurer que nous les marierions, sans que ces jeunes gens se soient jamais vus, sans qu'ils se soient jamais parlé... J'ai dû promettre... Aux termes du testament de notre aïeul commun, il faut que tous les cent ans au moins un de Sénanges épouse une de HautePierre; à défaut de quoi les deux terres & les deux châteaux vont à la branche collatérale. Le siècle s'est presque écoulé sans que l'union prescrite par notre aïeul ait eu lieu... Il fallait faire le bonheur de nos enfants, bon gré, mal gré... Les consulter, c'était s'exposer à tout perdre... Ils pouvaient se déplaire... Enfin, ma parole est donnée, & la promesse d'un gentilhomme ne doit jamais faillir.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LÉONCE.

LÉONCE.

Mon père, vous n'êtes pas encore équipé. Nous arriverons trop tard; la chasse sera commencée.

LE MARQUIS.

Cette partie de chasse n'est pas possible, Léonce. Vous

avez aujourd'hui bien d'autres affaires; vous allez vous marier.

LÉONCE.

Me marier !

LE MARQUIS.

Aujourd'hui même.

LÉONCE.

Aujourd'hui ! & avec qui ?

LE MARQUIS.

Avec la fille de mon ami de Haute pierre.

LÉONCE.

Avec cette jeune fille dont personne n'a jamais vu le visage & qui habite ce château mystérieux où personne ne pénètre ? Cela n'est pas possible.

LE MARQUIS.

Je l'ai promis.

LÉONCE.

Vous ne m'en avez jamais parlé.

LE MARQUIS.

Il était convenu que je ne vous en parlerais que le jour du mariage. La fille du comte ne doit elle-même

être avertie que peu de temps avant cette union... Vous serez mariés sans vous être jamais vus, sans vous être parlé jamais.

LÉONCE.

C'est quelque monstre. Je ne consentirai pas à un pareil hymen.

LE MARQUIS.

Voulez-vous, Léonce, que votre père soit félon à sa parole ? Des raisons de famille rendent ce mariage nécessaire. Il faut qu'un de Sénanges épouse une de Haute-pierre. Je suis certain de votre bonheur ; le comte n'a que cette fille & une fortune de seize millions. Mais il doit vous suffire de savoir que votre refus n'est pas possible. Voulez-vous que notre nom soit déshonoré ?

LÉONCE.

Songez-y, mon père... une jeune fille que je n'ai jamais vue, que vous ne connaissez pas davantage, dont personne n'a vu le visage, dont le caractère est également inconnu !... Est-il raisonnable que je m'engage à passer ma vie avec elle ? Puis-je promettre de la rendre heureuse ?

LE MARQUIS.

Il faut que cela soit, Léonce. Si vous refusez de dégager ma parole, je ne vous tiens plus pour mon fils, je vous chasse du château & ne vous revois de ma vie...

Rentrons, Léonce ; il faut que vous partiez sans retard pour Haute-pierre. Je vais vous indiquer les moyens d'y pénétrer & de vous faire reconnaître. Vous ne seriez pas reçu sans cela... Venez. (*Il sort.*)

LÉONCE.

Mon père !... Il ne veut rien entendre... impossible de le fléchir... Ah ! je ne puis me résoudre à un tel mariage. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

ALFRED, GUIGNOL.

GUIGNOL, entrant après Alfred.

Non, vrai, Maître ! je peux pas aller plus loin. J'ai de gonfles aux pieds grosses comme de gobilles. Mes jambes flageolent (1) & elles me rentrent dans le ventre. Après ça, elles peuvent bien y entrer, y a rien dedans. V'là deux jours que nous avons rien mangé.

ALFRED.

Ne te plains pas ; nous voici au gîte. Ce château que tu vois est celui de mon oncle, le marquis de Sénanges.

GUIGNOL.

Nous donnera-t-il à manger ? Comme je croquerais

(1) Mes jambes tremblent & fléchissent.

bien une fricassée de boudins. (*Il dépose son sac sur la bande.*) Allons, Azor, repose-toi là. Pauvre Azor ! Il est comme mon ventre, y a pas grand'chose dedans.

ALFRED.

Mon oncle nous recevra bien... quoique je l'aie contraint, il y a deux ans, de me remettre tout mon patrimoine qu'il administrait comme mon tuteur. Hélas ! ces 400,000 francs n'ont pas duré longtemps. Nous avons tout dévoré.

GUIGNOL.

Vous... avez tout dévoré ; pas moi... C'est pas les gages que vous m'avez payés que vous ont ruiné. Vous me devez tout.

ALFRED.

Oui, oui... tu es un bon domestique.

GUIGNOL.

C'est vrai que vous n'avez pas tout mangé tout seul. Les amis vous y ont aidé... & vous en aviez une tapée dans ce temps-là... qui vous ont ben souhaité le bonsoir par la suite... Et le jeu... en a-t-il vu défiler des escalins (1) ce mami... Dix louis sur la noire ! quinze sur la rouge !.. Banco... je passe... je tiens... pata... Ça roulait bien... ça a si bien roulé que notre bourse est

(1) Des escalins ; de l'argent.

plate comme une bardane (1) & notre estomac itou (2)...
Ah ! comme j'avalerais un fromage blanc & une botte
de petites raves !

ALFRED.

Sois tranquille... j'apaiserai mon oncle ; il est si bon...

GUIGNOL.

Hé ben ! entrons-nous?... Je ne fais ni une ni deux ;
je cours à la cuisine & j'attrape une goutte de bullion.

ALFRED.

Non, non ; je n'ose pas me présenter ainsi à mon
oncle... Il faut d'abord que je fasse appeler mon cousin
Léonce... C'est un charmant garçon ; nous avons été
élevés ensemble... il parlera pour moi.

GUIGNOL.

Ah ! maître ; faites vite... mes yeux n'y voyent plus...
Si quelqu'un m'apportait une bonne soupe mitonnée, je
le coquerais sur les deux joues.

ALFRED.

Est-ce que j'ai mangé plus que toi, glouton ? Attends-
moi.

GUIGNOL.

Maître, c'est pas moi qui demande ; c'est mon ventre...
Y a plus rien dans le garde-manger.

(1) *Bardane*; pousse.

(2) *Itou*; aussi.

ALFRED.

Je reviens dans un instant. (*Il se dirige vers le château.*)

SCÈNE IV.

GUIGNOL, seul.

Maître, maître! le v'là qui court comme un miron qui a pincé un morceau de boulli. Il est ben heureux de pouvoir courir... moi, mes picarlats (1) me portent plus. Qué différence de y a deux ans! J'étais gras dans ce temps-là comme une petite caille... Mon maître avait la bourse bien garnie... & la cuisine était chenûse... Et que j'étais faraud!.. un habit qu'avait de galons, un bugne (2) idem, & des bottes à revers jaunes... A présent j'en connais d'autres revers, de toutes les couleurs... Ah! il fallait voir comme je parlais fort au monde... Mossieu le marquis y est pas. — Il n'y est pas? — Non, ganache; il y est pas. — Tenez, mon ami, prenez ce louis, & laissez-moi lui parler. — Et allez donc! Y en arrivait comme ça tous les jours des jaunets dans ma poche... Nous faisons de voyages dans tous les pays... avec une barline; clic, clac; ça marchait catégoriquement... En Italie... Ah! une soupière de macaronis, comme je la trouverais cannante à présent! moi qui y faisais la grimace contre, dans ce temps-là... Et en Allemagne... Je mangerais tout de même un plat de chou-

(1) Mes picarlats; mes jambes. — (2) Bugne; chapeau. — V. *Les Valets à la porte*, t. I, p. 117. — *Idem*, t. I, p. 288.

croûte, quoique je l'aime pas... C'est un pays qui me convient pas, l'Allemagne... Croiriez-vous que j'ai jamais pu leur z'y apprendre à parler français?... C'est là que nous avons fini... Un jour que nous étions aux eaux dans un endroit que le nom est en bad... Krackenbad... Roulenbad, je me souviens plus... mon maître me dit : Habille-moi & suis-moi à la maison de jeu ; je veux une dernière fois tenter la fortune. — Maître, vous allez perdre encore. — Obéis, & ne raisonne pas... Bon ! je l'habille, je le suis... Nous allons dans une maison superbe ; de l'or, des tapis, des lustres partout. Mon maître me laisse dans une antichambre en me disant : Attends-moi... Je l'attends ; je regardais de temps en temps par la porte & j'entendais rouler les espinchaux (1) sur la table... Tout d'un coup, un tapage de diable... on criait, on se battait... Mon maître arrive tout effaré : — Guignol, j'ai tout perdu ; suis-moi, partons... Mais la garde était venue ; les portes étaient fermées ; on voulait arrêter tout le monde... Mon maître saute par une fenêtre, en me disant : Suis-moi... Comme c'était agriable, moi qui connais pas le gymnase !.. Enfin, je me mets en peloton, je me lance, j'arrive en bas, patatras, dans un gaillot (2)... J'attrape un poisson dans mes fouliers... je me relève tout trempé... & vite à l'hôtel... Nous faisons nos malles tout en cuchon (3) ; mon maître me dit : Suis-moi... & nous partons... Mais plus de barline... nous prenions la diligence, & puis quèques jours après les coucous... que

(1) Les *espinchaux* ; l'argent.(3) *Cuchon* ; tas, amas.(2) *Gaillot* ; bourbier.

ça vous sigrolle (1), ça vous sigrolle... Et puis la voiture Talon, Jarret & Cie... V'là pus de douze jours que nous marchons... Y nous restait encore quéques sous... Dans une auberge, mon maître a trouvé un gone de mauvaïse cale qui lui a proposé une partie d'écarté... C'est not' pauv' argent qu'a vite été mise à l'écarté... Du depuis ce temps-là, toujours sur nos jambes & rien dans le ventre... Et puis c'est moi qui fait la liffive... Quand en route nous trouvons un ruisseau... je me mets à genoux sur le bord... je gassouille (2) une chemise dans l'eau... un caillou en guise de savon : zig, zig, pan, pan, pan... v'là ma chemise lavée... Je la repasse avec un autre caillou qu'a chauffé au soleil... v'là notre lufque... Mais c'est le manger qui me gêne le plus... Et M. Alfred qui revient pas... Je vais me coucher, tant pis; je meurs d'énanition... Si y pouvait me tomber deux aunes de boudin dans le bec. (*Il s'endort la tête appuyée sur son sac; on l'entend murmurer:*) Un bon siffisson!.. une salade de dents de lion!...

SCÈNE V.

LÉONCE, ALFRED, GUIGNOL, ENDORMI.

Pendant cette scène, Antoine se montre à deux ou trois reprises & parait écouter.

ALFRED.

Oui, mon cher cousin, je suis ruiné & n'ai plus d'espoir qu'en toi. Il faut que tu me réconcilies avec ton

(1) Sigroler; secouer.

(2) Gassouiller; agiter dans l'eau.

père... Je suis déterminé à mener une vie plus digne de mon nom... Je travaillerai, je demanderai un emploi.

LÉONCE.

Je parlerai à mon père qui t'a toujours beaucoup aimé... Ne sois pas inquiet... Ah ! vois-tu, je voudrais être à ta place.

ALFRED.

Toi ! je ne te comprends pas. Qu'est-ce donc qui te chagrine ?

LÉONCE.

Mon père me marie à une jeune fille que je ne connais pas, qu'il ne connaît pas lui-même, que personne n'a jamais vue & que je ne dois voir qu'après la cérémonie.

ALFRED.

Quelle bizarrerie !

LÉONCE.

C'est la fille de notre voisin de Haute-pierre... elle est fort riche... Mais comment épouser une inconnue qui, dans sa maison même, est toujours couverte d'un voile ?

ALFRED.

Et ce mariage ?..

LÉONCE.

Doit avoir lieu aujourd'hui même. Il faut qu'un de

Sénanges épouse une de HautePierre. Mon père a donné sa parole au comte... & tu fais s'il est intraitable sur sa parole... Si je refuse, il ne me pardonnera de sa vie... & je ne puis m'y résoudre... D'ailleurs, j'avais pensé à une autre union... La fille du marquis de Noiresterres, qui habite dans cette province, à quelques lieues d'ici...

ALFRED.

Ecoute, Léonce; moi je n'ai rien à risquer. Veux-tu me céder ta place à HautePierre? Il y a là un imprévu qui me tente; j'épouse les yeux fermés.

LÉONCE.

C'est une idée. Le comte ne m'a pas vu depuis mon enfance. D'ailleurs, nous sommes du même âge; nous portons le même nom; il n'aura pas à se plaindre. Mais mon père!...

ALFRED.

Si je me fais agréer à HautePierre; si le comte est satisfait, ton père aura dégagé sa parole... Au besoin, tu t'éloigneras pendant quelque temps, & je prends tout sur moi.

LÉONCE.

Tu as raison... & je suis disposé à me laisser persuader. Mon père a préparé une lettre d'introduction pour ce mystérieux HautePierre, où l'on n'entre pas comme on veut. Je vais te la remettre avec l'indication du signal nécessaire pour te faire ouvrir les portes.

GUIGNOL, se réveillant.

Mais j'ai faim, moi!... Je veux manger.

LÉONCE.

Qu'est-ce ?

ALFRED.

Ne fais pas attention, c'est mon domestique.

LÉONCE.

Il a faim... Toi aussi, sans doute, tu déjeunerais volontiers... je vais te faire servir au château.

ALFRED.

Non, non, il ne faut pas que mon oncle me voie ; cela pourrait tout gâter. D'ailleurs nous sortons de table.

GUIGNOL.

Nous en sommes sortis avant-hier... Maître, ayez compassion de moi.

LÉONCE

Ce pauvre garçon!... Que dit-il donc ?

ALFRED.

N'y prends pas garde... C'est une monomanie de ce maraud de vouloir toujours manger... Nous sommes pressés.

LÉONCE.

Viens, mon cher Alfred... je vais te remettre à l'entrée du château la lettre de mon père. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

GUIGNOL, seul.

Mais c'est affreux, c'est abominable ! Je n'ai pas une inanamonie ; c'est bien la fringale qui me grabote l'estomac... Je suis comme sur le rateau de la Méduse ; je deviendrai anthropophage... Il s'en va encore ; il me laisse seul... Pauvre Guignol ! qué coquin de sort ! Je m'en vais chercher des nids d'iziau ; je boirai les œufs... Encore si j'avais un pot, je pourrais les manger à la coque... Vaut mieux aller jusqu'à la porte du château ; je me ferai donner un grognon de pain avec une pomme cuite.

SCÈNE VII.

ALFRED, GUIGNOL.

ALFRED.

Allons, Guignol, en route ! Vois-tu ce château sur la hauteur?... c'est là que nous allons. En moins de deux heures, nous y ferons arrivés.

GUIGNOL.

Deux heures ! mais, bourgeois, vous n'y pensez pas...
jamais je n'arriverai tout entier.

ALFRED.

Allons, suis-moi. (*Il sort.*)

GUIGNOL.

Suis-moi... ça ne coûte rien à dire ; mais mes pauv's
jambes, & mon pauv' estom... Maître, maître, douce-
ment!... Il est déjà en avant. (*Il prend son sac.*) Allons,
Azor, viens ici. Du depuis que je te porte, si au moins
tu pouvais un petit peu me porter. (*Il s'en va lentement.*)



ACTE II.

Un grand salon au château de HautePierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, ANTOINE.

LE COMTE.

Personne n'a paru, Antoine ?

ANTOINE.

Personne ne s'est présenté encore à l'entrée de la première enceinte, & le signal convenu n'a pas été donné ; mais j'ai aperçu au pied de la montagne deux étrangers qui se dirigent vers le château.

LE COMTE.

C'est Léonce... Dites à M^{lle} Edith de venir ici... je veux lui parler.

ANTOINE.

M. le comte me permet-il de lui donner un avis ? Je crains que M. le comte ne soit trompé dans son attente.

LE COMTE.

Que voulez-vous dire, Antoine ? Parlez.

ANTOINE.

J'ai passé ce matin près de la porte du château de Sénanges. M. Léonce était en conversation avec son jeune cousin M. Alfred... M. le comte sait de qui je veux parler... celui qui a quitté le pays il y a deux ans. On parlait de HautePierre. La confiance dont m'honore M. le comte & mon dévouement sans bornes pour sa famille m'ont déterminé à prêter l'oreille à cette conversation. J'ai cru comprendre que ce n'est pas M. Léonce qui se présenterait aujourd'hui, mais son cousin M. Alfred.

LE COMTE.

Vous êtes un fidèle serviteur, Antoine... Hé bien ! rien n'est changé à nos dispositions. Puisque le Ciel nous envoie Alfred, il faut le recevoir. Je le verrai... S'il ne me déplaît pas, il épousera ma fille... Allez dire à M^{lle} Edith que je l'attends ici.

ANTOINE.

J'y vais, Monsieur le comte ; tous vos ordres seront accomplis.

SCÈNE II.

LE COMTE, seul.

Alfred porte le nom de Sénanges... Je me souviens de lui... il était fort bien ; je le crois digne de ma fille... je le verrai d'ailleurs... Voici Edith. Pauvre enfant, elle

est fort inquiète, & je sens combien son trouble va s'accroître... Elle connaît mes projets, mais elle ne fait pas encore qu'ils doivent s'accomplir aujourd'hui même. Allons, il le faut.

SCÈNE III.

LE COMTE, EDITH, voilée.

EDITH.

Vous m'avez demandée, mon père?

LE COMTE.

Mon enfant, c'est aujourd'hui que va se former l'union dont je t'ai entretenue. Dans quelques instants, celui qui doit être ton époux sera au château... Tu fais ce que je t'ai recommandé.

EDITH.

Ainsi, mon père, tout cela est bien sérieux! ce n'est pas une épreuve à laquelle vous avez voulu soumettre mon obéissance. Je dois épouser dans quelques instants un jeune homme que je n'ai jamais vu & auquel il m'est interdit de parler. Puis-je me promettre le bonheur d'une telle union?... Ne repoussez pas ma demande, mon père; permettez-moi d'avoir quelques minutes d'entretien avec ce jeune homme. Si je ne lui déplais pas, s'il y a quelque sympathie entre nous... je n'aurai plus aucune hésitation.

LE COMTE.

Mon enfant, ce que tu me demandes est absolument impossible... Ce n'est pas sans de graves motifs que j'ai pris la résolution qui doit avoir son accomplissement en ce jour ; le sort de deux familles en dépend. J'ai été fort malheureux ; ta mère, que j'ai tendrement aimée, m'a été enlevée par la mort au moment même de ta naissance. J'ai bien vu des unions devenir funestes, dans lesquelles tout avait été prévu, tout arrangé, dans lesquelles les futurs se convenaient à merveille... J'ai, au contraire, le ferme espoir que tu seras heureuse avec celui qui doit t'épouser... Aie confiance.

EDITH.

Mon père...

LE COMTE.

N'insiste pas... Ton bonheur dépend du soin avec lequel tu obéiras à toutes mes prescriptions... Toi & ta suivante Ziska, vous ne vous dévoilerez qu'après la cérémonie... A bientôt, mon enfant!.. Aie confiance.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

EDITH, puis ZISKA.

EDITH, seule.

Aie confiance, dit-il... J'ai confiance, & cependant je voudrais bien... (*Elle appelle.*) Ziska! Ziska!

ZISKA, voilée (accent anglais).

Milady !

EDITH.

Tu m'aimes, Ziska ?

ZISKA.

Oh ! ma vie était à Milady... Milady si bonne pour pauvre Ziska !

EDITH.

Aujourd'hui... dans quelques instants, un jeune homme sera introduit dans ce salon... mon père veut que je l'épouse. Tâche de le voir, de lui parler avant la cérémonie. Tu me diras s'il est bien, s'il est distingué.

ZISKA.

Yes, Milady, yes.

EDITH.

S'il est hideux, grossier, déplaisant, je me jetterai aux pieds de mon père. Au besoin, je me réfugierai avec toi dans un couvent & j'implorerai mon pardon. (*On entend le son d'un cor.*) Le voici, sans doute ; il entre au château. Viens, fuis-moi dans mon appartement ; je vais te donner mes dernières instructions. (*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

ANTOINE, ALFRED, GUIGNOL.

ANTOINE, introduisant Alfred & Guignol.

Entrez, Messieurs, dans cette salle... M. le comte va y venir.

ALFRED.

Nous sommes à ses ordres.

ANTOINE.

Mais ces Messieurs viennent de fort loin ; ils accepteront sans doute quelques rafraîchissements.

GUIGNOL.

Ah ! maître, je n'ai plus que le souffle... mes jambes sont comme une patte à briquet (1), & je vois trente-six chandelles.

ALFRED.

J'ai un domestique qui a grand'faim... vous m'obligeriez en lui donnant quelque chose à manger.

ANTOINE.

Tout est ici à votre disposition ; je vais faire servir

(1) *Patte* ; morceau de linge, chiffon. — *Patte à briquet* ; linge brûlé, qu'avant l'invention des allumettes chimiques on disposait dans une boîte

pour recevoir & conserver les étincelles obtenues par le choc du filer & du briquet.

Monsieur dans la pièce voisine, & si son domestique veut me suivre à l'office...

GUIGNOL, à Alfred.

Ne me quittez pas, maître... La peur me prend dans ce château tout noir... & vrai, ça me coupe la faim.

ALFRED, à part.

Je suis presque fâché d'être venu, moi aussi ; ce château est lugubre... Ces domestiques silencieux, ce mystère, tout me glace. Celui-ci a l'air d'un bonhomme ; si je l'interrogeais?... (*à Antoine.*) Dites-moi, mon brave, y a-t-il longtemps que vous êtes dans cette maison ?

ANTOINE.

Monsieur, j'y suis venu au monde.

ALFRED.

Vous en connaissez tous les êtres & tous les habitants ?

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

ALFRED.

On parle dans tout le pays de la fille de M. le comte... quoique bien peu de personnes l'aient vue... mais vous qui la voyez tous les jours...

ANTOINE.

La fille de M. le comte?... chut!... Elle est toujours voilée; personne ne l'a jamais vue... Cependant... (*Avec mystère.*) Un jour...

Alfred & Guignol se rapprochent.

ALFRED.

Un jour?

ANTOINE.

Un jour...

ALFRED.

Mon ami, comptez sur ma reconnaissance.

ANTOINE.

Un jour, dans le salon, Mademoiselle se regardait au miroir... J'entrais à ce moment; je m'avance & je vois...

ALFRED.

Vous avez vu?

ANTOINE.

J'ai vu son voile qu'elle a baissé avec précipitation, & qui était mouillé de ses larmes.

GUIGNOL, à part.

Ah! vieil artet (1), je te connais à présent... Si nous n'avons jamais de renseignements que de çui-là, nous ne risquons rien de tenir nos lunettes bien essuyées.

(1) Artet; fin, rufé.

ANTOINE.

Je vais faire servir Monsieur dans la pièce que voici.
(*Il montre dans la coulisse une pièce voisine & sort.*)

SCÈNE VI.

ALFRED, GUIGNOL.

ALFRED.

Je suis aux regrets d'être venu ici... je vais chercher un moyen d'en sortir. Toi, Guignol, attends-moi; je reviens dans un instant. Mange en m'attendant... mais regarde autour de toi. Tâche d'apercevoir la fille du comte; tâche de faire parler les domestiques.. De mon côté, je vais tout observer... & préparer notre fuite, car nous sommes, à coup sûr, tombés dans un guet-apens... Je n'ai pas appétit, je te l'affure... (*Avec un soupir.*) Mange, Guignol, mange pour deux. (*Il sort.*)

GUIGNOL, avec un soupir.

Oui, maître... je mangerai pour quatre.

SCÈNE VII.

GUIGNOL, puis ANTOINE.

GUIGNOL, seul.

Il m'abandonne encore... Je suis à la définition de

mes jours, bien sûr. Je fais plus si c'est la faim ou la peur qui me creuse, mais j'irai pas comme ça jusqu'à la tombée de la nuit.

ANTOINE, entrant.

Mon ami, qu'est-ce que je vais vous faire servir ?

GUIGNOL.

Oh ! vieux, pas tant de farimonies... un morceau sur le pouce.

ANTOINE.

Voulez-vous du bœuf ? du mouton ? du veau ?

GUIGNOL.

J'ai pas de préférence ; apportez de tout.

ANTOINE.

Aimez-vous les alouettes ?

GUIGNOL.

J'aime assez celles de Crémieu (1).

ANTOINE.

Je n'ai que des alouettes de ce pays.

(1) Les dindons élevés aux environs de Crémieu ont une réputation

GUIGNOL.

Sont-elles au moins grosses comme une bonne poularde ? Servez-m'en alors une demi-douzaine.

ANTOINE.

Une tranche de gigot ?

GUIGNOL.

Tout de même ; mais une bonne tranche... Ne vous donnez pas la peine de la couper ; faites voir le gigot.

ANTOINE.

Quelques feuilles de salade ?

GUIGNOL.

Oui, quelques feuilles de salade dans un grand saladier tout plein.

ANTOINE.

Et pour plat sucré ?... du pudding ?

GUIGNOL.

Du boudin ! oui, une bonne fricassée, mais je tiens pas au sucre. Puis, si vous pouvez y ajouter pour dessert un paquet de couennes (1) & un fromage blanc, ça commencera à aller.

(1) Le paquet de couennes de porc de sucrés dans les quartiers populaires est une des préparations que les charcutiers de Lyon débitent avec le plus

ANTOINE.

Et quel vin faut-il vous donner, mon ami ?

GUIGNOL, à part.

Je commence à me raccommode avec ce vieux... il a une conversation qui me plaît.. (*Haut.*) Mais du bon, papa, du bon !...

ANTOINE.

Du rouge, ou du blanc ?

GUIGNOL.

Hé ben ! nous pourrions commencer par le rouge & finir par le blanc.

ANTOINE.

Nous avons du vin de Bordeaux.

GUIGNOL.

Du vin où y a de l'eau ! J'en veux pas.

ANTOINE.

Du vin de Tonnerre.

GUIGNOL.

Çui-là ferait trop de vacarme dans mon ventre.

ANTOINE.

Du vin de Châteauneuf.

GUIGNOL.

J'aimerais mieux qu'il foye vieux.

ANTOINE.

Voulez-vous du vin de Champagne ?

GUIGNOL.

Du vin de campagne ! Bien sûr que je veux pas de vin que se fait dans la boutique de l'espicier.

ANTOINE.

Vous ne voulez pas du vin du crû ?

GUIGNOL.

Te veux dire de vin de Brindas ! Non, non ; un bon Beaujolais... comme disait le père Berlingard quand il criait le vin du cabaretier. (*Il imite l'annonce du crieur.*) On vous fait à savoir qu'y est arrivé hier-z-au soir, au cabaret du Canon d'or, une bareille de bon beaujolais à quatre fous le pot. Allez-y, allez-y; on vient d'y mettre le robinet. — Puis il buvait à la bouteille qu'il avait à la main, & il criait : Ah ! qu'il est bon (1) !

(1) Guignol décrit ici une scène dont les anciens quartiers de Lyon ont gardé le souvenir. Les cabaretiers avaient l'usage de faire crier leur vin. Le crieur portait avec lui dans sa tournée un échantillon de la marchandise ; il y tâtait fréquemment & notamment après chaque an-

nonce. Il manifestait ensuite vivement sa satisfaction, & les jeunes gones du quartier, qui l'accompagnaient s'écriaient en chœur avec lui : Ah ! qu'il est bon ! — Voir, sur le père Berlingard, la note T. I, p. 274, *le Marchand de picarats*.

ANTOINE.

Hé bien ! je vous ferai donner du Beaujolais... du Thorins ou du Fleury ?

GUIGNOL.

Mais dites donc, vieux, y me semble que nous pardons bien de temps en conversation. Vous me mettez au supplice de Cancale. Si vous me serviez votre vin de campagne ou du bord de l'eau, je vous dirais de fuite çui-là que j'aime le micux... quand je les aurais bus.

ANTOINE.

Vous avez raison, venez. (*Il sort.*)

GUIGNOL.

Marchez devant, papa ; j'emboîte le pas jusqu'à l'office. Je crois que l'appêût me revient. (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE VIII.

GUIGNOL, ZISKA.

ZISKA.

Ce était sans doute le petit futur à Milady. (*À Guignol, qu'elle retient par le bras.*) Good morning, sir !

GUIGNOL.

Que me veut cette étrangère qui se dit ma sœur?... Elle a un accent provençal.

ZISKA.

Good morning !

GUIGNOL.

Vous voulez me donner une mornifle (1)?

ZISKA.

No, no; vos comprenez pas. Moa dire bonjour à vos.

GUIGNOL.

Ah ! c'est pas comme ça qu'on dit bonjour au monde.

ZISKA.

Comment dites-vous, vos ?

GUIGNOL.

Moi, je dis tout bonnement : Bonjour, Madame ou Mam'zelle.

ZISKA.

Good, good;... bonjour!... How do you do?

GUIGNOL.

Vous avez quelque chose dans le dos?

ZISKA.

No, je demandais à vos : Comment vos portez-vous ?

(1) *Mornifle*; foufflet, taloche.

GUIGNOL.

Ah! nom d'un rat, dites-le donc. Je me porte pas mal... & vous?... Qué drôle de conversation nous avons là!

ZISKA.

Mylord!

GUIGNOL, se retournant & appelant.

Mylord! mylord! ici, ici!

ZISKA.

Que dites-vous?

GUIGNOL.

Vous appelez votre chien, je crois; je l'appelle aussi.

ZISKA.

No, mylord; ce était vos, mylord. Ce était le nom des Messieurs dans le Angleterre.

GUIGNOL, à part.

Elle me prend pour un mylord anglais!.. ça se trouve bien; moi qui ai pas le fou... Ah! elle me prend pour le bargeois; elle a un voile sur le coquelichon; c'est la demoiselle avec qui qu'on veut le marier. Si je pouvais voir par dessous le voile. (*Haut.*) Douce colombe, accordez-moi la permission de mettre à vos pieds toutes mes salutations.

ZISKA, à part.

Ce était le domestique; amuser moa. (*à Guignol.*)
You speak English?

GUIGNOL.

Vous avez quéque chose qui vous pique?

ZISKA.

Je demande à vos si vos parlez anglais.

GUIGNOL.

Je le parle un peu... en français.

ZISKA.

Vos être français... Moa aimer beaucoup les Français.

GUIGNOL, à part.

Il faut un peu parler comme elle... Quand on est
avec les étrangers... (*Haut.*) Moa être français de la rue
Saint-Georges.

ZISKA.

Oh! good, good.

GUIGNOL, à part.

Elle parle toujours des gaudes (1), elle veut m'en

(1) *Gaudes*; bouillie de maïs fort en usage dans la Bresse & la Franche-Comté.

faire manger... c'est une Breffanne; mais elle a un drôle d'accent. (*Haut.*) Belle fiancée, mon estom me dit plus rien; ce était mon cœur seul qui parpité dans votre société.

ZISKA.

Yes! vos, mylord, être très gentil. Je aimerais hoco vos pour mé mari.

GUIGNOL, à part.

Je lui plais; faut continuer la conversation. (*Haut.*) Belle colombe, pourquoi vous porter comme ça une patte de mouffeline sur votre figure? Est-ce que vous craindre les coups de soleil?

ZISKA.

Ce était l'ordre de my father.

GUIGNOL.

Avant de nous unir, permettez à moa de jeter un œil sur cette charmante physiologie qui doit embellir mon existence.

ZISKA.

No, no; ce était défendu par my father.

GUIGNOL.

Qu'est-ce qui a défendu ça!

ZISKA.

My father.

GUIGNOL.

Fazeur ! Qué que c'est que ce farceur ?

ZISKA.

Ce était le papa de moa.

GUIGNOL.

Ah ! le vieux papa à vos... Mais puisque nous devons nous marier.

ZISKA.

Pas dire alors. Moa être belle, très-belle. (*Elle lève son voile.*)

GUIGNOL.

Voyons. (*Il jette un cri & tombe sur la bande.*) Qué que c'est que ça ? Un râcle-fourniau (1), un diable. Au secours ! à la garde ! à la garde !

ZISKA.

Allons à présent chercher à voir le maître. (*Elle s'enfuit en riant.*)

(1) Râcle-fourniau ; ramoneur.

SCÈNE IX.

GUIGNOL, ALFRED.

ALFRED.

Viens, Guignol ; fuyons. J'ai trouvé une fenêtre ; nous n'avons que vingt pieds à sauter.

GUIGNOL.

Oui, oui, bourgeois, sauvons-nous. J'ai vu votre fiancée, allez.

ALFRED.

Tu as vu son visage.

GUIGNOL.

Oui, c'est un monstre, un charbon de Rive-de-Gier. Elle a un museau noir comme la crémaillère & une trompe comme un éléphant.

ALFRED.

Je m'en doutais. Le comte, auquel j'ai parlé, ne me convient pas plus que sa fille ; il a un aspect d'une sévérité !... On ne respire pas ici... Y vivre, c'est mourir à petit feu... Suis-moi sans délai.

GUIGNOL.

Je fais pas si j'en aurai la force... mais je veux bien

m'en aller... Ah ! j'ai pus faim à présent ; ça m'a nourri de voir ce jus de réglisse noir. Pourvu que nous la rencontrions pas.

ALFRED.

Viens donc vite, bavard.

Au moment où ils sortent, ils sont arrêtés par le comte.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Où allez-vous, Monsieur de Sénanges ? C'est de ce côté que nous vous attendons pour la cérémonie.

ALFRED.

Mais, Monsieur le comte.

LE COMTE.

Hésiteriez-vous, Monsieur ? Il est trop tard ; j'ai votre parole... D'ailleurs, tout le monde m'obéit ici. (*Il l'entraîne.*) Venez recevoir la main de ma fille. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

GUIGNOL, seul.

Allons, v'là mon pauv' maître sacrifié. Il va donner

la main à ce fumeron ; il va me revenir tout machuré... Nous v'là fermés pour le restant de nos jours dans ce château... Il y fait clair comme dans un four, & c'est gai comme la porte de la prison de Roanne (1). Nous avons eu une jolie idée d'y venir... Si je pouvais au moins retrouver ce vieux qui m'offrait à dîner tout à l'heure.

SCÈNE XII.

LE COMTE, EDITH, ALFRED, GUIGNOL.

LE COMTE.

Mes enfants, vous êtes maintenant unis. Monsieur de Sénanges, vous pouvez demander à votre femme de lever son voile.

ALFRED, à part.

Je ne suis pas pressé.

EDITH, à part.

Ziska ne m'a pas trompée ; mon mari est charmant.

(1) Une maison de Lyon, qui, au XIII^e siècle, appartenait à un chanoine nommé Giraud de Roanne, qui appartient plus tard aux dauphins de Viennois & enfin au roi, était devenue depuis longtemps le siège de la justice royale, lorsqu'en 1784, la prison, qui en était une dépendance, fut reconstruite sur les plans de l'architecte Buguet. Cette prison avait

sur la place de Roanne une façade & une porte basse d'un aspect lugubre, qui laissait une impression profonde. Aussi, jusqu'à ces dernières années, & lorsqu'on ne voyait plus aucun vestige de l'ancien bâtiment, la maison d'arrêt qui l'avait remplacé avait gardé le nom populaire de Prison de Roanne.

ALFRED, à part.

Ce que m'a dit Guignol n'est pas encourageant... Contempler un monstre... Je ne fais même que lui dire.

EDITH, à part.

Ziska m'a dit qu'il était fort aimable; il n'y paraît guère.

ALFRED, à Edith.

Madame... il faut avouer que nos parents ont eu là une idée fort bizarre... & ce mariage...

EDITH.

Oh ! Monsieur, je m'y suis opposée de toutes mes forces... mais des raisons de famille avaient déterminé mon père; c'est pour lui une question d'honneur; j'ai dû obéir... Si ce mariage doit faire votre malheur, Monsieur, les circonstances dans lesquelles il est contracté sont si étranges qu'il doit y avoir des moyens de le faire annuler... Reprenez votre liberté, Monsieur; j'irai, s'il le faut, finir mes jours dans un couvent. Je consens à tout plutôt qu'à vous voir malheureux.

ALFRED, à part.

Quelle douce voix ! (*Haut.*) Madame, ce n'est point à vous de vous excuser de ce qui s'est passé... J'ai moi-même un pardon à solliciter, & c'est votre bonheur qui seul en ce moment occupe ma pensée.

EDITH, à part.

Il s'exprime fort bien.

ALFRED.

L'ordre cruel qui cachait vos traits à tous les yeux est maintenant révoqué. Consentez, Madame, à lever votre voile.

GUIGNOL, bas à Alfred.

Maître, regardez pas ; vous allez tomber à la renverse.

ALFRED.

Madame...

Edith lève son voile.

GUIGNOL.

Regardez pas, regardez pas. Ça fent déjà le rouffi.

Il se détourne & cache son visage sur la bande.

ALFRED.

Qu'elle est belle !.. Madame, quel bonheur est le mien !
(*À Guignol.*) Relève-toi donc, imbécile ; vois comme ma femme est belle.

GUIGNOL.

Hein ! Que dit-il ? Il a la barbe. (*Il se lève & regarde.*)
Nom d'un rat, elle est chenufe ; elle s'est débarbouillée.

EDITH.

Que veut-il dire ?

ALFRED.

Madame, mon domestique avait cru voir... Il m'avait dit...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ZISKA.

ALFRED.

Ah ! je comprends ; voilà la personne qu'il avait vue.

GUIGNOL, tremblant.

Ah ! v'là le fumeron ! Approchez pas, approchez pas.

ZISKA.

Moa, très-jolie, petit Français.

ALFRED.

N'aie pas peur, Guignol ; c'est une très-belle négresse.

GUIGNOL.

Elle est de quéque pays où ils ont l'accoutumance de se manger chacun à leur tour en boulli ou en rôti.

EDITH.

C'est ma suivante : elle a été élevée avec moi... Elle est douce & bonne.

ZISKA.

Moa, pas méchante.

GUIGNOL.

Oui, toa, pas méchante !... Elle a de dents blanches que me donnent la chair de poule.

LE COMTE.

Hé bien ! mes enfants, m'en voulez-vous ?

ALFRED.

Monfieur le comte, avant de me dire votre gendre, j'ai à obtenir un pardon que vous me refuserez peut-être... Je vous ai trompé ; je ne fuis pas le fils de M. le marquis de Sénanges.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANTOINE, LE MARQUIS, LÉONCE.

ANTOINE, annonçant.

Monfieur le marquis & Monfieur le vicomte de Sénanges.

LE MARQUIS.

Mon ami, tu me vois au défefpoir... Ce n'eft pas mon fils qui s'eft présenté ce matin à Haute pierre... mais je te l'amène... s'il en eft temps encore.

LE COMTE.

Je fais tout... J'ai appris ce qui s'eft paffé entre ton fils & fon coufin Alfred... mais j'ai tout accepté. Ce

mariage contre le gré de ton fils ; Alfred porte le nom de Sénanges ; je l'ai marié à Edith. Notre pacte a reçu son accomplissement, & aucun malheur ne menace plus nos familles... Voyons, mes enfants ; ce qui s'est fait tout à l'heure peut encore se défaire. Consentez-vous de plein gré à cette union ?

EDITH.

Oui, mon père.

ALFRED.

Je suis le plus heureux des hommes.

LE MARQUIS.

Mon ami, nous avons tout arrangé, tout combiné ; nos mesures étaient bien prises, & rien ne pouvait faire échouer nos projets. Cependant la Providence en a autrement disposé.

LE COMTE.

Nous n'avons pas trop à nous plaindre. Mais je vois qu'il n'est guère sage de bâtir sur l'avenir & sur la volonté d'autrui, quand notre propre volonté est elle-même si incertaine.

EDITH.

Guignol, veux-tu épouser Ziska ? Je lui donne vingt mille francs & un beau trousseau.

GUIGNOL.

Je demande à réfléchir... Si on pouvait un peu la passer à la lessive !...

LE COMTE.

Nos invités sont arrivés ; on nous attend pour le repas de nocce... Entrons au salon.

GUIGNOL.

Moi, je pense que je pourrai cette fois entrer à la cuisine.

FIN DU CHATEAU MYSTÉRIEUX.





LES CONSCRITS DE 1809

PIÈCE EN UN ACTE

LES CONSCRITS DE 1809

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

PIERRE-JEAN, *filateur.*

MARIE, *sa fille.*

JULIEN,
GUIGNOL, }
GROS-PIERRE, } *ouvriers chez Pierre-Jean.*

LE MARQUIS DE SAINT-REMY.

GRIPARDIN, *usurier.*

UN SERGENT.

LA MÈRE SIMONNE, *ancienne cantinière.*

OUVRIERS, CONSCRITS.



LES CONSCRITS DE 1809

PIÈCE EN UN ACTE

Une place publique de village.

La scène se passe dans un village du département de l'Isère, aux environs de Lyon.

SCÈNE PREMIÈRE.

Avant le lever du rideau, roulement de tambour ; &, lorsque le rideau est levé, on entend battre le rappel dont les sons paraissent s'éloigner successivement jusqu'à ce que les personnages se montrent.

GROS-PIERRE, JULIEN, puis GUIGNOL,
ET D'AUTRES OUVRIERS.

GROS-PIERRE, appelant.



UIGNOL ! Guignol ! viens-tu au tirage ?

GUIGNOL, entrant.

Moi ! tu fais bien qu'il y a un an que j'ai mis la main

dans le pot à l'eau, nom d'un rat ! Je vous laisse ça pour l'heure d'aujourd'hui. Bonne chance, Gros-Pierre !

GROS-PIERRE.

Ah ! moi, ça m'est égal, quoique ça soit qui arrive. Je suis sûr que je ferai un fameux troupiér.

GUIGNOL.

Allons donc ! tu n'as guère la capacité d'être soldat.

GROS-PIERRE.

Pourquoi ça ?

GUIGNOL.

Ah ! c'est qu'il faut tant de qualités !.. Mon grand-père, qui avait fait la guerre dans les temps, disait qu'il fallait quatre choses pour faire un bon soldat :... la force d'un cheval... le courage d'un lion... le ventre d'une puce... & l'esprit d'un imbécile... Tu as bien quelques-unes de ces qualités-là, mais pas toutes... (à *Julien*.) Et toi, Julien, tu es triste !

JULIEN, avec un soupir.

J'attends mon sort, mon brave Guignol ; mais il m'en coûte de quitter mon village, mes amis, la maison de M. Pierre-Jean.

GUIGNOL.

Tâche de bien remuer, de bien graboter dans le benot (1) & d'arraper un bon mimero.

(1) *Benot* ; diminutif de *benne* ; vase à divers usages.
de bois que les villageois emploient

JULIEN.

Je l'espère, mon bon Guignol !

SCÈNE II.

LES MÊMES, PIERRE-JEAN & MARIE.

PIERRE-JEAN.

Mes enfants, je donne congé aujourd'hui pour le tirage... & au retour, je paie à déjeuner à tout l'atelier. Ceux qui seront choisis par le sort pour servir leur pays seront les rois de la fête.

TOUS LES OUVRIERS.

Vive monsieur Pierre-Jean !

GUIGNOL.

Vive monsieur Pierre-Jean, le père des bons enfants, rantanplan !

PIERRE-JEAN.

Bien pour aujourd'hui ; mais demain il faudra crier un peu : Vive le travail !

GUIGNOL.

Le travail ! j'aime mieux crier : Vive la faignantise & le bon fricot !

PIERRE-JEAN.

Allons, mes enfans, je vais à la mairie avec vous.
Marie, tu me retrouveras dans un instant à la maison.

TOUS LES OUVRIERS.

Adieu, mam'zelle Marie.

MARIE.

Adieu, monsieur Julien.

SCÈNE III.

MARIE, GUIGNOL.

GUIGNOL, à part.

Qu'elle est cannante ! qu'elle est cannante, mam'zelle Marie ! Oh ! là là ! si j'osais... mais j'ose pas... Mam'zelle !... Mais, non, j'ose pas !... Parle-lui donc, grand lâche !... Tu dis que tu es de la Croix-Rouffe, & tu es si lâche que ça ! (*Il se frappe la tête contre le pilier.* — *Haut.*) Mam'zelle... qu'avez-vous donc ?

MARIE.

Mais, je n'ai rien, Guignol. C'est toi qui as quelque chose.

GUIGNOL, à part.

Qu'elle est cannante ! qu'elle est cannante !

MARIE.

Eh bien ! tu as quelque chose à me dire & tu n'oses pas me parler.

GUIGNOL.

J'ose pas.

MARIE.

N'aie pas peur, je suis aujourd'hui dans un jour de préoccupation. Je ne puis pas travailler & j'ai le temps de t'écouter... Tu fais bien d'ailleurs que nous nous connaissons depuis longtemps & que je t'aime bien.

GUIGNOL, se cognant contre le pilier.

Allons, parle-lui donc, parle-lui donc... (*Brusquement.*) Mamz'elle, & moi aussi !

MARIE.

Vraiment, Guignol ?

GUIGNOL.

Vous vous souvenez bien, quand nous étions petits tous les deux, vous me pinciez, vous m'égratigniez.

MARIE.

Hé, oui.

GUIGNOL.

Vous me mettiez toujours les doigts dans les yeux, que vous disiez que ça semblait des gobilles d'agate.

MARIE.

Hé, oui.

GUIGNOL.

Eh bien, mamz'elle, si nous nous mariions ?

MARIE.

Me marier avec toi !... Tu es fou, Guignol.

GUIGNOL.

Mais vous disiez tout à l'heure que vous m'aimiez bien !

MARIE.

Je t'aime comme un ami d'enfance. Mais, pour t'épouser... non.

PIERRE-JEAN, de l'intérieur.

Marie ! Marie !

MARIE.

C'est mon père ! Guignol, ne lui parlez pas de cela ; il ne plairait pas. J'y vais vite, il va se fâcher.

GUIGNOL.

Un m'ment ! il peut bien attendre un peu, le vieux p'pa !

MARIE.

Non, non, laissez-moi partir... Tiens, vois-tu, Guignol, tu as l'air bête ! (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

GUIGNOL, seul.

Hein ! j'en suis tout stupéfoque ! Elle m'aime bien, mais pas pour m'épouser !... qué que ça veut dire ça ?... Après tout, je me marirai avec une autre... Quand on est beau garçon & qu'on a de la comprenette (1) comme moi, on reste jamais dans l'embarras !... C'est égal, elle est joliment cannante, & ça me chiffonne d'être refusé de c'te manière... Pour me consoler, je vas voir ceux qui vont se faire pincer dans le benot. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

M. DE SAINT-RÉMY, seul.

Je suis complètement ruiné. Me voilà sans ressources, sans espoir. Mes créanciers sont à mes trousses. Cet affreux usurier de Gripardin ne me laisse pas un instant de répit... Il ne me reste plus qu'un seul moyen pour sortir de cette affreuse position... La fille de Pierre-Jean a, dit-on, 200,000 francs de dot. Je puis être sauvé. Mes nobles parents seront en émoi, ils diront que je traquie de leur nom ; mais, bast ! j'aurai la dot. Essayons une démarche ; elle me réussira sans doute. On ignore encore l'état de mes affaires. Payons d'audace, & la fortune est encore à moi. (*Il frappe chez Pierre-Jean.*)

(1) *Comprenette* ; intelligence, esprit

SCÈNE VI.

M. DE SAINT-RÉMY, PIERRE-JEAN.

PIERRE-JEAN.

Monfieur de Saint-Rémy, j'ai l'honneur de vous faluer.

SAINT-RÉMY.

Bonjour, monfieur Pierre-Jean... j'ai à vous parler d'une affaire importante.

PIERRE-JEAN.

Je fuis à vos ordres.

SAINT-RÉMY.

Vous avez une fille charmante.

PIERRE-JEAN.

Je le fais, monfieur.

SAINT-RÉMY.

Je n'en doute pas. On ne peut pofféder un pareil trésor fans l'apprécier. Mais ce que vous ignorez encore, c'eft que j'ai réfolu de l'époufer... & je viens vous demander fa main.

PIERRE-JEAN.

Monfieur, votre recherche nous honore. Je ne dis pas non.

SAINT-RÉMY.

Vous me permettez d'espérer ?

PIERRE-JEAN.

Il faut que j'en parle à ma fille ... Revenez, Monsieur.

SAINT-RÉMY.

Mais des motifs sérieux me forcent de presser la conclusion de cette affaire. Je voudrais avoir une réponse prochaine.

PIERRE-JEAN.

Comptez sur moi, Monsieur; je ferai mon possible.

SAINT-RÉMY.

Merci, Monsieur; je reviendrai bientôt connaître la réponse de votre charmante fille. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

PIERRE-JEAN, seul.

Il est fort bien ce jeune homme. Il a un beau nom, une belle fortune. C'est un excellent parti assurément. Quelle heureuse nouvelle je vais apprendre là à ma fille! (*Il appelle.*) Marie ! Marie !

SCÈNE VIII.

PIERRE-JEAN, MARIE.

MARIE, de l'intérieur.

Mon père !

PIERRE-JEAN.

Marie, viens ici.

MARIE, entrant.

Me voici, papa.

PIERRE-JEAN.

Oh ! Marie, comme tu me rappelles ta mère ! Quel âge as-tu ?

MARIE.

Mais, papa, vous le savez bien.

PIERRE-JEAN.

Non, je ne m'en souviens plus ; tu es jeune, tu as la mémoire plus fraîche que la mienne.

MARIE.

J'ai dix-neuf ans. Et vous, papa ?

PIERRE-JEAN.

J'ai soixante-sept ans. Je suis déjà vieux, comme tu le vois.

MARIE.

Oh ! papa, vous êtes jeune ; vous êtes bien conservé.
Vous avez un bon estomac, vous lisez sans lunettes ;
vous irez jusqu'à cent ans.

PIERRE-JEAN.

Tu me flattes. Je peux mourir d'un moment à l'autre.

MARIE.

Oh ! papa, ne parlez pas de cela.

PIERRE-JEAN.

Ce qui me fait de la peine, c'est de songer que je puis
te laisser seule, sans guide. Que deviendrais-tu, pauvre
enfant ?... Aussi, j'aurais envie de te marier.

MARIE.

Me marier ! mais c'est assez gentil.

PIERRE-JEAN.

Certainement. Cela te convient-il ?

MARIE.

Mais oui. On est grande dame ; on porte des châles,
des dentelles ; & on mange des gâteaux tant qu'on veut.
Puis, j'aurai des enfants, à mon tour.

PIERRE-JEAN.

Certainement.

MARIE.

Quel bonheur ! vous ferez grand'papa. Vous les ferez danser sur vos genoux ; ils vous tireront par les cheveux ; ils vous caresseront. Et avec qui allez-vous me marier ?

PIERRE-JEAN.

Avec un jeune homme charmant. J'ai trouvé le parti qui te convient.

MARIE.

Est-ce votre contre-maitre, M. Julien ?

PIERRE-JEAN.

Julien ! mais non. Est-ce que Julien pense à se marier ? Julien tire au sort aujourd'hui & il peut avoir un mauvais numéro.

MARIE.

Comment s'appelle donc ce futur ?

PIERRE-JEAN.

M. le marquis de Saint-Rémy.

MARIE, *a part.*

Ciel !... (*Haut.*) Bon petit papa, nous verrons cela plus tard.

PIERRE-JEAN.

Marie, qu'est-ce que cela signifie ?

MARIE.

Ce n'est pas un marquis, c'est un simple payfan qui me convient pour mari. Un marquis ne voudra jamais d'une payfanne comme je suis.

PIERRE-JEAN.

Tu te trompes. M. de Saint-Rémy m'a demandé ta main... Sais-tu bien que je te donne 200,000 francs de dot, sans quitter prétentions?

MARIE.

Non, non; un grand falon n'est pas fait pour moi.

PIERRE-JEAN.

Marie, écoute-moi... Quand on est mariée, on a des châles... des dentelles... des diamants.

MARIE.

N'est-on pas aussi jolie avec une simple fleur?

PIERRE-JEAN.

Toi qui voulais tout à l'heure que je sois grand'papa.

MARIE.

Oh! les enfants ne sont pas si gentils; ils crient, ils sont méchants, ils sont défobéissants. Je veux rester vieille fille; je veux rester payfanne... Papa, je ne me marierai pas.

MARIE, revenant à elle.

Guignol, donne-moi ton bras pour rentrer chez mon père... je ne puis me soutenir.

GUIGNOL, lui donnant le bras.

Comme cette nouvelle vous a bouleversée, Mam'zelle ! comme vous pleurez !

MARIE.

Ah ! j'en mourrai ! (*Elle entre chez son père.*)

SCÈNE XII.

GUIGNOL, seul.

Tiens, tiens, tiens ! les v'là tous en pleurs... (*Après un instant.*) Ah ! que je suis bête ! Ah ! que j'ai peu d'aimé (1) ! V'là pourquoi que Mam'zelle Marie ne veut plus de moi pour mari. C'est Julien qu'elle aime, c'est Julien qu'elle voudrait épouser. Et lui aussi ; v'là pourquoi qu'il s'a arraché tout à l'heure une poignée de cheveux... C'est dommage qu'il parte tout de même, pendant que tant d'autres, moi, par exemple, qui sont pas bons à grand'chose ici, & qui feraient un si bel effet sous l'habit militaire Mais, quand même Julien partirait pas, jamais le p'pa Pierre-Jean voudra lui donner sa fille... Bah ! qui fait ? Il fait bien le méchant, il gongonne, il

(1) *Aime* ; intelligence, jugement.

crie fort... mais y a encore bien des manières de le prendre... Si j'essayais ! Il me traite des fois de fainnant... Faisons-lui voir qu'on fait au moins rendre service aux amis. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-RÉMY, seul.

Je suis dans une impatience ! je ne puis attendre plus longtemps la réponse de laquelle dépend mon fort... La nécessité me presse, & il faut absolument que j'épouse cette dot de 200,000 francs... Mais, voici cet usurier de Gripardin, mon persécuteur ! que diable vient-il chercher ici ?

SCÈNE XIV.

GRIPARDIN, M. DE SAINT-REMY.

GRIPARDIN.

Monfieur le Marquis, j'ai l'honneur de vous présenter mes très-humbles hommages.

SAINT-RÉMY.

Malheureux ! vous me poursuivez donc sans relâche ! vous voulez me perdre !

GRIPARDIN.

Je viens voir, Monfieur le Marquis, si c'est aujourd'hui que vous me payez mes 5,000 francs.

SAINT-RÉMY.

Comment, 5,000 francs ? c'est 3,000 francs que je vous dois.

GRIPARDIN.

3,000 francs de capital ; mais il y a les intérêts, les intérêts des intérêts, l'affignation, le coût du jugement, la signification, &c., &c. Total : 5,000 francs.

SAINT-RÉMY.

Vous êtes un vrai coquin, Gripardin.

GRIPARDIN.

Vous voilà bien, Messieurs les emprunteurs ! Quand on a besoin de nous, nous sommes des anges, des sauveurs ; quand nous demandons ce qui nous est dû bien honnêtement, nous sommes des coquins !... Monsieur le Marquis, je suis un cultivateur à ma manière... Les payfans qui labourent la terre, & qui y sèment du blé veulent en tirer une récolte... Moi, je sème des pièces de cinq francs ; je veux qu'elles me rapportent une ample moisson.

SAINT-RÉMY.

C'est un bon moyen de s'enrichir, quand on réussit.

GRIPARDIN.

Je fais mes efforts pour y arriver.

SAINT-RÉMY.

Je suis complètement ruiné... je ne vous paierai pas.

GRIPARDIN.

Alors vous irez en prison ; j'ai une prise de corps.

SAINT-RÉMY.

En prison ! vous n'oseriez pas.

GRIPARDIN.

Ah ! je n'oserais pas !... vous allez voir. (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

SAINT-RÉMY, a part.

Il en ferait capable. (*Haut.*) Un moment, Monsieur Gripardin.

GRIPARDIN.

Vous revenez à de meilleurs sentiments. Je comprends que vous préféreriez le grand air & quelques pièces de cinq francs à la privation de la liberté... le bien le plus cher à l'homme.

SAINT-RÉMY.

Vous avez raison ; d'autant que je me marie.

GRIPARDIN.

Alors, c'est du temps que vous demandez ? On peut

s'entendre... Et puis-je savoir qui Monsieur le Marquis veut honorer de son alliance ?

SAINT-RÉMY.

Ecoutez ; je vais tout vous dire... & aidez-moi. J'épouse une charmante jeune fille. Vous voyez d'ici la maison de son père.

GRIPARDIN.

Mademoiselle Pierre-Jean!... Peste ! le père est riche.

SAINT-RÉMY.

Je reçois 200,000 francs de dot ; & je vous paie après mon mariage.

GRIPARDIN.

Mais, pour vous marier, vous n'avez pas le sou.

SAINT-RÉMY.

J'ai mes titres.

GRIPARDIN.

Les pièces de monnaie sont les titres d'aujourd'hui.

SAINT-RÉMY.

Je vous dis que j'épouse 200,000 francs de dot. Faites-moi une avance pour la corbeille.

GRIPARDIN.

Volontiers. Venez jusques chez moi. Je vous compte

7,000 francs; vous me faites une lettre de change de 10,000; &...

SAINT-RÉMY.

Misérable! vous abusez de ma position pour me voler indignement.

GRIPARDIN.

Ah! Monsieur le Marquis, vous prenez 200,000 francs au père Pierre-Jean; je vous en demande 3,000, & vous criez!... Du reste, libre à vous;... je fais ce que j'ai à faire... votre mariage manquera, & je vous envoie en prison.

SAINT-RÉMY.

Vous êtes irrésistible... Je consens à tout.

GRIPARDIN.

Allons, c'est entendu : vous aurez vos 7,000 francs aujourd'hui même; venez. (*Politeffes réciproques.*) Monsieur, veuillez passer.

SAINT-RÉMY.

Monsieur Gripardin, après vous.

GRIPARDIN.

Oh! Monsieur le Marquis, je ne me le permettrai pas... Votre famille, vos titres... je fais ce que je vous dois, (*à part.*) & ce que vous me devez.

Ils sortent ensemble.

SCÈNE XV.

GUIGNOL, qui a paru plusieurs fois au fond pendant la scène précédente & les a écoutés, sort de sa cachette & les fuit des yeux.

Nom d'un rat ! quel patrigot (1) j'apprends là ! Eh ben ! ils ne risquent rien, les gones ! quelle salade de dents de lion je vais leur servir ! Attends, attends ! (*Il frappe chez Pierre-Jean.*) Monsieur Jean-Pierre ! Monsieur Pierre-Jean !

SCÈNE XVI.

GUIGNOL, PIERRE-JEAN..

PIERRE-JEAN.

Eh bien, Guignol, que viens-tu m'annoncer ? A-t-on achevé le tirage ?... Et Julien ?...

GUIGNOL.

Oh ! Julien ! il a eu beau graboter dans le pot à l'eau, il n'a tiré que le mimero un. Si y avait eu un zéro, il le gobait.

PIERRE-JEAN.

Pauvre garçon, cela me contrarie.

GUIGNOL.

Mais, dites donc, Monsieur Pierre-Jean ! Il court un

(1) *Patrigot* ; affaire embrouillée, intrigue.

bruit dans le village... Mam'zelle Marie va se marier, & avec qui donc ?

PIERRE-JEAN.

Ça ne te regarde pas.

GUIGNOL.

Ça me regarde pas!... On peut bien savoir.

PIERRE-JEAN.

Avec un jeune homme charmant.

GUIGNOL.

Oh! les gendres font toujours comme ça avant le contrat. Mais voyons voir si je le connais... Dites-moi son nom.

PIERRE-JEAN.

C'est le Marquis de Saint-Rémy.

GUIGNOL.

M. de Saint-Rémy?... Tiens, vous donnez donc votre fille à un quéqu'un qui a pas le fou ?

PIERRE-JEAN.

Pas le fou ! son père lui a laissé 400,000 francs.

GUIGNOL.

Oui ; mais il lui a laissé aussi une corniole (1), & il a tout avalé.

(1) Corniole ; gofier.

PIERRE-JEAN.

Explique-toi : que veux-tu dire ?

GUIGNOL.

Oh ! c'est toute une histoire. Il y a un instant, je venais chez vous, & deux personnes causaient ici, M. de Saint-Rémy & le père Gripardin, ce vieux grippe-fou, vous savez, qui reste là-bas à la barrière de fer & qui fait des louis d'or avec des pièces de cent sous. Ils me voyaient pas & j'ai tout entendu. M. de Saint-Rémy disait qu'il pouvait pas le payer. L'autre menaçait de le faire mettre en prison, à quoi il répondait : N'en faites rien ; j'épouse la fille de Pierre-Jean & je vous paie : son père lui donne 200,000 francs... Si je me marie, vous comprenez ben que ce n'est pas pour cette grande dinde, mais pour ses écus.

PIERRE-JEAN.

Comment, il a appelé ma fille grande dinde ? elle qui a été élevée dans un pensionnat.

GUIGNOL.

Oh ! il a bien dit aussi que vous étiez un filou...

PIERRE-JEAN.

Un filou !

GUIGNOL.

Oui, un filou !... f, i, fi ; l', ou, lou ; filou.

PIERRE-JEAN.

Tout le monde fait comment j'ai gagné ma fortune.

GUIGNOL.

Il disait que vous l'aviez gagnée à la foire d'Empoigne.

PIERRE-JEAN.

Je l'ai gagnée à la sueur de mon front.

GUIGNOL.

C'est bien ce qu'il disait. Il racontait que vous aviez eu bien chaud pour la gagner... Il racontait comme ça qu'un jour, y a longtemps, en revenant de Saint-Laurent-de-Mure, vous aviez trouvé une valise sur la route, que vous l'aviez subtilisée & que vous ne l'aviez ouverte qu'à Monplaisir, où vous êtes arrivé en courant, tout trempé de transpiration... V'là ce qu'il a dit !

PIERRE-JEAN.

Ce sont des contes que l'on fait ! je n'y fais pas attention.

GUIGNOL, à part.

Il se fâche pas ! (*Haut.*) Il a dit ben autre chose.

PIERRE-JEAN.

Qu'a-t-il dit ?

GUIGNOL.

Il a dit que vous étiez un vieux melon.

PIERRE-JEAN, irrité.

Il a dit que j'étais un melon !

GUIGNOL.

Oui, oui, un melon : & pas rien un cavaillon, mais un melon de Villeurbanne, arrosé de l'eau du lac de Venissieux.

PIERRE-JEAN.

Ah ! il a dit que j'étais un vieux melon !

GUIGNOL.

Il s'est pas gêné, allez. Et il en a encore mis par-dessus... cocombre, cornichon, pas seulement bon à mettre en cantine.

PIERRE-JEAN.

Ah ! il m'a traité de concombres ! Eh bien, je vais lui parler ; je vais lui porter ses chiffons & je lui ferai voir si je suis un melon, un concombres. (*Il sort.*)

GUIGNOL.

Oui, allez, parlez lui. (*Seul.*) Tout de même que la langue est un bon batillon (1) !.. Ne le laissons pas re-

(1) *Batillon* ; battoir, instrument avec lequel les lavandières frappent le linge.

froidir : je l'ai pas mal commencé, je vas le finir. *(Il sort du même côté.)*

SCÈNE XVII.

M. DE SAINT-RÉMY, seul.

Enfin, j'ai échappé à mon usurier, & je vais apprendre de M. Pierre-Jean la réponse qui doit me sauver... Il m'a donné une promesse. Quant à sa fille, elle aura été éblouie sans doute par l'éclat de mon nom & de mon rang... Je ne dois pas désespérer... Mais voici M. Pierre-Jean lui-même.

SCÈNE XVIII.

M. DE SAINT-REMY, PIERRE-JEAN.

SAINT-RÉMY.

Monsieur Pierre-Jean, je vous salue. Je venais chercher la réponse, à laquelle mon cœur est si tendrement intéressé.

PIERRE-JEAN.

Oh! Monsieur, il n'y a rien qui presse. J'adore ma fille, & je ne veux pas qu'une funeste précipitation cause son malheur.

SAINT-RÉMY.

Ce n'est pas là le langage que vous me teniez ce matin.

PIERRE-JEAN.

Depuis, il m'est venu quelques scrupules.

SAINT-RÉMY.

Ma famille est des plus honorables.

PIERRE-JEAN.

Il ne s'agit pas de votre famille ; mais de vous, Monsieur. On dit que vous êtes criblé de dettes.

SAINT-RÉMY.

Mensonges, que tout cela !

PIERRE-JEAN.

Je veux bien le croire... On dit notamment que vous venez de signer un billet de 10,000 francs à un certain Monsieur... dont le nom m'échappe.

GUIGNOL, de la couliffe.

Gripardin.

SAINT-RÉMY.

C'est faux, complètement faux.

PIERRE-JEAN.

Eh bien, nous allons nous rendre chez lui pour vous justifier tout à fait.

SAINT-RÉMY.

Tant que vous voudrez... Je ne le connais pas.

PIERRE-JEAN.

Suivez-moi donc, Monsieur.

SAINT-RÉMY.

Je suis à vous. (*À part.*) Je suis perdu ; il va tout apprendre. C'est le moment de faire bonne contenance... Sauvons-nous ! (*Il s'enfuit.*)

SCÈNE XIX.

PIERRE-JEAN, GUIGNOL.

PIERRE-JEAN, riant.

Ah ! ah ! ah !... Eh bien, suis-je un melon ?

GUIGNOL, riant aussi.

Ah ! ah ! ah ! comme il court !... J'espère que vous lui avez parlé catégoriquement. Vous lui avez fait voir qu'une ganache & vous ça fait deux. Mais ce n'est pas tout. Pour bien finir, comme vous avez commencé, il vous reste une chose à faire.

PIERRE-JEAN.

Explique-toi. Que te faut-il encore ?

GUIGNOL.

Ce qu'y me faut ? Y faut marier votre fille avec
quéqu'un qui l'aime, un brave jeune homme.

PIERRE-JEAN.

Avec qui ?

GUIGNOL.

Je vas vous le dire... mais c'est quéqu'un, par exemple,
qui a un petit défaut.

PIERRE-JEAN.

Un défaut ! il est ivrogne ?

GUIGNOL.

Non, il ne boit jamais que de lait.

PIERRE-JEAN.

Est-il joueur ?

GUIGNOL.

Il ne joue qu'à la main chaude.

PIERRE-JEAN.

Qu'a-t-il donc ?

GUIGNOL.

Ah ? v'là le défaut !... Il n'a pas le fou.

PIERRE-JEAN.

Et il est assez audacieux pour prétendre à la main de ma fille à qui je donne 200,000 francs, sans quitter prétentions !

GUIGNOL.

Il s'en contente.

PIERRE-JEAN.

Je le crois bien. Mais je ne veux pas d'un homme qui n'a pas le fou. Ça ne fait pas mon compte.

GUIGNOL.

Ça fait le sien. Vous les marierez en communauté.

PIERRE-JEAN.

Et ton protégé s'appelle... comment ?

GUIGNOL.

Il ne s'appelle pas Comment.

PIERRE-JEAN.

C'est... qui ?

GUIGNOL.

Ce n'est pas Qui.

PIERRE-JEAN.

Quoi donc ?

GUIGNOL.

Ce n'est ni Qui, ni Quoi, ni Comment.

PIERRE-JEAN.

Dis-moi donc son nom, imbécile. Tu me fais languir avec tes bêtises.

GUIGNOL.

Je vas vous le dire. Vous me coupez toujours. C'est votre fils adoptif... Julien.

PIERRE-JEAN.

Julien! jamais!... moi qui l'ai élevé!... Il serait assez ingrat pour prétendre à la main de ma fille!

GUIGNOL, à part.

Je vois que c'est le moment de faire marcher les sentiments. (*Haut.*) C'est pas étonnant que ce jeune homme pense à votre fille. Ils se connaissent depuis tout petits. Il n'avait que sept mois, quand vous l'avez sauvé de cet incendie où son père & sa mère ont été brûlés... avec un coq. « Pauvre orphelin, que vous avez dit, je l'adopte. » Vous l'avez apporté à votre bonne femme Marianne qui nourrissait alors votre petite... & vous lui avez dit : « Femme, v'là un surcroît de travail. » Ils ont été nourris du même lait; ils ont grandi ensemble... & vous voulez qu'ils s'aiment pas!

PIERRE-JEAN.

C'est vrai! tu réveilles en moi bien des souvenirs... Ma

pauvre Marianne !... Mais tu fais bien que ce que tu proposes est impossible. Julien a tiré un mauvais numéro.

GUIGNOL.

Y a un de ses camarades qui part à sa place.

PIERRE-JEAN.

Ce n'est pas possible. Un remplaçant?... Qui est-ce qui le paie ?

GUIGNOL.

Personne.

PIERRE-JEAN.

Un remplaçant qui n'est pas payé?... (*Guignol fait signe que oui.*) Je voudrais bien savoir qui c'est.

GUIGNOL.

Devinez voir.

PIERRE-JEAN.

Est-ce Guillaume Chicot ?

GUIGNOL.

Bon ! vous ne savez donc pas qu'il est boiteux ? Il a une jambe de six pouces plus longue que l'autre... Pour lui battre la marche, il lui faudrait un tambour exprès.

PIERRE-JEAN.

Est-ce Jean Patachon ?

GUIGNOL.

Encore ! Il est borgne : quand y aurait 20,000 hommes, il n'en verrait que 10,000.

PIERRE-JEAN.

Est-ce Claude Mitouflet ?

GUIGNOL.

Vous l'avez donc jamais vu par dernier ? Il a fus le dos un agacin (1) qui pèse bien 18 livres.

PIERRE-JEAN.

Je ne peux pas deviner.

GUIGNOL.

Vous jetez votre langue aux chiens !... Voyons : le plus beau garçon, le plus beau danseur, & le plus bavard du village.

PIERRE-JEAN.

Oh ! le plus bavard, c'est toi. (*Guignol fait un signe d'affentiment.*) Mais tu n'y penses pas, Guignol !... tu ne veux pas être militaire.

GUIGNOL.

Si ; je veux être fordat. Je reviendrai général, caporal ; ça m'est égal. Je me sens un courage, que 20,000 Cosa-

(1) *Agacin* ; cor aux pieds.

ques me font pas peur... Et vous donnerez votre fille à Julien?

PIERRE-JEAN.

Mais ma fille le voudra-t-elle pour mari?

GUIGNOL.

Père Pierre-Jean, je vous dis qu'elle le refusera pas.

PIERRE-JEAN.

Eh bien ! nous verrons plus tard.

GUIGNOL.

Oh ! plus tard !... Il faut voir tout de suite... Ces enfants s'aiment... Quand vous vous êtes marié, votre pauvre défunte, qui était une si bonne femme, vous l'aimiez... Si on vous avait dit : Pati, pata... nous verrons plus tard...

PIERRE-JEAN.

Ma bonne Marianne !... Tiens, Guignol, tu es un enjoleur !... Je consens.... Viens avec moi ; nous causerons de ce mariage.

GUIGNOL, *a part.*

Qu'est-ce que je disais donc que j'allais me faire fordat?... me v'là notaire à présent. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XX.

JULIEN, MARIE.

JULIEN, entrant.

Allons faire mes adieux à Mademoiselle Marie.

MARIE, entrant.

Mon pauvre Julien, il vous faut donc partir?

JULIEN.

Mademoiselle Marie, je pars le cœur brisé. Moi qui voulais demander votre main à Monsieur votre père.

MARIE.

Je le fais.

JULIEN.

Attendez-moi, Mademoiselle... Dans sept ans je reviendrai avec les épaulettes & la croix... peut-être.

MARIE.

Oui, Monsieur Julien : je serai heureuse & fière d'être votre femme. L'attente ne me paraîtra pas longue, en songeant à ce bonheur.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, PIERRE-JEAN, GUIGNOL.

PIERRE-JEAN, févèrement.

Que faites-vous là ?

JULIEN.

Je venais faire mes adieux à Mademoiselle Marie.

MARIE.

Et moi, mon père, je lui promettais d'attendre qu'il revînt capitaine & avec la croix, pour l'épouser.

PIERRE-JEAN.

Qu'est-ce que j'apprends là ?... vous parlez de vous marier ! & sans ma permission !

GUIGNOL.

Ah ! c'est affreux, c'est incroyable !... ces enfants-là ont mérité une punition exemplaire.

PIERRE-JEAN.

Oui, exemplaire... Guignol a raison.

MARIE, à Guignol.

Méchant !

GUIGNOL.

Qu'est-ce qu'on pourrait bien leur faire pour les punir !... Ils veulent se marier dans sept ans ; à votre place, je les marierais tout de suite.

MARIE.

Mon père !

PIERRE-JEAN.

Je ne me laisse pas attendre; je suis fort en colère!... Mais Guignol est un homme de bon conseil. Embrassez-moi; je vous marie aujourd'hui.

MARIE & JULIEN.

Oh! mon père! (*Ils l'embrassent.*)

JULIEN.

Hélas! ma chère Marie, il faudra pourtant que je vous quitte... Il faut que j'aille rejoindre le régiment.

GUIGNOL.

Laisse, laisse... Tu ne fais donc pas! Y a quéqu'un qui part à ta place.

JULIEN.

A ma place?

PIERRE-JEAN.

Oui, un bon camarade, un ami... Tiens, embrasse-le aussi; c'est ce brave Guignol.

JULIEN.

Guignol! mais je ne veux pas que tu partes pour moi.

GUIGNOL.

Si, si; je veux partir : je veux être soldat militaire;

je veux aller à la bataille... Je me marie pas, moi... Et puis tu fais bien les qualités d'un bon fordat, il t'en manque à toi ; moi, je crois que je les ai toutes.

JULIEN.

Mon brave camarade!... Eh bien! j'ai 600 francs d'économies ; accepte-les d'abord.

GUIGNOL.

Pas de ça, Julien, pas de ça.

JULIEN.

Tu les accepteras ; sinon, je pars.

GUIGNOL.

Eh bien, garde-les moi pour mon retour.

PIERRE-JEAN.

C'est moi qui me charge de lui. Pour commencer, puisque tu pars pour faire le bonheur de mes enfants, je t'enverrai 50 francs par mois.

GUIGNOL.

Tous les mois... toutes les semaines, si vous voulez!... (*À part.*) Si ça continue, j'aurai bientôt autant de pécuniaux qu'un colonel.

PIERRE-JEAN.

Et à ton retour, tu trouveras toujours une place à la maison.

GUIGNOL.

Oh ! ça, c'est pas de refus, surtout si je reviens avec un œil de plus & une jambe de moins. (*A Julien.*) Ah ! dis donc, Julien, j'ai à te demander quelque chose... Permits-moi d'embrasser ta femme.

JULIEN.

Je le veux bien.

MARIE.

Et moi aussi.

GUIGNOL, à part.

J'ose pas... Allons, ganache, embrasse-la donc ! (*Il l'embrasse.*)

MARIE.

Guignol, vous êtes un brave garçon.

GUIGNOL.

Allons, ce qu'elle me dit là, ça me donne de courage pour toute la prochaine campagne.

JULIEN.

Je veux au moins te faire un cadeau que tu ne refuseras pas... je te donne le sac de mon père qui a été sauvé de l'incendie & qui a été aux Pyramides.

GUIGNOL.

Ah ! il a vu les Pyramides face à face, le sac du père Julien !

JULIEN.

Il te portera bonheur.

GUIGNOL.

Ces sacs-là, ça doit pas craindre les balles.

JULIEN.

Sans doute, il n'a jamais été tourné du côté de l'ennemi. Viens le chercher; il est chez la mère Simonne, l'ancienne vivandière.

Ils entrent tous deux dans une maison voisine. — Les autres sortent.

SCÈNE XXII.

Dans la coulisse.

GUIGNOL, LA MÈRE SIMONNE.

GUIGNOL.

Mère Simonne, je viens chercher le sac de Julien. Je me suis enrôlé à sa place & je pars pour l'armée de la guerre.

MÈRE SIMONNE.

Le sac du père Julien ! Il est un peu dépillandré... Il faut que je le cherche & que j'y fasse un point... Ah ! le voilà !... attends moi-z-un moment.

GUIGNOL.

J'attends, j'attends, mère Simonne.

MÈRE SIMONNE.

Ah ! ce sac me rappelle bien des souvenirs... poignants. Il me semble, en le rapetassant, que je suis encore dans cette satanée Egypte, où tant de braves sont restés.

GUIGNOL.

Il en est donc bien mort ?

MÈRE SIMONNE.

Des milliers de milliers, mon petit Guignol... Je vois encore le pauvre sergent Mitoufflard avalé par un cocodrille... même que cette vilaine bête me dévora l'orteil du pied gauche, en faisant un trou à mon bas... Il a croqué Mitoufflard tout entier, en uniforme, avec son schako & ses bottes... Il en a eu une indigestion, le monstre !... Il a rendu le schako & les bottes ; mais (*Elle sanglote.*) il n'a pas rendu le pauvre Mitoufflard.

GUIGNOL.

Allons, merci, mère Simonne ! au revoir !

SCÈNE XXIII.

GUIGNOL, seul, le sac sur le dos, un schako, un énorme plumet. Il chante :

AIR :

Mon pauv' Guignol, te v'là donc militaire !
Le sac sur l' dos, te vas fair' ben du chemin.
Il t' faut quitter Venissieux, la Guillotière,
Le marché d' Vaife, la Croix-Rouffe & Serin !

On ne fait pas ce qu'on attrape à la guerre.
Ton vieux Lyon, dis moi, l'reverras-tu ?
Reviendras-tu du côté de Fourvière ?
Reviendras-tu du côté de Saint-Juft ?

Allons ! allons ! du courage ! Nom d'un rat !

SCÈNE XXIV.

GUIGNOL, UN SERGENT, TROUPE DE CONSCRITS.

Roulement de tambour.

LE SERGENT.

Attention ! à gauche ! alignement !

GUIGNOL.

Dites donc, sergent ; où donc que c'est la gauche ?

LE SERGENT.

La gauche est l'opposé de la droite.

GUIGNOL.

Et où donc que c'est la droite ?

LE SERGENT.

La droite est l'opposé de la gauche. Ceci est un secret du commandement qu'on vous apprendra plus tard. Maintenant, attention ! A l'appel ! (*Il appelle successivement les conscrits qui répondent : Présent !*) Gros-Pierre !... Carabi !... Chauffon !... Grataloup !... Guignol !

GUIGNOL.

Présent ! présent ! présent !

LE SERGENT.

Je ne suis pas sourd. On ne répond qu'une fois.

GUIGNOL.

Vous êtes pas sourd, tant mieux pour vous ; mais moi, y a pas besoin que je soye muet.

LE SERGENT.

On ne raisonne pas sous les armes.

GUIGNOL, à part.

Ah ! s'il va être méchant, je lui fais prendre un bain, en passant le pont Morand.

UN CONSCRIT.

Allons, clampin, on ne doit pas répondre au sergent.

GUIGNOL.

Te m'appelles clampin, toi !... ah ! je te cogne le melon ! Te ne connais pas les Lyonnais de la Croix-Rouffe.

LE SERGENT.

Allons ! la paix ! (*à part.*) Je vois qu'il faut les amadouer. (*Haut.*) Z'enfans, marchons comme il faut ! En passant à Vaife, je paie dix bouteilles de vin.

GUIGNOL.

S'il paye à boire, c'est un bon.

LE SERGENT.

Attention ! En avant, pas accéléré !

GUIGNOL.

Sergent, si vous voulez vous contenter du pas ordinaire pour le moment... j'ai couru toute la journée & mes picarlates sont pas bien solides... je pourrai vous rattraper plus tard.

CHOEUR.

AIR :

En avant, dépêchons !
Il faut plier bagage !
Adieu, not' cher village !
P't-être bien que nous reviendrons !

Le tambour bat la marche. — Ils défilent tous, Guignol le dernier, & font deux fois le tour du théâtre, en chantant avec accompagnement de tambour. — Pierre-Jean, Julien & Marie paraissent dans le fond & leur adressent des gestes d'adieu.

FIN DES CONSCRITS DE 1809 (1).

(1) On a joué en 1823 à la Porte-Saint-Martin, & en 1824 aux Variétés, un vaudeville de Merle, Simonnin & Ferdinand, intitulé : *le Conscrit*, dans lequel, au dire des contemporains, l'acteur Potier faisait verser bien des larmes mêlées de bons rires. La donnée de ce vaudeville est assez sen-

blable à celle des *Conscrits de 1809*. Mais le titre qu'a toujours porté la pièce jouée par Mourguet & plusieurs de ses détails prouvent qu'elle a été représentée à une date bien antérieure. Elle a, du reste, un cachet populaire qui la rend essentiellement différente de l'œuvre faite pour Paris.

MA PORTE D'ALLÉE.

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

GUIGNOL, *cordonnier.*

GNAFRON, *ami de Guignol.*

CHALUMEAU, *rentier.*

DUPÉTRIN, *garçon boulanger.*

M^{me} SERINGUET, *belle-mère de Guignol.*

MADELON, *femme de Guignol.*



MA PORTE D'ALLÉE

PIÈCE EN UN ACTE.

Une place publique.

A la droite du spectateur & au premier plan, la maison qu'habite Guignol.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUIGNOL, GNAFRON.

On entend sonner minuit.

GNAFRON.

ALLONS, Guignol, plus qu'une bouteille! Le cabaret du père Chibroc est fermé, mais nous passerons par l'allée; y a toujours moyen de se faire reconnaître... Des pratiques comme nous... ça a des protections.

GUIGNOL.

Non, il est minuit sonné... j'ai promis, à partir du premier janvier, de rentrer de bonne heure.

GNAFRON.

Panoffe, va !... Tu ne viens pas?... c'est décidé ?

GUIGNOL.

Je me suis acheté une Conduite pour mes étrennes.

GNAFRON.

Oui, mais pour l'avoir meilleur marché, te l'as prise d'occasion; y a des feuillets déchirés... En attendant, faut pas qu'on déränge Mossieu.

GUIGNOL.

Non, non... j'allais de gaviolle (1) hier en rentrant... je veux monter aujourd'hui mon escayer sans ziguer.

GNAFRON.

Eh bien ! adieu ! mes compliments à ton épouse. Je trouverai bien quèques amis par là, & si tu me reviens, ingrat, compte sur ton pardon... Adieu, modèle des époux !

GUIGNOL.

Adieu, vénérable pochard !

(1) *De gaviolle ; de travers.*

GNAFRON.

Adieu, vertueux gilet de flanelle ! (*Il sort*).

SCÈNE II.

GUIGNOL, seul. Il va vers sa porte.

Allons ! bon ! me v'là frais ! Qué polisson de guignon !... j'ai oublié ma loquetière (1)... je vas encore une fois, comme ils disent, perturber la tranquillité publique. V'là comment on se fait des mauvaises réputation qu'on mérite pas. Allons, faut réveiller Madelon. (*Il frappe six coups à la porte.*) Ben sûr qu'elle va pas m'entendre... c'est son premier sommeil. C'est embêtant tout de même de demeurer au sixième au-dessus de l'entresol, dans une maison qui a pas de concierge. Je lui ai dit aussi au propriétaire : Je te dois deux termes ; te ne verras la couleur de mes pécuniaux que quand te mettras un portier dans ton immeuble... Personne ne bugé ! repiquons ! (*Il frappe plus fort.*) C'te fois Madelon soupçonnera p't-être que c'est moi qui tape ; ça fait déjà douze coups... J'aurais mieux aimé en boire six avec Gnafron. Je m'en vais le rejoindre, si quéque voisin me jette pas une loquetière par sa croisée... Rien ! ni Madelon, ni voisin, ni voisine !... ils ont donc tous la tête sous le traversin !... J'aurai peut-être pas appuyé le marteau assez fort. (*Il frappe plus fort.*) Tiens ! j'entends une

(1) Loquetière ; clé d'allée.

fenêtre qui s'ouvre, je vas enfin pouvoir rentrer sous le toit conjugal ! (*On voit tomber le contenu d'un pot de chambre.*) Ah ! canaille !... ah ! sampil !... c'est comme ça que te m'arranges !... tu inondes le monde !... T'es ben heureux que je n'aye pas vu d'où ça sortait, grand filou !... je te descendrais tes vitres !... Encore que ça sent pas la rose ! brrrou !... que ça infeste !... Va-nus-pieds ! propre à rien !... je t'en paierai des rafraîchissements de cette sampote (1) !... Rouvre donc ta lucarne, que je la retrouve demain matin, grand lâche !... Ah ! te n'aimes pas le bruit !... Ah ! te veux qu'on te laisse dormir !... Je vas t'en faire du vacarme, gredin !... Te peux rejeter encore quéque chose !... (*Il frappe à coups redoublés.*) Te veux des songes... te veux des rêves dorés, n'est-ce pas ?... Déclare-le, affreux gandou (2) ! (*Il frappe encore.*)

SCÈNE III.

CHALUMEAU, GUIGNOL.

CHALUMEAU, dans la coulisse.

Merci ! merci ! merci ! (*Entrant.*) Jeune homme, je vous remercie bien.

GUIGNOL.

De quoi ?

(1) *Sampote*; ancienne mesure des liquides dans le Lyonnais; pièce de vin de cent pots.
(2) *Gandou*; vidangeur.

CHALUMEAU.

Je suis réveillé.

GUIGNOL.

Qué que ça me fait ?

CHALUMEAU.

Je viens pour vous éviter la peine de continuer.

GUIGNOL.

De continuer quoi ?

CHALUMEAU.

Mais de frapper donc ; je vous ai entendu tout de fuite.

GUIGNOL.

Qu'est-ce qu'il chante, çui là ?... qui êtes-vous ?

CHALUMEAU.

Et parbleu ! je suis Chalumeau ; vous devez bien le savoir.

GUIGNOL.

Je suis pas forcier. D'où sortez-vous donc ?

CHALUMEAU.

De là en face... Je vous suis bien obligé.

GUIGNOL.

Et de quoi ?

CHALUMEAU.

D'avoir frappé.

GUIGNOL.

Où ça ?

CHALUMEAU.

Mais, parbleu ! à la porte.

GUIGNOL, *a part*.

Est-ce que ça serait lui qui m'a si bien fleuri ?

CHALUMEAU.

J'avais tant peur de ne pas entendre là bas, sur mon derrière...

GUIGNOL, *à part*.

Son derrière !...

CHALUMEAU.

Parce que mes croisées donnent sur la cour.

GUIGNOL, *à part*.

Ah !... alors ce n'est pas mon fleuriste.

CHALUMEAU.

J'avais tant peur de manquer le bateau de six heures.

GUIGNOL.

Quelle heure croyez-vous donc qu'il est ?

CHALUMEAU.

Mais approchant de cinq heures.

GUIGNOL.

Il n'est qu'une heure, pauvre vieux.

CHALUMEAU.

C'est bien un peu tôt.

GUIGNOL.

Mais que me veut-il ? que me veut-il ?

CHALUMEAU.

J'ai voulu dire un peu matin. Est-ce que vous avez déjà mis en levain ?

GUIGNOL, s'emportant.

Qué que vous dites ? c'est vous qui êtes dans le vin !

CHALUMEAU.

Je ne vous parle pas de vin ; je vous parle de levain.

GUIGNOL.

Ah ! ça, papa Chalumeau, avez-vous bientôt fini ces bêtises ?

CHALUMEAU.

Vous n'êtes donc pas le garçon boulanger qui devait m'appeler en se levant ?...

GUIGNOL.

Boulangier!... Regarde donc c'te touche, si ça ressemble à un mitron.

CHALUMEAU.

Je n'ai pas voulu vous offenser.

GUIGNOL.

Tenez, papa Chalumeau, vous avez l'air d'un bon enfant, & je vas vous donner un conseil. Si vous vous mettez en route, prenez un parepluie.

CHALUMEAU.

Est-ce qu'il pleuvra?

GUIGNOL.

Il a déjà plu... & une pluie grasse... Tenez, sentez plutôt. (*Il s'approche.*)

CHALUMEAU.

Ah! pouah!... (*Il éternue.*) Atchi! atchi!...

GUIGNOL.

A vos souhaits!... Comment trouvez-vous le bullion?

CHALUMEAU.

Sapristi, quel tabac!... Voulez-vous une éponge?

GUIGNOL.

Je préfère une trique!...

CHALUMEAU.

Pour vous nettoyer?

GUIGNOL.

Non, pour nettoyer qu'équ'un... le premier qui me tombe sous la main.

CHALUMEAU.

Diable! qu'est-ce qui vous prend?

GUIGNOL.

Ça ne me prend pas... ça me reprend. C'est pourtant ma femme qui est cause que me v'là dans ce bel état.

CHALUMEAU.

Comment, c'est elle qui... (*Il éternue.*) Atchi! atchi!

GUIGNOL.

Pas directement; c'est un de par là-haut, du troisième ou du quatrième... Mais si ma femme m'avait ouvert plus tôt, vous ne seriez pas réveillé par le sicotti (1) que j'ai fait en chapotant ma porte, & je n'aurais pas sur moi ce bouquet de violettes qui vous fait tant éternuer.

CHALUMEAU.

C'est aussi l'air frais du matin... Mais j'y songe; voulez-vous un peu vous abriter chez moi, pendant que je vais préparer ma valise?

(1) *Sicotti*; tapage, vacarme.

GUIGNOL.

Merci de votre honnêteté! je donne trop d'odeur...
(*à part.*) Ah! gredin! faligot! si je te tenais...

CHALUMEAU.

Ça n'y fait rien, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

GUIGNOL.

Et moi aussi, papa Chalumeau... Si nous nous embrassions, avant de nous quitter?

CHALUMEAU.

Non... pas pour aujourd'hui. Donnez-moi votre nom & votre adresse... à mon retour nous nous reverrons.

GUIGNOL.

Mon nom, Guignol; mon état, cordonnier en vieux; & tant qu'à mon adresse, v'là ma porte.

CHALUMEAU.

Et l'étage?...

GUIGNOL.

Si on retourne jamais la maison sens dessus dessous, je me trouverai à la cave.

CHALUMEAU.

Ah! farceur! je comprends... Allons, adieu, Monsieur

Guignol; j'ai une peur de tous les diables de me rendormir.

GUIGNOL.

Oh ! si c'est ça qui vous inquiète, rentrez sans crainte... je vas recommencer mes chapotements. (*Avec colère.*) J'en ai bien le droit, je paie mon loyer... ou à peu près... je suis marié légitimement... N'y a pas à dire, faut qu'on m'ouvre!...

CHALUMEAU.

Vous avez raison... Bonjour, au revoir ! (*En s'en allant.*) Peut-on empestier de la sorte !

GUIGNOL.

Prenez garde à pas degringoler par vos édegés, papa Chalumeau.

SCÈNE IV.

GUIGNOL, seul.

Oui, mettez-vous à la souûte, c'est prudent. Pour moi, ça m'est égal... un peu plus, un peu moins... Si on rejette, je baisserai la tête. En attendant, je vas recommencer mon charivari, jusqu'à ce que le poste en prenne les armes. Ils peuvent tous me pleuvoir dessus, à présent. (*Il frappe.*) Toujours point de feu chez moi !

SCÈNE V.

GUIGNOL, DUPÉTRIN.

DUPÉTRIN, entrant.

Où dites-vous que le feu est?

GUIGNOL.

Ça vous regarde pas. Êtes-vous pompier?

DUPÉTRIN.

Non ; mais c'est égal, je...

GUIGNOL.

Eh ! bien, laissez-moi tranquille.

DUPÉTRIN.

Mais le bruit que vous faites me regarde ; vous me faites concurrence.

GUIGNOL.

Ah ! bah ! Est-ce que votre femme vous laisse aussi à la porte ?

DUPÉTRIN.

Il ne s'agit pas de femme, mais d'une pratique au patron que je viens réveiller. Je vais vous conter ça. (*Il s'approche & flaire.*) Ah ! mais ne restons pas là. (*Il l'em-*

mène à l'autre bout du théâtre.) Je viens réveiller un bourgeois.

GUIGNOL.

En frappant à son allée?

DUPÉTRIN.

Juste... (*À part.*) Mais c'est encore plus fort de ce côté-ci. (*Haut.*) Venez donc par là... C'est un bourgeois qui veut se lever matin.

GUIGNOL.

Pour prendre le bateau de six heures?

DUPÉTRIN.

Précisément. (*À part.*) Sapristi! mais ça sent de tous les côtés (1).

GUIGNOL.

Est-ce que vous avez envie de danser que vous bougez toujours?

DUPÉTRIN.

Non, mais il y a là une odeur...

GUIGNOL.

Faites pas attention, je vous dirai ce que c'est... En

(1) Il y a ici un souvenir à peut-être une imitation d'une pièce de grand succès populaire, *Janot ou les battus paient l'amende*. Dorvigny qui eut au siècle dernier un

tout cas, ne vous tourmentez plus de votre bourgeois ; j'ai fait votre ouvrage.

DUPÉTRIN.

Vous êtes sûr qu'il est réveillé ?

GUIGNOL.

J'y ai pris peine.

DUPÉTRIN.

Est-ce que vous seriez aussi garçon boulanger ?

GUIGNOL.

Boulangier !... Si te disais garçon parfumeur, à la bonne heure ; tiens, sens plutôt.

DUPÉTRIN, éternuant.

Atchi ! atchi !... Ah ! voilà donc ce que je sentais ! Dites donc, parfumeur ; il paraît que vous ne travaillez pas sur le jasmin ?

GUIGNOL.

Si j'avais eu un parapluie, ça me serait pas arrivé ; mais le parapluie aurait changé de couleur.

DUPÉTRIN.

Eh ! bien, si vous êtes marié, vous allez joliment embaumer votre ménage.

GUIGNOL, avec rage.

Oui, oui, je suis marié !...

DUPÉTRIN.

Alors je comprends que votre femme préfère vous laisser en plein air.

GUIGNOL.

Mais aussi, demain matin, je casse tout chez nous.

DUPÉTRIN.

Ça vous avancera bien ; c'est vous qui payerez... Allons, bonjour ! je rentre chez le patron ; nous faisons encore des gâteaux aujourd'hui.

GUIGNOL.

Si te veux de la vanille... faut pas te gêner.

DUPÉTRIN.

Merci!... ça donnerait trop de goût à nos gâteaux des rois.

GUIGNOL.

Des gâteaux des rois!... (*À part.*) Ah! brigand!... ah! canaille!... ah! gredin!... ah! vaurien de Guignol!...

DUPÉTRIN.

Qué qui vous prend donc?

GUIGNOL.

Des gâteaux des rois!... Et moi qu'avais promis à ma

femme d'aller la rejoindre aux Pierres-Plantées, chez ma belle-mère, pour tirer un pognon (1) en famille! C'est ce gueux de Gnafron que m'a fait oublier la consigne; ils vont me croire perdu, ils vont aller me faire crier.

DUPÉTRIN.

Bath!... ça n'en vaut pas la peine...

GUIGNOL, le menaçant.

Te m'insultes, poliffon!

DUPÉTRIN.

Doucement!... vous n'avez pas compris; je dis que c'est pas la peine de vous faire crier, puisque vous êtes tout trouvé.

GUIGNOL.

A la bonne heure, mitron! Mais il me semble qu'y vient quéqu'un de ce côté?

DUPÉTRIN.

Oui, oui, v'là deux femmes.

GUIGNOL.

Ma belle-mère & Madelon, fûr... Elles galopent à ma recherche.

DUPÉTRIN.

Y va y avoir des explications...

(1) *Pognon, pogne*; forte de gâteau en usage dans nos campagnes.

GUIGNOL.

Ah! y faut pas qu'on m'é cherche querelle... La main me démange.

DUPÉTRIN.

Adieu, voisin! (*à part.*) Y aura des tapes... Je vais voir si le papa Chalumeau n'est pas rendormi & je reviens tout de suite... Ça fera drôle.

SCÈNE VI.

GUIGNOL, PUIS MADELON ET M^{me} SERINGUET.

MADELON, dans la coulisse, pleurant.

Hi! hi! hi! hi! hi! hi!...

M^{me} SERINGUET, dans la coulisse.

T'as ben de la bonté, ma fille, de pleurer pour ce gueux-là; ben sûr qu'il n'en ferait pas tant pour toi, le sac à vin!

GUIGNOL.

C'est la voix de M^{me} Seringuet, ma douce belle-mère!... Elle parle jamais de moi qu'avec avantage. Comment vais-je me tirer de là?... Faut que je leur conte quéque chose. (*Il se place à l'un des angles de la scène.*)

M^{me} SERINGUET, entrant.

Je t'ai assez prévenue... c'est pas faute d'avis, c'est bien

contre mon gré... T'as voulu épouser ce vaurien, tant pire pour toi.

MADÉLON.

Mais où est-il donc, ce monstre?... Il lui fera arrivé quelque chose, bien sûr.

GUIGNOL, s'avancant.

Rien du tout, à moi, Madelon.

MADÉLON ET M^{ME} SERINGUET, ensemble.

Ah! te voilà, canaille! ivrogne! chenapan! gredin! pillandre!

MADÉLON, très-vite.

C'est comme ça que t'es venu tirer un pognon en famille... aux Pierres-Plantées, comme te l'avais promis... monstre!

M^{ME} SERINGUET.

Il a bien préféré s'ivroquer à son aise avec cette famille de Gnafron.

GUIGNOL.

Si vous me laissez pas parler, vous faurez rien du tout.

MADÉLON.

Parle donc, scélérat, & dépêche-toi.

M^{ME} SERINGUET.

Oui, parle; abominable homme!

GUIGNOL, très vite.

Voici la chose : c'est ma pauvre petite filleule, la fille de l'oncle à mon grand-père... elle avait les yeux rouges, on a cru qu'il était entré quelque chose dans ses souliers; on lui a fait boire du vulnéraire, ça s'est trouvé de l'eau de javelle... V'là qu'on vient me chercher comme je partais pour te rejoindre. Le ventre du grand père commençait à enfler... on fait venir le médecin... il lui pose un vésicatoire... Mais la Saône montait toujours; elle charriait des glaces... on battait la retraite... le vésicatoire n'a pas pris... Les voisins se sont amassés dans la rue... y en avait plus de trois mille... le commissaire est venu... il en a emmené sept à la cave... il m'a fallu faire ma déposition... & ça m'a retardé jusqu'à présent.

M^{ME} SERINGUET.

As-tu compris quelque chose, Madelon?

MADELON.

Oh! le brigand!... c'est une colle qu'il nous conte pour nous cajoler; mais ça se passera pas ainsi.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUPÉTRIN ET CHALUMEAU,
DANS LE FOND.

M^{me} SERINGUET.

Non, ça ne se passera pas comme ça; c'est une horreur, une abomination; une conduite de cour d'assises.
(*Elle menace Guignol.*)

GUIGNOL.

Si vous approchez, je griffe!...

CHALUMEAU & DUPÉTRIN, les excitant à se battre.

Cfit! cfit!...

MADÉLON, s'avançant vers Guignol.

Ah! ciel! quelle odeur!... Mais d'où fors-tu, vilain malpropre?... Pouah! pouah!...

M^{me} SERINGUET.

Pouah! pouah!

GUIGNOL.

Oui, parlons-en... c'est en vous attendant qu'on m'a arrangé comme ça... C'est mon gâteau des rois... j'ai eu la fève.

MADÉLON.

C'est bien fait, vaurien.

M^{me} SERINGUET.

Il n'a que ce qu'il mérite.

GUIGNOL.

Ah ! la moutarde me monte au nez.

M^{me} SERINGUET.

Elle est forte ta moutarde ! elle est à l'estragon.

GUIGNOL.

Belle maman, le temps est à l'orage... il a déjà plu...
il va pleuvoir autre chose !

MADELON.

Fais donc pas tant ton crâne.

GUIGNOL.

Madelon, t'as la loquetière... amène la vite.

MADELON.

Non !

M^{me} SERINGUET.

La donne pas, ma fille.

GUIGNOL.

La loquetière, ou je cogne !...

MADELON.

La voilà, garnement ! (*Elle la lui donne.*)

M^{me} SERINGUET.

T'es ben trop bête, ma fille.

GUIGNOL, qui est allé ouvrir la porte, revient vers M^{me} Seringuet
& la pousse dans l'allée.

Vous, belle maman, filez devant.

M^{me} SERINGUET, criant & disparaissant.

Oh! le scélérat! le brigand! A la garde! à la garde!

GUIGNOL, revenant vers Madelon.

A ton tour, à présent! (*Il veut la pousser, elle résiste.*)

MADÉLON.

Non, je rentrerai pas comme ça... tiens! (*Elle le prend
aux cheveux. Ils se battent.*)

Dupétrin & Chalumeau s'avancent.

CHALUMEAU.

C'est indigne! battre ainsi la femme... troubler tout le
quartier... & encore répandre une pareille odeur!... C'est
immoral!... Vous allez venir au corps-de-garde...

DUPÉTRIN.

Oui, oui;... au corps-de-garde!

GUIGNOL, les frappant avec un bâton.

De quoi vous mêlez-vous? (*À Chalumeau.*) Toi, va
prendre le bateau de six heures.

CHALUMEAU, se sauvant.

A l'assassin!...

GUIGNOL, à Dupétrin.

Toi, va faire tes gâteaux... Mets-y cette prune.

DUPÉTRIN, se sauvant.

Au voleur!...

MADELON, s'enfuit aussi en criant.

A la garde! à la garde!

SCÈNE VIII.

GUIGNOL, seul.

Eh bien! foyez donc gentil!... rentrez bien tranquillement chez vous avec des bonnes intentions!... Arrosé d'eau de senteur... & par-dessus traité de voleur, d'assassin!... Tout le quartier à mes trouffes... Ça me ferait pas arrivé, si j'avais continué à boire avec Gnafron... Ah! la vertu n'est pas récompensée... Allons, rentrons chez moi... pourvu que j'aie pas perdu la loquetière dans la bagarre.

SCÈNE IX.

GUIGNOL, GNAFRON, PLUSIEURS AMIS, CHALUMEAU
ET DUPÉTRIN. Ils sont tous armés de bâtons.

GNAFRON, entrant précipitamment.

Où est-il?... où est-il?

GUIGNOL.

Tiens !... c'est Gnafron & les amis.

GNAFRON, cherchant.

Où est-il ?

GUIGNOL.

Qui donc ?

GNAFRON.

L'affassin ? le voleur ?

GUIGNOL.

Lequel ?

GNAFRON, reconnaissant Guignol.

Tiens ! c'est toi, mon vieux !... Pas encore couché !...

GUIGNOL.

Est-ce que vous faites patrouille ?

GNAFRON.

V'là la chose... nous étions chez Chibroc, quand nous avons entendu crier : Au voleur ! à l'affassin ! Nous avons pris les armes & nous v'là.

GUIGNOL.

Ça n'est rien du tout... y a point d'affassin, je t'expliquerai ça ; mais, vois-tu, y m'est arrivé toutes sortes d'aventures c'te nuit... Pour le moment j'ai soif... Retournons chez Chibroc... je te conterai tout.

GNAFRON.

T'es toujours mon ami, Guignol... Embrasse-moi!

GUIGNOL, le jetant dans ses bras.

Oui, oui; je suis un vrai t'ami.

GNAFRON, éternuant.

Atchi! atchi!... Saperlotte, est-ce que te t'es enrôlé dans les porteurs de bennes (1) de nuit? Quel bouquet!...

GUIGNOL.

Est-ce que te crains cette odeur?

GNAFRON.

Bah! je suis pas bien difficile... T'as pris médecine?

GUIGNOL.

C'est un pot de basilic que m'a dégringolé sur la tête.

GNAFRON.

T'as toujours de la chance, toi. Credié, que t'es mufqué!... Au premier abord, c'est un peu fort... mais on s'habitue vite...

GUIGNOL.

Le père Chibroc va nous sentir venir de loin... ça lui fera plaisir.

(1) Benne, grand vase de bois, fournit si souvent la matière des plaisanteries de Guignol.
employé à divers usages & notamment dans l'industrie nocturne qui

GNAFRON.

Ah! dis donc... t'as d'argent, Guignol?... parce que Chibroc est un malhonnête... il nous a mis à la porte, sous prétexte que nous avions pas le fou.

On entend sonner six heures.

CHALUMEAU.

Sapristi! il est six heures... j'ai manqué le bateau à vapeur.

GNAFRON.

Vous êtes donc là, papa Chalumeau. V'là une lettre pour vous... c'est votre concierge qui buvait avec nous qui me l'a donnée... Y a deux jours qu'il l'a... mais comme il ne décesse pas de se boissonner... il l'avait oubliée... Il nous a chargé de vous la remettre... parce que le pauvre homme, voyez-vous, nous l'avons laissé sous la table chez Chibroc..

CHALUMEAU.

Donnez donc vite, père Gnafron. (*Il ouvre & lit.*) Ah! quel bonheur! je ne pars plus? J'hérite de deux cent mille francs... je ne me sens pas de joie... Mes amis, je paie à boire à tout le monde... je paie à déjeuner... Bombance toute la journée... Suivez-moi! suivez-moi!...

TOUS,

Suivons-le!... suivons-le...

SCÈNE X.

LES MÊMES, MADELON.

MADELON.

Ah ! te voilà, brigand !... Te n'es donc pas arrêté ! Te n'es donc pas encore aux galères ?

GUIGNOL.

Doucement, Madelon, j'ai pas tort... Je te conterai tout.

MADELON.

Je t'écoute plus... Y a trop longtemps que j'endure.

CHALUMEAU.

Madame Guignol, apaisez-vous... Je suis témoin que la conduite de votre mari a été cette nuit exemplaire... Je viens de l'inviter à déjeuner. Faites-moi le plaisir d'accepter aussi mon invitation.

MADELON.

A déjeuner !... Certainement, Monsieur... vous êtes trop honnête !... J'accepte...

TOUS.

Bravo ! bravo ! à table !

M^{me} SERINGUET, à la fenêtre.

Eh bien ! & moi ! est-ce qu'on va me laisser là toute la semaine ?

GUIGNOL.

Belle maman... vous faites pas de mauvais sang... Nous allons déjeuner... Ayez soin du mioche... nous rentrerons de bonne heure...

M^{me} SERINGUET, de même.

Madelon, tu vas avec ces vauriens !

MADOLON.

La femme est obligée de suivre son mari, partout où qu'il la mène... c'est dans le code...

M^{me} SERINGUET.

Mais, emmenez-moi au moins.

GUIGNOL.

Je peux pas vous ouvrir ; j'ai perdu la loquetière.

M^{me} SERINGUET.

Mais c'est un scandale, une horreur !

TOUS.

Adieu, Madame Seringuet.

GUIGNOL.

Belle maman, nous vous apporterons du deffert.

Ils chantent tous :

Flon, flon, flon ;
Vidons nos bouteilles.
Flon, flon, flon ;
Vidons nos flacons.

GUIGNOL, au public.

AIR :

J' crois que j' ferai bien de changer de toilette ;
De m' favonner j' sens aussi le befoin ;
Et les parfums d'un' suav' caffolette
Ne seraient pas d' trop sur mon pourpoint.
Mais j' veux vous l' dire, Messieurs, en confidence ·
Le succès s'rait mon meilleur dégraisseur.
Le succès seul a, dit-on, la puissance
De tout remettre en bonne odeur.

FIN DE MA PORTE D'ALLÉE (1).

(1) Un peu plus récente que la plupart des pièces de ce volume, *Ma Porte d'allée*, suivant la tradition du théâtre de Guignol, daterait des dernières années de la Restauration & ferait l'œuvre de la collaboration d'artilles & de fonctionnaires de cette époque.



LES
SOUTERRAINS DU VIEUX CHATEAU

PIÈCE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES :

LE COMTE DE BEAUFORT.

ESTELLE, *sa fille.*

VICTOR DE SIRVAL.

GUIGNOL, *domestique de Victor.*

LE CHEVALIER DE FOLLEMBUCHE.

LE BARON DE BLUMENSTEIN.

BRAS DE FER, } *faux monnayeurs.*

SACRIPANT, }

GUERPILLON, } *payfans.*

BENEYTON, }

UN CRIEUR PUBLIC, *dans la coulisse.*

PAYSANS.



LES SOUTERRAINS

DU VIEUX CHATEAU

PIÈCE EN TROIS ACTES

ACTE I.

Une place de village. — Sur l'un des côtés, l'entrée d'un château.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, on entend dans la coulisse un roulement de tambour,
puis la voix d'un CRIEUR PUBLIC.

ON vous fait à savoir que Haut & puissant seigneur Monseigneur le Comte de Beaufort, Rochefort, Montfort, Longepierre, Combe-noire & autres lieux, assure une somme de cent mille livres & la main de sa fille, Mademoiselle Estelle-Alexan-

drine-Hermengarde-Léopoldine-Raphaele de Beaufort, au brave qui consentira à passer une nuit entière dans les souterrains du vieux château, & qui fera à Monseigneur le récit fidèle de ce qu'il y aura observé.... Allons, il ne s'agit pas ici d'avoir du bec, mais du cœur & du poignet. Allez-y donc ! Tout est bon !

Roulement de tambour dont le bruit va en s'éloignant.

SCÈNE II.

LE COMTE, ESTELLE.

ESTELLE.

Mon père, avez-vous bien assez réfléchi à ce que je viens d'entendre?... Vous, si bon, si prudent!...

LE COMTE.

Je veux absolument, ma chère Estelle, éclaircir le mystère de ces souterrains. Depuis que mon bisaïeul a abandonné le vieux château pour venir habiter celui-ci, une vague terreur s'est répandue dans le pays... Il n'est forte de contes qu'on ne débite... Il faut que cela finisse.

ESTELLE.

Vous allez, par l'appât des récompenses, conduire de braves gens dans ces souterrains, d'où ils ne reviendront pas.

LE COMTE.

Il ne s'y passe rien de merveilleux, je te l'affure. La

peur a fait toute leur renommée, & il suffira du courage d'un seul pour rendre la sécurité à toute la contrée.

ESTELLE.

Mon père, souvenez-vous de Pierre & de François.

LE COMTE.

Pierre & François étaient deux mauvais sujets qui avaient de bonnes raisons pour quitter ce pays & qui ont été bien aises de laisser croire qu'ils avaient trouvé la mort dans ces souterrains.

ESTELLE.

Mais vos promesses... la main de votre fille!...

LE COMTE.

Oui, voilà ce qui t'inquiète & avec justice... Mais sois sans crainte, mon enfant; je ne te contraindrai jamais. J'ai promis ta main, afin de montrer quel prix j'attache à cette découverte... mais si celui qui réussira n'était pas digne de toi, je lui donnerais assez d'or pour qu'il renonçât à t'épouser contre ton gré.

ESTELLE.

Vous me rassurez, mon bon père... Mais je souhaite fort que personne ne s'expose à d'aussi-redoutables dangers.

LE COMTE.

J'ai l'espoir, au contraire, que les prétendants seront

nombreux... C'est un service que je veux rendre aux habitants de mes domaines... Viens, mon enfant; rentrons... & ne crains rien. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER DE FOLLEMBUCHE, seul. — Il bredouille.

La fortune me fournit encore une fois... La traîtresse a bien souvent déjà fait briller à mes yeux ses illusions... & je n'ai réussi qu'à me ruiner... Ah! je suis à sec; je suis tout à fait à sec... Mais la publication que je viens d'entendre m'a rendu toute mon ardeur & mes espérances... Je ne tiens pas à la main de la belle Estelle... c'est aux cent mille livres que je tiens... Une nuit dans un souterrain est bientôt passée, & je raconterai au Comte tout ce qui me viendra à l'esprit... Avec ses cent mille livres, je jouerai encore une fois & je gagnerai mon million... Allons! Gaston de Follembuche! ton étoile brille aujourd'hui!... (*Il sonne au château.*) Voici le Comte. (*Il salue.*) Monsieur le Comte!

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE, saluant.

Monsieur de Follembuche!

LE CHEVALIER.

Monsieur le Comte, j'ai entendu la publication que

vous avez fait faire ce matin. Je veux tenter l'aventure, & je viens vous demander de me donner les moyens de pénétrer dans le vieux château.

LE COMTE, hésitant.

Chevalier, je dois avant tout vous prévenir qu'il court de fort mauvais bruits sur ces souterrains.

LE CHEVALIER.

Je crois deviner, Monsieur le Comte, ce qui vous inquiète le plus. J'ai assez mauvaise renommée dans le pays, & vous craignez que je réussisse. Rassurez-vous, ce n'est pas à la main de Mademoiselle Estelle que j'aspire; je n'en veux qu'aux cent mille livres.

LE COMTE.

Nonobstant... réfléchissez avant de vous jeter dans cette entreprise.

LE CHEVALIER.

Oh! je n'ai guère l'habitude de réfléchir... mais je suis persuadé que les bruits qui courent ne reposent sur rien de sérieux. L'imagination de nos payfans en a fait tous les frais.

LE COMTE.

Puisqu'il en est ainsi, Chevalier, veuillez m'attendre ici; je reviens à l'instant. (*Il sort.*)

LE CHEVALIER, seul.

Tout marche au gré de mes désirs.

LE COMTE, revenant, & lui donnant un billet.

Ce mot au concierge du vieux château. Il vous recevra & vous montrera l'entrée des souterrains. Bonne chance, Chevalier; & au revoir!... (*Il sort.*)

LE CHEVALIER.

Merci, Monsieur le Comte! à demain! (*Seul.*) Bravo, Gaston! du courage! vole à l'assaut de la fortune. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE BARON DE BLUMENSTEIN, seul. — Vieux, accent allemand.

Quel ponheur inesbéré! mon gœur prûle dipuis plus de teux ans pour la fille du Comte de Beaufort, & che n'ofais bas temanter sa main... Auchourt'hui je beux la gonguéir bar in acte de faleur... Estelle! atorable Estelle! Ti tevientras mon femme. Qu'est-ce qu'ine nuit bassée tans ces souterrains pour in bareil ponheur? Che ne grois pas un mot de tout ce qu'on raborte. T'ailleurs, che suis couracheux; che tois l'être; ch'ai eu in oncle qui a été Feld-maréchal. Che suis engore cheune... cinquante-neuf ans; choli garçon; ch'ai ine fortune assez ronde. Quand che serai gouronné par la fiétoire, che ne buis manquer de blaire à la pelle Estelle. Allons! heureux Friedrich de Blümenstein, brésente-toi. (*Il sonne.*) Le Comte! (*Il salue.*) Monfir le Comte!

SCÈNE VI.

LE BARON, LE COMTE.

LE COMTE, saluant.

Ah!... Monsieur le Baron de Blumenstein, que puis-je pour vous servir ?

LE BARON.

Mon gourache s'est enflammé ce matin, en entendant la buplication qui s'est faite bar fos ortres. Che veux baffer la nuit tans les fouterrains du fieux château.

LE COMTE.

Avez-vous bien réfléchi à cela, Baron ? Si l'on en croit les bruits qui circulent, il y a de grands dangers à courir. D'autre part, ces fouterrains sont fort malfains... & à votre âge...

LE BARON.

Mais, Monfir le Comte, che suis cheune engore ; che suis prave ; ch'ai eu in oncle Feld-maréchal & che n'ai bas d'infirmités. (*Il touffe.*) Quant aux pruits que la beur a brobagés, le mieux est de s'en assûrer bar soi-même. Ce ne sont pas les cent mille lifres qui m'attirent. Che suis ébertiment amoureux de sotre atorable fille, & c'est elle que che feux gonguéir par ma prafoure.

LE COMTE.

Vous m'honorez beaucoup, Monsieur le Baron. Je

n'ai plus aucune objection ; j'ai promis. Je suis à vous dans un instant. (*Il entre au château.*)

LE BARON, seul.

La charmante Estelle sera paronne de Blumenstein.

LE COMTE, revenant.

Ce billet au concierge du vieux château, & toutes les entrées vous seront montrées. Au revoir, Baron ! (*Il salue & rentre au château.*)

LE BARON.

A demain, Monfir le Comte. (*Seul.*) Friedrich, brends ton gœur de lion, & fa mériter celle que ti atores. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

VICTOR DE SIRVAL, GUIGNOL.

VICTOR.

Hé bien, Guignol, te plaira-t-il d'avancer ? Quelle patience j'ai avec toi !... Arriveras-tu enfin ?

GUIGNOL, entrant après son maître.

Oh ! je viens bien... Je peux pas aller plus doucement.

VICTOR.

Je m'en aperçois... Viens, car ma patience est à bout.

GUIGNOL.

Merci ! si vous croyez qu'on va se presser pour marcher à la définition de ses jours !

VICTOR.

Poltron ! De quoi as-tu peur ?

GUIGNOL.

Moi, bourgeois ! j'ai peur que du danger. Je crains rien autre chose (1)... Voyons, petit maître, écoutez votre pauvre Guignol ; y allez pas.

VICTOR.

Monsieur Guignol, faites-moi grâce de vos observations. Suivez-moi, ou restez, comme vous l'entendrez... mais taisez-vous.

GUIGNOL.

Je dis plus rien... mais laissez-moi parler un petit peu. Quelle idée avez-vous donc de vouloir aller coucher dans ces souterrains qu'on dit tout pleins de bringands, de fantômes & de bêtes sauvages, qui croquent les particuliers, comme des petites saucisses ? Faut ben avoir perdu la cocarde, pour avoir des idées comme ça.

VICTOR.

Tu crois à toutes les sottises que tu entends débiter.

(1) Guignol s'est souvenu ici d'une farce du XV^e siècle qu'on a souvent, mais sans motifs suffisants, attribuée à Villon, la *Farce du franc archier de*

Baignolet :

*Je ne craignoye que les dangiers,
Moy, je n'avoie peur d'autre chose.*

GUIGNOL.

N'y allons pas ! Je suis sûr qu'il nous arrivera quelque malheur. J'ai fait un mauvais rêve cette nuit ; j'ai rêvé des iragnes (1). Toutes les fois que je vois en dormant de ces grandes pattes, je peux compter qu'y va me dégringoler quelque castatrophe sur le cotivet (2).

VICTOR.

Et moi aussi j'ai fait un songe, un songe bien doux. J'ai vu ma mère, à qui tu as juré de ne jamais me quitter, de me suivre partout sur terre & sur mer.

GUIGNOL.

Sur terre, oui ; mais pas dessous.

VICTOR.

Ecoute, Guignol, tu es pour moi comme un ami ; je veux bien te faire une confidence. Si je tiens tant à pénétrer dans ces souterrains, c'est que j'ai eu l'occasion de voir plusieurs fois, dans le salon d'une de ses tantes, Mademoiselle de Beaufort, & l'épouser serait pour moi le plus grand des bonheurs. Je n'osais la demander à son père, parce que je suis sans fortune. Aussi, juge de ma joie, de mes transports, lorsque j'ai entendu ce matin cette publication qui me permet de faire preuve de mon courage & d'obtenir la main de celle que j'aime.

(1) *Iragne* ; araignée.(2) *Le cotivet* ; la nuque.

GUIGNOL.

Mais, bourgeois, vous êtes jeune, joli garçon... y a pas besoin de tant de farimonies. On va trouver le p'pa ; on lui dit : « Pauvre vieux, j'aime votre fille ; me v'là ! demandez-lui si je lui conviens. Si elle veut bien , donnez-moi-la en mariage, & donnez-nous aussi la corbeille en y mettant pas mal d'escalins dedans, parce que je suis chargé d'argent, comme un crapaud de plumes. » S'il est pas enchanté de cette bonne franquette, c'est rien qu'un vieux grigou dont je veux pas pour mon beau-père.

VICTOR.

Mon pauvre Guignol, les choses ne se passent pas ainsi. Si je lui parlais de cette façon, le Comte me mettrait à la porte.

GUIGNOL.

Hé bien, on revient tous les jours figroler (1) la sonnette, jusqu'à ce qu'il ait dit oui.

VICTOR.

Allons, je suis bien for de te parler de cela. Est-ce que tu comprends rien aux choses de sentiment, aux grandes passions ?

GUIGNOL.

Si, M'sieu Victor ! j'ai dû me marier une fois avec une tailleuse de Vaifé. Notre mariage

agite



était déjà bien avancé... & je l'avais jamais vue qu'assise. Le jour du contrat, nous allons chez le notaire... je lui donne le bras naturellement... Voilà que le long du chemin je sens que mon bras était figogné, figogné (1). *(Il fait le mouvement d'une personne qui boite fortement.)* Ma future était toute bancane (2). J'ai dit : Nous ne pourrions jamais marcher ensemble comme ça, & j'ai tout envoyé promener.

VICTOR.

Oh ! trêve à tes histoires, je t'en prie. Pour la dernière fois, je suis déterminé à tenter l'aventure à laquelle me convie la publication du Comte... Si tu ne veux pas me suivre, reste. Je te relève des promesses que tu as faites à ma mère.

GUIGNOL.

Mais, M'sieu Victor, je veux pas vous quitter.

VICTOR.

N'ai-je pas toujours été pour toi un bon maître ?

GUIGNOL.

Oh oui !... un peu vif cependant... Par-ci, par-là quèques calottes... quèques coups de pied là où je m'assis...

VICTOR.

Le cœur n'y était pour rien.

(1) *Figogner* ; tirer en sens divers. — des torfes.

(2) *Bancane* ; bancal, qui a les jam-

GUIGNOL.

Mais le pied pour beaucoup... Point de gages.

VICTOR.

Tes gages.... Sois tranquille, ils courent toujours.

GUIGNOL.

Ils courent si bien que je peux jamais les rattraper... Ça ne fait rien ; je veux pas vous quitter... Mais n'allez pas dans ces cavernes de bringands.

VICTOR.

Tais-toi, voici Monsieur le Comte de Beaufort. (*Il salue.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, saluant.

Monsieur de Sirval! (*À part.*) En voilà un qui est jeune & qui paraît brave. Vient-il aussi pour le vieux château ?

VICTOR.

Monsieur le Comte, je désire avoir l'honneur de vous entretenir.

LE COMTE.

Je suis tout à vous. Est-ce au sujet de ma publication de ce matin ?

VICTOR.

Précisément; je venais...

GUIGNOL, bas au Comte.

L'écoutez pas, M'sieu... C'est mon maître... la tête a déménagé... Il sort de l'Antiquaille; je suis chargé de le remonter là-haut en fiacre... Il est bien malade, allez!

VICTOR.

Je vous prie de vouloir bien me donner le moyen de pénétrer dans les souterrains.

GUIGNOL, bas au Comte.

Il a un grillon dans sa bouffole.

VICTOR.

Te tairas-tu, drôle?

LE COMTE.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

VICTOR.

Je n'entends pas bien ce que vous dit mon domestique, mais je le soupçonne. Ne faites aucun compte, je vous en prie, des sottises qu'il débite. C'est un brave garçon qui m'est dévoué; mais il a peur pour lui & pour moi.

LE COMTE.

On ne doit pas lui en savoir mauvais gré.

VICTOR.

Je suis résolu, malgré tous ses dîres, à passer la nuit prochaine dans les souterrains du vieux château.

LE COMTE.

Vous êtes jeune, Monsieur de Sirval. Vous savez tout ce qu'on raconte. Je serais défolé qu'il vous arrivât malheur.

GUIGNOL.

Bien sûr il nous arrivera quelque chose de pas drôle.

VICTOR.

Ma détermination est bien arrêtée. Vous avez, Monsieur le Comte, mis à cette entreprise un prix qui donnerait de la force aux plus faibles.

LE COMTE.

Puisqu'il en est ainsi, je vais vous donner un mot pour mon concierge.

GUIGNOL.

Est-il ostiné à son mauvais sort!... Y faut donc aller se faire petafiner (1) là-dedans!... (*Au Comte.*) Dites donc, M'sieu le Comte, puisque mon maître veut absolument y aller, j'y vais avec lui... Mais j'ai absolument que mes deux poings pour me bûcher (2) avec les brin-

(1) *Petafiner*; détruire, mettre à mal. (2) *Se bûcher*; se battre.

gands que nous vons y trouver... Pourriez-vous pas me prêter des pistolets ou une trique? Et puis, je voudrais pas mourir le ventre vide... Si vous pouviez, s'y vous plaît, me faire donner quelques munitions de bouche...

VICTOR.

Pardonnez-lui, monsieur le Comte; il est d'une indifférence...

LE COMTE.

Laissez, laissez; il a raison. On ne saurait trop se prémunir contre le danger. Suivez-moi, mon ami : je vais vous faire équiper suivant votre désir. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

VICTOR, GUIGNOL.

VICTOR, menaçant Guignol.

Tu ne pourras donc jamais retenir ta langue?

GUIGNOL, tendant le dos.

Tapez, tapez, not' maître, tant que vous voudrez... Si je pouvais en être quitte pour quelques taloches, d'ici à demain!

VICTOR.

Tu me fuis dans les souterrains... Je te pardonne toutes tes fottises, à cause de ton dévouement.

GUIGNOL.

C'est parce que je vous n'aime, bourgeois; & que je vous ai vu tout petit... Mais nous allons passer là-bas un fichu quart-d'heure... Ah! j'aimerais mieux mourir tout de suite... Je vas chercher les provisions. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

VICTOR, LE COMTE.

LE COMTE.

Ce billet à mon concierge suffira. A demain, Monsieur de Sirval! Je l'espère & je le souhaite de tout mon cœur.

VICTOR.

Vous êtes bien bon, Monsieur le Comte. A demain!

LE COMTE.

Monsieur de Sirval, que Dieu vous protège! Au revoir! (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

VICTOR, GUIGNOL.

Il a un fabre, des pistolets, une lanterne & une fourche à laquelle sont suspendus une marmite & des légumes.

GUIGNOL.

Partons, me v'là prêt.

VICTOR.

En te voyant ainsi équipé & armé de pied en cap,
l'ennemi ne pourra tenir devant toi.

GUIGNOL.

Je pense bien. Aussi, j'ai pris de quoi me faire une
goutte de bullion.



ACTE II.

Les Souterrains. — Nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRAS-DE-FER, SACRIPANT.

BRAS-DE-FER.

Je suis inquiet... Cette satanée publication du vieux seigneur va nous amener, j'en suis sûr, un tas de flâneurs cette nuit... Il promet cent mille livres, c'est une somme... & sa fille est jolie... Tous les prétendants vont venir nous ennuyer...

SACRIPANT.

Et nous sommes seuls!... C'est jour de foire au village voisin. La troupe est dehors pour écouler la fausse monnaie. Que faire, Bras-de-Fer?

BRAS-DE-FER.

Que veux-tu, Sacripant? Nous emploierons nos ruses de guerre habituelles... En avant les fantômes & les feux du Bengale!... Et puis, si ça ne suffit pas, il faudra bien avoir recours aux grands moyens... C'est ennuyeux; mais tant pis pour les entêtés qui l'auront voulu!... Allons! à notre poste! Toi, de ce côté; moi, de celui-ci. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

LE CHEVALIER DE FOLLEMBUCHE, PUIS LES FAUX
MONNAYEURS.

LE CHEVALIER : il tremble.

Il fait noir & humide dans cette caverne... Je me sens mal à l'aise... Cent mille livres valent bien une mauvaise nuit... mais j'ai failli me casser le cou en descendant... & je commence à n'avoir plus autant d'entrain que ce matin... Pourfuivons. (*Feu à droite.*) Ah! (*Il recule.* — *Feu à gauche.*) Au secours! au secours!

Tapage. — Cloche. — Les deux faux monnayeurs arrivent couverts de draps blancs en manière de fantômes & pouffent des gémissements. — Le Chevalier s'enfuit en criant :

Au secours! Je suis perdu.

Les faux monnayeurs s'éloignent en riant.

SCÈNE III.

LE BARON DE BLUMENSTEIN, PUIS LES FAUX
MONNAYEURS.

LE BARON entre en chantant d'une voix un peu émue le chœur des
chasseurs de *Robin des bois*.

Chisqu'à brésent che n'ai rien fu de pien esttraordinaire tans ces souterrains. Ils ont même in garagère fantastique qui m'enchante... mais ils sont in peu himides. (*Il étérnue.*) Che fais boufoir rêfer à ma fiancée. (*Il étérnue.*) Quelle fera ma choie temain, quand che pour-

rai lui tonner la preuve de ma prafoure! (*Il éternue.*)
Cette himidité amollit mon courache. (*Feu à droite.*)
Peste! qu'est-ce que c'est que ça?... Che suis prave;
ch'ai eu un oncle feld-maréchal. (*Feu à gauche.*) Ah!
che foudrais bien retrouver l'entrée.

Même jeu qu'à la scène précédente. — Le Baron s'enfuit en criant :

Au segours! au segours!

BRAS-DE-FER, rient.

Comme il court, le pauvre grifon! Si tous sont aussi
solides que ces deux-là, nous en serons bientôt délivrés.
(*Les bandits sortent.*)

SCÈNE IV.

VICTOR, GUIGNOL.

VICTOR.

Allons, mon garçon, un peu de courage!

GUIGNOL.

J'en ai ben trop de courage, bourgeois. Si j'en avais
pas tant, je serais pas ici; je serais dans mon lit à dor-
mir... & j'aurais pas tant peur... Laissez-moi me débar-
raffer de tout ce bataclan.

VICTOR.

Tu vois bien, poltron, que nous n'avons rencontré
personne.

GUIGNOL.

C'est vrai ; mais nous sommes pas encore à demain matin... Et puis, avez-vous pas vu ces grandes chaudières, ces marteaux gros comme ma tête, ces fours, ces enclumes?... Ah ! bourgeois ! ils vont nous faire rôtir... & moi, on va me mettre en daube... avec une pastonnade (1).

VICTOR, qui a tout examine autour de lui.

Tiens, regarde !

GUIGNOL, effrayé.

Hein ! qu'est-ce que c'est ?.. Notre dernier quart-d'heure est arrivé ?

VICTOR.

Non... je te fais voir dans ce couloir un banc de pierre sur lequel nous pouvons nous reposer. Je vais y prendre place & songer à celle que j'aime.

GUIGNOL.

Vous voulez dormir ?

VICTOR.

Sans doute... Si tu veux faire comme moi...

GUIGNOL.

Non, non, j'aime mieux mourir les yeux ouverts.

(1) *Pastonnade* ; carotte, racine jaune.

VICTOR.

Prends ta lanterne, & examinons d'abord le couloir...
Passe devant.

GUIGNOL.

Oh! borgeois, pardon!... je fais trop mon devoir...
Le domestique marche pas devant le maître.

VICTOR.

Tu as raison. C'est à moi de marcher le premier au
danger. Allons!

GUIGNOL.

Allons!... Ah! ah! (*Il suit son maître en tremblant, tourne sur lui-même & entre enfin avec Victor dans le couloir.*)

VICTOR, dans le couloir.

A-t-il peur, ce pauvre Guignol!

GUIGNOL, de même.

Là... Dormez bien, not' maître; mais ne dormez que
d'un œil, & jetez l'autre de compassion sur votre pauvre
domestique.

VICTOR, de même.

Sois tranquille... au moindre danger, appelle-moi &
je serai à l'instant même à tes côtés. (*Il bâille.*) Bonsoir,
Guignol! (*Guignol rentre.*)

SCÈNE V.

GUIGNOL, seul.

Le v'là endormi... C'est ben le cas de me faire une goutte de bullion; je me sens l'estomac creuse... Mais oufque je pendrai ma marmite?? (*On voit descendre un crochet.*) Tiens, v'là une crémaillère. (*Il va chercher sa marmite & l'accroche.*) J'y ai mis de l'eau... Mes légumes à présent! (*Il les apporte successivement & les met dans la marmite qui parfois remonte, disparaît & revient après un instant.*) Ah ben, oui! & le feu pour faire cuire tout ça!... Comment que je m'en vais en faire? J'ai point apporté de briquet. (*Une flamme s'élève autour de la marmite.*) Tiens, tiens, qué drôle d'endroit tout de même!... Si on pouvait avoir ça sur la place de la Trinité... feu à volonté... ça serait cannant pour se faire sa cuisine... C'est p't-être ici un terrain tout en allumettes chimiques; rien qu'en marchant dessus, pft... sans éclat & sans bruit... Pourvu que ma marmite pète pas... elle est solide... Allons, ça cuit tout seul... Brûle, brûle, m'amie; ça va me faire une soupe chenuise (1). (*Il baille.*) Mais j'ai les yeux plus gros que les genoux... Si je faisais comme mon maître... si je me berçais, pendant que la soupe cuit... (*Il se couche sur la rampe, en chantonnant : No, no, l'enfant do. — On entend des hurlements. — Un papillon ou un oiseau de nuit vient chatouiller Guignol; il le poursuit sans pouvoir l'atteindre. — Lorsqu'il se recouche, un serpent*

(1) Chenu, chenuise; délicieux.

paraît sur la rampe & s'approche de lui. — Il se réveille.)
 Oh ! la vilaine bête ! atattends ! *(Il saisit le serpent après quelques efforts & le plonge dans la marmite.)* Hardi, Denis ! dans la marmite, vieux ! ça me fera de bullion d'anguille. Si mon maître était là, pour le coup, il ne dirait pas que je suis poltron... Mais la soupe doit être bien avancée... Voyons voir un peu... Ah ! nom d'un rat ! qu'y a-t-y là dedans ? mes carottes ont germé ; elles ont des cornes *(Il tire de la marmite un diabolon qu'il porte sur la rampe.)* Ah ! ça bugé, ça bugé... *(Le diabolon le saisit à bras-le-corps.)* Au secours ! à moi, maître ! *(Bruit. — Un fantôme survient, & avec le diabolon fait danser Guignol.)* Au secours ! p'tit maître ! à moi ! *(Guignol s'échappe & court vers son maître. — Le diabolon & le fantôme s'éloignent. — Guignol & Victor rentrent.)*

SCÈNE VI.

VICTOR, GUIGNOL.

VICTOR.

Qu'as-tu donc à crier ainsi ? Je ne vois rien ; je n'entends que toi.

GUIGNOL.

Ah ! bourgeois ! est-ce que je suis pas mort ? Tâtez-moi donc, s'y vous plaît... Des poreaux & des carottes qui dansent, des serpents à sonnettes, des fantômes... On m'a fait danser un rigodon...

VICTOR.

Pur effet de ton imagination... Tu t'es endormi, & la peur t'a donné le cauchemar.

GUIGNOL.

Sauvons-nous vite... Je leur laisse ma soupe.

VICTOR.

Vois, nous sommes bien seuls. De quoi as-tu peur? Mais, attends!... j'entends des pas. (*Il écoute & regarde dans la coulisse.*) J'entrevois deux hommes dans l'ombre... Ils se dirigent de ce côté... Viens; retirons-nous dans le couloir... nous apprendrons peut-être quelque chose. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

BRAS-DE-FER, SACRIPANT.

BRAS-DE-FER.

Où font-ils?... Est-ce que nous ne pourrions pas nous débarrasser de ces deux obstinés? Le domestique est en déroute; mais le maître rôde encore par là... Ah! s'ils ne partent pas bientôt!...

SACRIPANT.

Et les camarades qui ne font pas encore de retour!... Nous ne sommes toujours que deux.

BRAS-DE-FER.

Leur monnaie doit être toute écoulée à la foire... Ils se font attardés dans les cabarets & nous laissent dans la peine.

SACRIPANT.

Allez comme ça des bagatelles de la porte... Nous sommes en danger... Il faut recourir aux grands moyens.

BRAS-DE-FER.

Je me charge du jeune homme... il est maigrelet.

SACRIPANT.

Et moi du camard... Ah! il a voulu voir & entendre ce qui se passe ici... Mon sabre lui allongera les oreilles & mon pistolet lui enverra de la poudre aux yeux, pour lui éclaircir la vue. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VIII.

VICTOR, GUIGNOL.

VICTOR.

Je comprends tout maintenant... ces faux monnayeurs avaient là un refuge commode pour leurs méfaits... & ils répandaient eux-mêmes, dans le pays, ces bruits de revenants, de fantômes, qui effrayaient les habitants.

GUIGNOL, tremblant.

Avez-vous entendu, bourgeois? Il veut m'éclaircir la vue avec son pistolet.

VICTOR.

Mais tu l'as bien entendu aussi... ils ne sont que deux. Sois donc brave une fois en ta vie... La partie est égale. Qu'est-ce que cela pour des hommes de cœur?

GUIGNOL.

C'est vrai; ils ne sont que deux... Ah! ils ne sont que deux! Ça commence à viendre, bourgeois... Ah! ils ne sont que deux! Bringands, coquins, scélérats! Faire de la monnaie en argent qui n'est pas bonne!... Un gone (1) comme moi, un gone de la Croix Rousse n'a pas peur de grands pillereaux comme vous... Ah! ils ne sont que deux!... Y ne faut pas croire qu'avec vos grandes moustaches & vos bonnets à poil, vous me donnerez la colique... J'ai pas besoin qu'on m'éclaircisse la vue; entends-tu, capon?... Ah! ils ne sont que deux! De qué côté sont-ils, petit maître?

VICTOR.

De celui-ci.

GUIGNOL.

Hé ben! allons de çui-là... pour prendre nos armes

VICTOR.

Je t'abandonne, si tu trembles encore.

GUIGNOL.

Non, non; je vous suis, p'tit maître... je m'attache à vos pas. (*Ils sortent.*)

(1) Gone; garçon, fils. — V. *les Couverts volés*, t. I, p. 20.

SCÈNE IX.

(On entend des coups de feu & le choc des armes blanches. — Un bandit vient tomber mort sur la rampe. — GUIGNOL entre tenant au bout de sa fourche l'autre bandit qu'il jette aussi sur la rampe. — VICTOR entre après lui.)

GUIGNOL.

Ah ! canailles, bringands !... Je te tiens à présent... Vas-tu m'allonger les oreilles ?... Dis-moi donc quelque chose, gone de malheur !... Il ne bugé plus... C'est moi que je suis Guignol, ce camard que te disais tout à l'heure que te t'en chargeais... Expliquons-nous un petit peu.. Ah ! maître, voyez-vous, à présent je me sens gonflé de courage... quarante comme ça me feraient pas peur.

VICTOR.

Allons ! tu t'es bien conduit... Partons, maintenant ; allons au château de Monsieur le Comte.

GUIGNOL.

Au château de Monsieur le Comte ! (*Il met sur son épaule la fourche & le corps du bandit. — Ils sortent.*)



ACTE III.

La place du village.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUERPILLON, BENEYTON, AUTRES PAYSANS.

BENEYTON.

Dis donc, Guerpillon ; il paraît que Guignol en a tué douze de sa main, sans compter ceux que le maître a définis.

GUERPILLON.

On pouvait ben en avoir peur de ces souterrains, pifqu'y avait une bande.

BENEYTON.

C'est égal ; je croyais pas que Guignol aurait eu tant de nerf que ça.

GUERPILLON.

Ça a dû être joli, tout de même... Comme à la guerre ! pif ! paf !

BENEYTON.

Tiens ; voilà tous les jeunes gens du pays. On apporte Guignol en triomphe.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GUIGNOL,
porté en triomphe. — Musique.

TOUS.

Vive Guignol!

GUIGNOL.

Mais oui, z'enfants, c'est comme ça qu'on le mûche.

GUERPILLON.

Chignol, combien donc qu'y en avait pour de vrai?

GUIGNOL.

Y en avait des mille & des mille... Te ferais mort de peur, toi, Beneyton, & toi aussi, Guerpillon, si t'avais vu ce combat, tant seulement d'en haut du clocher de Fourvières... Mon maître en avait ben huit cents pour sa part... Tous les autres étaient après moi & voulaient pas me lâcher... Ah! j'aurais mieux aimé avoir à traverser le Rhône à la nage au-dessus de Saint-Clair... Y en avait un grand qui avait plus de sept pieds. Je l'ai terrassé quatre fois; il se relevait toujours... C'est là que nous avons appris qu'ils volaient le monde, qu'ils fabrikaient la monnaie fausse & qu'ils s'habillaient en fantômes, en bêtes, en serpents, pour vous faire peur... Et vous croyiez tout ça, vous autres!... Moi, je me suis pas laissé boucher l'œil... Pif! paf! pouf! on n'a entendu que ça toute la nuit... Le combat a été des plus ospi-

niatres.... Enfin, nous leur z'avons fait à tous mordre la poussière... Nous leur z'avons enlevé tous leurs canons...

BENEYTON.

Ils avaient des canons !

GUIGNOL.

Leurs canons de fusil & de pistolet... Et nous sommes fortis triomphants de ces épouvantables souterrains... Grâce à nous deux, à notre courage, à notre énergie, à notre sang-froid, le pays est à jamais délivré de ces infâmes malfaiteurs... Voilà ! voilà ! voilà !

TOUS.

Vive Guignol ! vive Guignol !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE, ESTELLE.

LE COMTE.

Mes enfants, la tranquillité est rendue au pays, grâce aux deux héros de cette nuit. On vient d'arrêter à l'instant même le reste de la troupe des faux monnayeurs, & tous subiront la juste peine de leurs forfaits.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VICTOR.

LES PAYSANS.

Vive monsieur Victor !

LE COMTE.

Venez, monsieur de Sirval, recevoir les félicitations de ces braves gens & les compliments qu'ils vont vous adresser pour votre mariage. La main de ma fille est à vous.

VICTOR.

Je ne veux l'accepter que du plein gré de Mademoiselle.

ESTELLE.

J'obéis très-volontiers à mon père, Monsieur.

VICTOR.

Mademoiselle, je suis le plus heureux des hommes.

LE COMTE.

Allons; c'est fête aujourd'hui au château & au village.
(*A Guignol.*) Quant à toi, mon brave, qui as eu une si belle conduite...

GUIGNOL.

Ah! M'fieu le Comte, une semblable affaire n'est que de la gnognotte pour des hommes de cœur.

LE COMTE.

Voilà une bourse pour t'amuser avec tes amis.

ESTELLE.

Il ne nous quittera plus, n'est-ce pas, Monsieur de Sirval, puisqu'il vous a suivi dans le danger?

VICTOR.

Certainement... Mais aujourd'hui, Guignol, tu as congé pour te reposer de tes fatigues.

LE COMTE.

Mes enfants, venez tous au château... On vous donnera à boire... & Guignol vous racontera ses exploits.

LES PAYSANS.

Vive Monsieur le Comte ! vive Monsieur Victor ! vive Guignol !

GUIGNOL, au public.

COUPLET.

Air : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Hier encore, poltron comme un lièvre,
Je rejetais toujours au moindre bruit ;
Un' larmise me donnait la fièvre ;
Mais y a z'un fier changement aujourd'hui.
Faites l'épreuve, Messieurs, de mon courage ;
Battez des mains, riez de tout vot' cœur,
Applaudissez, criez, faites tapage !
Je vous réponds que je n'aurai pas peur.

FIN DES SOUTERRAINS DU VIEUX CHATEAU (1).

(1) Après les *Frères Cog*, il n'y a pas au répertoire Guignol de pièce plus sûrement attribuée à Mourguet grand-père que les *Souterrains du vieux château*. Plusieurs amateurs se rappellent encore la lui avoir vu jouer à Lyon ; elle porte nettement l'empreinte de son temps & de sa manière. Il est manifeste, toutefois, que depuis lui elle a été fort modifiée, & Vuilleume réclame une large part dans la rédaction actuelle.





TABLE

	Pages.
<u>LE TESTAMENT, pièce en un acte</u>	<u>3</u>
<u>LE MARCHAND D'AIGUILLES, pièce en deux actes . . .</u>	<u>45</u>
<u>LES VOLEURS VOLÉS, pièce en un acte</u>	<u>93</u>
<u>TU CHANTERAS, TU NE CHANTERAS PAS, pochade en</u> <u>un acte</u>	<u>129</u>
<u>L'ENROLEMENT, pièce en un acte</u>	<u>149</u>
<u>LA RACINE MERVEILLEUSE, pièce en un acte . . .</u>	<u>177</u>
<u>LE CHATEAU MYSTÉRIeux, pièce en deux actes . . .</u>	<u>203</u>
<u>LES CONSCRITS DE 1809, pièce en un acte</u>	<u>249</u>
<u>MA PORTE D'ALLÉE, pièce en un acte</u>	<u>297</u>
<u>LES SOUTERRAINS DU VIEUX CHATEAU, pièce en</u> <u>trois actes</u>	<u>329</u>



419.174









